VUES ET SOUVENIRS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

TYPOGRAPHIE DE A. HENRY, RUE GIT-LE-CŒUR, 8.

1281.

VUES ET SOUVENIRS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR FRANCIS DE CASTELNAU

OUVRAGE DÉDIÉ

A S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

Dans l'impartialité est la vérité.

PARIS
CHEZ ARTHUS BERTRAND ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
Rue Hautefeuille, 23

M D CCC XLII

A

S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Royale, en daignant accepter la dédicace de cet Ouvrage, m'accorde une grâce que je sais apprécier, et que je considère moins comme une récompense de mes faibles travaux, que comme un encouragement au grand voyage pour lequel je me prépare.

Je sais que le seul moyen de reconnaître les bontés de votre Altesse Royale est de chercher, durant cette exploration de régions nouvelles, à rendre quelques services aux sciences et au commerce français, et je serai heureux si je puis, même au risque de ma vie, remplir cette glorieuse mission.

Je suis, MONSEIGNEUR, avec le plus profond respect,

de Votre Altesse Royale,

Le très-humble, très-reconnaissant et très-dévoué serviteur,

FRANCIS DE CASTELNAU.

PRÉFACE.

Dans un pays de publicité, lorsqu'après une longue absence un voyageur revoit son pays, il semble qu'il doive compte à ses concitoyens des résultats de ses recherches, afin que le tribunal de l'opinion publique puisse décider avec impartialité s'il a su employer utilement le temps qu'il a passé loin de la mère-patrie; et bien que mon séjour en France ne doive être que très-limité, et seulement préparatoire à une exploration des parties centrales de l'Amérique Méridionale, j'ai cru cependant devoir me soumettre à cette coutume. Le but de cet ouvrage n'est pas d'entrer dans le récit de mes voyages dans l'Amérique du Nord; ce travail exigerait un temps qu'il me serait impossible de lui consacrer en ce moment. Cependant, si mes faibles écrits avaient su exciter la curiosité du lecteur, il pourrait en trouver un extrait dans la *Bibliothèque des Voyages*, que publie l'éditeur Dumesnil, et je viens de soumettre un travail de quelque étendue sur la Floride du Milieu au jugement de l'Académie royale des Sciences.

Mon but est ici simplement de présenter au public quelques essais de genres divers, les uns sérieux et encore en partie inédits, les autres plus légers et ayant déjà été publiés sous forme de feuilletons dans les journaux politiques. J'y ai joint un certain nombre de vues de diverses parties de l'Amérique du Nord, de portraits des races d'hommes qui les habitent, etc., etc.: la plupart ont été esquissés par moi sur les lieux, mais j'en dois plusieurs à M. Desobry de New-York: l'on en trouvera à la fin du volume la description détaillée.

Le travail qui se trouve placé en tête de cet ouvrage sous le titre *des États-Unis et de leurs Habitants*, est une réponse à une série de questions ethnologiques que m'adressa à New-York M. Edwards, de l'Institut. Ces questions très-nombreuses comprenaient presque tous les points importants de l'histoire physique et morale d'un peuple; en cherchant à y répondre, mon plan a été d'esquisser à grands traits et comparativement les mœurs des trois races si différentes de l'Amérique Septentrionale: je reproduis aujourd'hui cet essai tel que je l'envoyai d'Amérique en 1839, après y avoir seulement ajouté quelques détails de statistique. Il contient certainement des erreurs

plus ou moins nombreuses; mais le lecteur voudra bien se souvenir qu'il a été écrit en pays étranger, sans livres ni secours d'aucune sorte, et que, sous ce rapport, il a peut-être quelques droits à son indulgence.

J'ai été amené, dans le cours de cet Ouvrage, à traiter un sujet qui, depuis quelque temps, préoccupe l'esprit public, et qui, malheureusement, a quelquefois excité à un degré déplorable les passions de quelques écrivains d'un talent supérieur : je veux parler de l'esclavage en Amérique. Je présenterai mes observations à cet égard avec impartialité, et en cherchant à rester neutre entre les deux opinions qui sont en présence; car je crois que c'est rarement dans la violence que se rencontre la vérité. Pour compléter ce que je dis à cet égard, qu'il me soit permis de présenter ici un passage extrait d'un autre de mes écrits :

« En résumé, si quelque état particulier de l'Union, car le Gouvernement fédéral ne peut, en aucune manière, s'interposer dans des questions de ce genre, si quelque état, dis-je, se décidait à opérer la libération de ses esclaves, cet acte devrait s'opérer d'une manière réfléchie et circonspecte, et le projet suivant pourrait peut-être parvenir à son but.

» Le Gouvernement nommerait un certain nombre d'officiers publics, dont le principal emploi consisterait à estimer la valeur de chaque esclave d'après les prix du marché. Cette valeur serait inscrite sur des registres tenus à cet effet, et les maîtres seraient obligés, sous peine d'une forte amende, à faire estimer de la sorte tous leurs esclaves.

» Le dimanche serait, ainsi qu'il l'est déjà, considéré comme appartenant à l'esclave, sans que le maître pût s'en approprier le travail. Le nombre des jours de travail étant ainsi réduit à six, je voudrais qu'aussitôt que l'esclave se serait amassé une somme suffisante pour se racheter un jour, il pût, en s'adressant à l'officier public en question, obliger son maître à le lui vendre; il aurait alors deux jours de la semaine à lui, ce qui lui faciliterait les moyens d'en acheter un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fût entièrement libre, ce qui, par ce procédé, ne coûterait rien ni à l'État, ni au maître; on y trouverait aussi l'avantage immense d'habituer l'esclave au travail, avant que de lui accorder le don précieux de la liberté; en un mot, pour l'obtenir, il faudrait qu'il l'eût mérité. » (*Essai sur la Floride du Milieu.*)

VUES ET SOUVENIRS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

I

LES ÉTATS-UNIS ET LEURS HABITANTS.

Des trois races d'hommes bien distinctes qui habitent l'Amérique du Nord, deux sont importées de climats étrangers : l'une librement et mue seulement par le désir d'améliorer son existence; l'autre forcément arrachée aux rayons du soleil africain, dans le but de défricher par ses sueurs le sol productif du Sud ; la troisième, restant entièrement étrangère aux envahisseurs de son sol, se retire constamment devant la civilisation, emportant non-seulement ses traditions et les os de ses pères, mais encore faisant fuir devant elle les innombrables troupeaux de bisons avec lesquels, pendant tant de siècles, elle partagea seule l'empire de ces solitudes sans bornes.

Les fils de l'Amérique, simples enfants de la nature, semblent espérer ainsi faire périr de faim l'hydre aux cent têtes qui les poursuit; de même que leurs ancêtres présomptifs, de la race chinoise, crurent pouvoir, au moyen d'une muraille de quelques pieds de haut, repousser les incursions des Barbares du Nord.

Le caractère de ces trois races est entièrement distinct, et s'il me fallait le définir en un seul mot, *l'industrialisme* serait l'apanage de la première, le *ridicule* caractériserait la seconde, et le grotesque serait, certes, le point le plus saillant que me présenterait la troisième.

La liberté américaine est parcimonieuse dans ses bienfaits, qu'elle n'étend que

sur le blanc : elle permet au nègre de vivre, mais à la charge de travailler, et sans lui accorder de droits politiques; quant à l'Indien, elle lui refuse même l'existence.

Cet état de choses produit une sensation pénible sur celui qui le contemple pour la première fois, et lui semble aussi contraire aux lois du christianisme qu'à une politique saine et libérale; mais s'il étudie plus profondément la société américaine, il verra que si le droit est violé, il l'est du moins par le grand argument de la *nécessité*.

En premier lieu, la partie essentiellement productive de l'Union ne saurait, quoi qu'on en dise, être cultivée par le blanc : le nègre seul peut affronter impunément le soleil de la Floride, ou les marais (swamps) de la Caroline et de la Louisiane. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas donner la liberté au nègre et l'engager au travail par l'appât du gain? Mais tous ceux qui ont étudié le système colonial savent que la crainte du châtiment peut seule forcer le nègre à sortir de son indolente nature : dormir aux brûlants rayons du soleil est son unique souci, et lorsque la faim l'arrachera à cet état léthargique, il se contentera de quelques aliments grossiers, préférera même se nourrir d'insectes, d'araignées, de reptiles, plutôt que de s'y astreindre, et ensuite il se mettra à danser jusqu'à l'épuisement total de ses forces, et puis dormira encore. Voyez ce qui a eu lieu à Saint-Domingue, qui, après avoir fourni du sucre à la consommation du monde entier, est aujourd'hui obligé d'importer cette denrée, et où, afin d'obtenir des produits *quelconques*, le gouvernement nègre de cette soi-disant république fut obligé d'attacher les cultivateurs au sol, et de permettre à tous les officiers de l'armée, c'est-à-dire à tous les propriétaires, de corriger leurs ouvriers avec une *canne de grosseur moyenne*. L'expérience récente de la libération des esclaves dans les Antilles anglaises, est aujourd'hui presque universellement regardée comme une entreprise funeste.

Aux États-Unis l'on admet assez généralement, malgré l'intérêt du Sud, que l'introduction des nègres sur le sol américain a été une plaie pour le pays; mais comment s'en délivrer?

Le projet de les transporter en Afrique a été trouvé impossible, et rencontre même de leur part la plus violente opposition. Les conserver libres dans le pays? Mais dans les états du Nord, ceux qui sont dans ce cas sont tombés dans un état de complète dégradation; d'ailleurs, l'opinion publique les rejette loin de la société blanche et en forme une classe de parias, et ce préjugé lui-même me semble essentiel à la prospérité de l'Union; car sans lui une population mulâtre et corrompue remplacerait bientôt cette race énergique et industrieuse qui assure la prospé-

rité de ce beau pays. Or, si de pareils inconvéniens naissent de la présence des nègres libres dans les états du Nord, où ils ne forment au plus que la centième partie des habitants, que deviendraient, sous un semblable régime, ceux du Sud, où ils forment quelquefois les deux tiers de la population générale.

Bien que l'on puisse citer des exemples exceptionnels, la race nègre, prise en masse, est une variété dégénérée de la race humaine, dont l'immoralité est la nature, et chez qui les fonctions animales remplacent toutes les nobles conceptions de l'esprit.

Lorsqu'arrivant d'Europe avec mes idées de liberté universelle, je vis pour la première fois des esclaves, je ne pus les regarder sans une vive pitié et sans me sentir profondément attristé de leur sort; bientôt je les vis joyeux et paraissant heureux, et, étonné, j'inscrivis sur mon journal : *l'esclave peut rire!* Un jour à Richemond, j'appris qu'une vente d'esclaves allait avoir lieu. Je fus quelque temps indécis; un sentiment de curiosité me poussait vers le lieu de la scène, tandis que mes principes arrêtaient mes pas ; il me semblait que m'y rendre était en quelque sorte sanctionner par ma présence un sacrifice humain. Cependant, voyageur venu dans ce pays pour étudier ses institutions, je devais tout connaître, et je me rendis lentement au lieu indiqué. « Je vais donc voir un marché d'esclaves, me disais-je; de malheureux captifs nus, ou plutôt recouverts par le sang ruisselant des plaies causées par le fouet, vont se présenter à mes regards; il faut préparer mon esprit à un spectacle d'horreur, et déjà le cri de la mère à qui on enlève son enfant ne vient-il pas frapper mon oreille? La femme arrachée à son époux va se tordre dans les angoisses du désespoir, et tous, malgré leurs pleurs, seront vendus, vendus pour toujours, et leurs enfants vendus aussi. » Le marché était le magasin du commissaire-priseur; au milieu de la foule quelques nègres bien mis causent et rient. « Les barbares! me disais-je, rire quand leurs semblables doivent éprouver des tortures si cruelles! » Mais j'attends en vain, les esclaves ne viennent pas, ou plutôt j'apprends que ce sont ceux-là mêmes dont je viens de blâmer l'insensibilité! Un homme seul pleurait; lui au moins comprend sa position, et avec intérêt je lui demande la cause de ses pleurs : « Maître, me dit-il, je n'ai été vendu que six cents dollars, et Jacques, qui est moins fort que moi, en a rapporté sept cents ; je suis déshonoré. » Ma sensibilité se trouva singulièrement calmée, et depuis lors je vis vendre plusieurs milliers de nègres, mais sans avoir pu recouvrer une seconde fois mes idées philanthropiques.

En résumé, si, comme principe politique, l'esclavage me semble blâmable, je le

dis franchement, c'est bien plus par l'immoralité qu'il introduit nécessairement parmi les blancs que par sympathie pour la race noire.

Quant aux Indiens, eux possèdent un esprit élevé, une intelligence développée et égale peut-être à celle de la race blanche, et cependant leur proscription est aussi politiquement nécessaire ; le blanc et le peau-rouge ne peuvent vivre dans le même lieu : il semblerait que le souffle de l'un vicierait l'air que doit respirer l'autre. La fidélité à ses vieilles traditions et aux coutumes de ses pères est universelle parmi les fils du sol américain : élevez-les dans des collèges, habituez-les dès leur enfance aux mœurs de nos grandes villes, rien ne pourra les y attacher, et à la première opportunité ils s'enfuiront dans les bois, et remplaceront l'habit du citoyen par la couverture et la plume d'aigle. C'est cette religion du souvenir qui rend impossible le rapprochement de ces races : car, au milieu de la civilisation américaine, vous figurez-vous les Iroquois et les Muscogis se gouvernant par leurs lois, dressant des bûchers et des poteaux de torture, et, s'appuyant sur ce qui, pour eux, constitue les droits de l'homme, venir s'entr'égorger au milieu des rues et jusque sous les portiques des églises? Leur émigration forcée à l'ouest du Mississipi était donc une politique barbare peut-être, mais certes nécessaire.

Mes observations sur la société blanche des États-Unis portent principalement sur la classe moyenne, car là plus encore que partout ailleurs, c'est bien réellement elle qui forme la nation.

Telles sont les trois races des États-Unis. Étudier les mœurs de chacune et les comparer les unes aux autres, tel est le but que je me suis proposé dans ce travail : si un jour les circonstances me le permettent, je l'étendrai à l'étude des races de l'Amérique espagnole, et cet ensemble pourrait alors offrir un tableau de l'état actuel de la race humaine en Amérique.

Je partagerai cet essai en sept sections ou chapitres. Dans la première j'esquisserai rapidement les caractères physiques ou les types; dans la deuxième je dirai quelques mots de la linguistique; dans la troisième je parlerai de la vie de famille; dans la quatrième je traiterai de la vie sociale ; dans la cinquième j'étudierai les rapports de chacune des races avec les peuples étrangers; la sixième sera consacrée à la religion, et la septième, enfin, aux rapports des hommes avec les conditions extérieures.

§ 1. — DES CARACTÈRES PHYSIQUES.

DES RACES PURES.

DES BLANCS.

La population de l'Amérique Septentrionale étant composée des descendants de presque tous les peuples, il est impossible de lui donner de caractères particuliers. On peut cependant dire que l'immense majorité appartient à la race anglaise. Dans la Floride l'on trouve quelques restes fort rares du type espagnol, tandis que la Louisiane, la vallée du Mississipi et surtout le Canada ont conservé en très-grande partie le caractère français. Les femmes des États-Unis, et surtout celles de la Nouvelle-Angleterre et de New-York, sont remarquables par leur beauté.

DES NOIRS.

Les nègres sont esclaves dans tous les états au sud de la ligne du Potomac et de l'Ohio. Au nord ils sont libres, excepté dans le Delaware et le Maryland, mais ils ne jouissent point des droits de citoyens; ils sont, au contraire, traités avec mépris. Sous le rapport physique, ils me paraissent plus difformes au Nord qu'au Sud. Ils ont, du reste, partout les mêmes traits et la même disproportion dans la forme des membres.

DES INDIENS.

Sous le rapport physique, les Indiens sont généralement d'assez beaux hommes, mais les femmes sont laides. Toutes proportions gardées, ils sont moins forts que les blancs. Le caractère principal de leur physionomie consiste dans la grande protubérance de leurs pommettes. La main des hommes est remarquablement petite et douce, ce qui vient probablement de leur complète abstinence de tout travail manuel. Je n'ai pas observé de différence notable de couleur entre les Indiens du Sud et ceux du Nord; mais les premiers m'ont paru avoir les mouvements plus rapides, et, sous le rapport moral, ils sont certainement très-différents, étant beaucoup plus faux, plus dissimulés et plus vindicatifs.

Les nations qui habitent actuellement le sol de l'Amérique du Nord semblent différer, sous le rapport physique, de celles qui ont construit les *tumuli* qui sont répandus sur toute cette partie du continent. Les crânes que l'on trouve dans ceux-ci appartiennent tous à la race péruvienne, dont faisait aussi partie l'*homme fossile* de la Guadeloupe, ainsi que je m'en suis assuré par le crâne qui est déposé au musée de Charleston, et qui provient de M. Lherminier. Quelques peuples habitant au-delà des montagnes Rocheuses ont l'habitude de s'aplatir la tête.

Les Indiens méprisent généralement les nègres au suprême degré, et rien ne peut rendre la gaîté et les accès de fou rire avec lesquels ils les accueillent, surtout lorsqu'ils en voient pour la première fois. Les nations du Sud ont cependant elles-mêmes des esclaves, et alors les nègres prennent souvent un ascendant très-remarquable sur l'esprit de leurs maîtres.

Les nations que j'ai eu jusqu'ici occasion d'étudier chez elles, sont les suivantes, et c'est sur elles seulement que porteront mes observations.

Les Séminoles de la Floride, les Creeks inférieurs ou Chattahoutchis de la rivière d'Appalachicola : ces deux peuples font partie de la confédération des Muscogis; les Chroques de la Géorgie et de l'Alabama; les six nations d'Iroquois (les Tuscaroras, Onondagas, Oneidas, Cayugas, Sénécas et Mohauks) qui habitent l'état de New-York, le Canada, et dont une partie a, aujourd'hui, émigré au Ouisconsin; les Ottowas, ou Courte-Oreilles du Michigan; les Winnebagos, ou Puants, et les Menomenies, ou Folle-Avoines du Ouisconsin; les Monses, ou Delawares, aujourd'hui transportés aux mêmes régions; les Sioux, ou Dacotahs de l'Ouest; les Chippeways, ou Sauteurs, du lac Supérieur, et les Hurons du Canada (1).

DES RACES MÊLÉES.

DES MÉTIS.

Produits des Indiens et des blancs, généralement le père appartenant à la dernière race, ils forment la majorité de la population des établissements situés aux

(1) J'ai vu un assez grand nombre d'Indiens d'autres nations, mais individuellement, et sans avoir résidé parmi eux; la plupart appartenaient aux tribus suivantes : les Alabamas et les Chactas du Sud, les Osages, les Ioways, les Saucs et Foxes ou Renards de l'Ouest, les Têtes-Plates de la rivière de Colombia, les Potawatomis, les Illinois, les Penobscots du Maine, les Mohegans du Connecticut, les Montauks de l'Ile-Longue, les Esquimaux de la baie d'Hudson, etc.

confins de la civilisation, tels que l'île de Michilimakimac et Green-Bay (baie verte). C'est une race laborieuse et très-intelligente; leurs mouvements sont un peu brusques, et ils conservent quelque chose du caractère vindicatif de leurs ancêtres maternels. Beaucoup d'entre eux occupent dans la société une position honorable; ils sont marchands, agents des compagnies de fourrures, etc.

Quelques nations indiennes sont aujourd'hui tellement imprégnées de sang blanc, qu'il est quelquefois difficile d'en trouver des individus entièrement purs. Ainsi, par exemple, parmi les Hurons de Laurette au Canada, il n'y a, dit-on, que deux individus qui n'aient pas du sang français; il est, du reste, impossible de les distinguer des autres.

Parmi les nations encore sauvages, les métis jouissent d'une assez grande considération, et parviennent souvent à gouverner les tribus. Ainsi le célèbre chef Blunt, des Six-Nations, qui, dans la guerre d'indépendance, a causé tant de maux aux Américains, était dans ce cas, aussi bien que Powell, ou Osceola, le fameux chef des Séminoles. La plupart se font remarquer par leur haine contre les blancs et les cruautés qu'ils n'exercent que trop souvent contre eux.

DES MULATRES.

Je n'ai rien de particulier à dire sur le produit du nègre et du blanc, si ce n'est que, par ce croisement, la race se perfectionne d'une manière remarquable. L'extrême dégoût que le nègre inspire à la femme blanche fait que presque tous sont les fils de blancs et de négresses. Partout, les femmes noires préfèrent les blancs, et dans le Sud, d'ailleurs, étant esclaves, elles sont à l'entière disposition de leurs maîtres. Dans ces contrées, l'enfant suivant toujours, d'après le principe de la loi romaine, la condition de la mère, on voit quelquefois des esclaves presque blancs, et deux et trois milliers de dollars (dix et quinze mille francs) sont quelquefois donnés au marché de la Nouvelle-Orléans pour de jeunes filles qui sont dans ce cas. L'immoralité est telle, dans ces parties de l'Union, qu'il arrive assez souvent, dit-on, que des planteurs offrent leurs propres enfants en vente publique.

DES ZAMBOES.

Le *zamboe*, ou le produit de l'Indien et du nègre, si commun au Mexique, est à peu près introuvable aux Etats-Unis.

Quant aux crânes des différentes races, j'en ai déjà envoyé quelques uns au Muséum d'histoire naturelle; mon intention est d'en recueillir autant qu'il me sera possible, bien que ce genre de recherches soit souvent accompagné de dangers. Je désire qu'ils soient soumis non-seulement à des études anatomiques, mais encore à des examens phrénologiques. A cet effet, j'ai, autant que possible, recueilli ce que l'on savait de la position sociale et du caractère de l'individu auquel le crâne appartenait.

Qu'il me soit permis de relater ici une circonstance qui tend à prouver le fait que j'ai avancé, que ceux qui ont construit les *tumuli* sont d'une race différente du présent type indien. Étant en Floride, sur la rivière d'Appalachicola, je découvris des ouvrages antiques remarquables et que je désirai vivement faire fouiller; ayant questionné à cet égard les chefs des Creeks-Chattahoutchis qui habitent ces régions, ils me dirent que ces *tumuli* renfermaient des squelettes, et qu'ils n'avaient du reste aucun scrupule à m'aider dans ces recherches, *car ces restes n'étaient pas les os de leurs pères*. Je trouvai effectivement un assez grand nombre de squelettes rangés symétriquement, mais tous privés de leurs têtes. Ils avaient probablement été décapités. Avec eux étaient des pointes de flèches, des haches en pierre, et d'assez nombreux ossements de poissons.

L'on a beaucoup discuté sur l'origine des Indiens; les uns les ont fait descendre des Chaldéens, les autres des Égyptiens, quelques écrivains se sont plu à les considérer comme les fils des Norwégiens qui découvrirent une partie des côtes de l'Amérique longtemps avant Christophe Colomb. Ce qui me semble le plus probable, c'est qu'ils descendent pour la plupart des nations de l'ouest de l'Asie; mais je pense que leurs ancêtres sont venus de contrées différentes. Ainsi ceux du Mexique me semblent provenir de Japonais dont les jonques auront naufragé sur la côte, tandis que les nations les plus septentrionales peuvent peut-être réclamer la descendance des Tartares, et auront traversé l'isthme de Bering. Quant aux Esquimaux, ils me paraissent très-différents des autres, et j'admettrais facilement qu'ils ont émigré du Groenland, et peut-être précédemment de l'Islande et de la Norwège. Mais les souverains du Mexique et du Pérou étaient-ils de la même race que leurs sujets ? Cette question est aujourd'hui difficile à résoudre.

§ 2. — DE LA LINGUISTIQUE.

Je m'étendrai fort peu sur ce chapitre, réservant ce sujet pour un travail spécial.

DES BLANCS.

La langue anglaise est la langue nationale et presque universelle; à la Nouvelle-Orléans, beaucoup de journaux sont publiés également en anglais et en français; au Canada, la langue française est seule employée parmi les anciens habitants. Ces derniers se servent de la plupart des expressions qu'on employait du temps de Louis XIV.

DES NÈGRES.

La traite étant sévèrement défendue et rendue à peu près impossible, les jeunes nègres sont presque tous nés dans le pays et n'ont d'autre langue que celle de leurs maîtres; ils n'ont, dans aucun cas, conservé leurs idiomes nationaux. Ainsi, la plupart parlent anglais, ceux de la Louisiane français, et ceux qui appartiennent aux Séminoles et aux Creeks n'entendent généralement que les langues indiennes; ils conservent cependant toujours un accent particulier.

DES INDIENS.

Les peuplades indiennes sont presque innombrables, et leurs langues le sont aussi (1); la plupart sont nobles et harmonieuses, et semblent remarquablement douces dans la bouche des femmes. L'on n'a jusqu'ici cherché à soumettre aux formes grammaticales que celle des Cherokees, des Six-Nations, des Chippeways et des Sioux ou Dacotahs. Un journal a été, pendant quelque temps, publié parmi le premier de ces peuples; il était sur deux colonnes, l'une en anglais et l'autre en indien. Il paraissait une fois par semaine; mais le nombre des numéros publiés est fort peu considérable. Il était imprimé à New-Echota, dans la partie monta-

(1) Il y a dit-on douze cent quatorze dialectes parmi les nations sauvages des deux Amériques.

gneuse de la Géorgie. Les missionnaires ont traduit les Evangiles dans la langue des Mohauks (Six-Nations), et un essai très-imparfait de grammaire chippeway a aussi été publié. Cette dernière langue est la *langue de cour* de tous les Indiens du Nord-Ouest; c'est elle que l'on parle dans les conseils formés de chefs de tribus différentes. Les ouvrages du célèbre voyageur Schoolcraff ont jeté un grand jour sur sa formation.

J'ai recueilli quelques vocabulaires séminoles. Cette langue a de grands rapports avec celle des Creeks, dont ce peuple n'est qu'un démembrement, ainsi que le démontre son nom, qui signifie *réfugiés*.

Quelques chefs séminoles comprennent l'espagnol, et une très-grande partie des Indiens du Nord-Ouest parlent français. Les Hurons du village de Laurette, au Canada, ne se servent que de notre langue, même entre eux. Il y a dans le Ouisconsin, près du lac Winnebagoe, les restes d'une tribu transportée de l'état de New-York et nommée aujourd'hui les *Brother-Town's*. Par un exemple bien rare chez les Indiens, si curieux de leurs vieilles traditions, ceux-ci ne parlent qu'anglais, et ont même oublié le nom de leur tribu.

Les Indiens qui comprennent une langue européenne cherchent ordinairement à le dissimuler, et, dans les conseils tenus entre eux et les blancs, l'on se sert toujours d'interprètes, même lorsque des deux côtés l'on comprend les deux langues. Ils sont généralement éloquents, aiment les longs discours et ont d'ordinaire l'organe du langage très-développé; ils se servent continuellement de métaphores, et, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, rappellent les peuples de l'Orient.

§ 3. — VIE DE FAMILLE.

DES BLANCS.

Les rapports de famille aux États-Unis sont généralement ceux de l'Angleterre, à l'exception de la Nouvelle-Orléans, qui a conservé les mœurs françaises; l'on peut

cependant, ainsi que l'a fait M. Michel Chevalier (1), diviser la population de ce pays en deux grands types: le Yankee, qui habite les états du Nord, et le Virginien, qui s'étend sur tout le Sud. Le premier est laborieux, actif, entreprenant, mais froid, taciturne et religieux; c'est le descendant des anciens Puritains, toujours persécutés par le gouvernement de la mère patrie. Le second est vif, spirituel, mais peu entreprenant: autant le premier est moral et religieux, autant celui-ci est comparativement relâché dans ses mœurs; tout est démocratie chez l'autre, tout chez celui-ci est aristocratique; l'on voit, en un mot, qu'il est le descendant des enfants gâtés de la couronne d'Angleterre. Aussi l'homme du Sud est-il presque toujours de la religion épiscopale, tandis que celui du Nord est presque immanquablement presbytérien.

Sous le rapport du développement précoce des facultés, l'enfant américain est certainement très-supérieur au nôtre: rien n'est plus commun que de voir un garçon de douze ans employé dans une maison de commerce et allant toucher dans les banques des sommes très-considérables. Les études classiques souffrent nécessairement de cet état de choses, mais leur éducation commerciale y gagne dans une proportion au moins égale. L'homme ici est entièrement adonné aux affaires. Quant à la femme, elle jouit, jusqu'à l'époque de son mariage, d'une liberté presque illimitée; mais, aussitôt mariée, elle devient une véritable esclave des préjugés; en un mot, c'est la société française renversée.

Je n'entrerai pas dans des détails sur le gouvernement des États-Unis; l'on sait qu'il est républicain et purement démocratique; le principe de l'égalité est sa base fondamentale. Tout le monde est bien nourri, bien vêtu, et aucun pays n'offre, certes, à un degré égal, le spectacle de la prospérité des masses. Je ne rechercherai pas si cet état de choses doit probablement durer, et si la grande différence d'intérêts entre le Sud et le Nord n'amènera pas des changements plus ou moins graves et plus ou moins prochains; je me contente, pour le moment, de consigner ici ce fait qui me semble hors de discussion. Quant à la répartition des occupations, l'homme fait ici tout et la femme ne fait rien; mais aussi elle ne prend

(1) L'ouvrage de ce spirituel membre du conseil d'État est certainement le meilleur qui ait encore paru sur les États-Unis. L'éditeur y a joint une carte de cette contrée, principalement destinée à indiquer les canaux, chemins de fer, etc., et sous ce rapport elle est exacte; mais, sous celui de la géographie, elle contient les erreurs les plus singulières : ainsi, *l'île de Makinaw* fait partie du continent, la grande Manitouline occupe toute la place du groupe de ce nom, le Michigan a une forme élancée qui ne lui convient nullement. L'*Alatamaha* serait une simple continuation de l'*Ocmulgée*, car l'on a oublié d'y indiquer l'*Oconée*, etc., etc.

aucune part au règlement des affaires, et ne connaît ordinairement rien à la position de son mari. Plusieurs fois j'ai demandé à des femmes de marchands de New-York l'adresse de la boutique de leurs maris, qui est toujours séparée de leur habitation, sans qu'elles aient pu me répondre; quelques unes semblaient même étonnées de ma question : je suis persuadé qu'il en est qui ne savent même pas dans quel genre d'affaires celui-ci est engagé.

Sous le rapport du mariage, la jeune fille américaine est toujours libre de son choix, et le plus souvent l'amour seul décide des unions, qui, je dois le dire, sont plus généralement heureuses que chez nous.

Quant au mouvement de la population, tout le monde sait l'immense augmentation qu'elle a éprouvée dans l'Union américaine depuis une vingtaine d'années, et qui est due encore plus à la fécondité des femmes qu'à l'émigration, bien qu'elle soit très-considérable : ce fait ne se peut-il pas expliquer par le paragraphe précédent?

Dans les grandes villes, et surtout à New-York, une portion très-considérable de la population vit dans les *boarding-houses*. La plupart de ces maisons sont tenues par des veuves peu riches, qui, en prenant des pensionnaires, peuvent continuer les habitudes d'aisance qu'elles avaient antérieurement contractées. La plupart des jeunes ménages y passent les premières années qui suivent leur union. Chacun a son petit appartement, et l'on se réunit trois fois par jour pour les repas; de plus, la soirée se passe très-souvent en commun.

Il existe encore parmi les descendants des Hollandais dans le nord de l'état de New-York, un usage tellement contraire à nos mœurs, que la plupart de mes lecteurs, je n'en doute pas, refuseront de me croire, quoique le fait soit positif : Lorsqu'un homme fait la cour à une jeune fille, il est d'usage que, pendant quelques mois, ils couchent ensemble dans le même lit; tous deux gardent, il est vrai, une partie de leurs vêtements. Il n'y a pas, dit-on, d'exemple qu'il soit rien résulté de fâcheux de ce singulier état de choses, et si, comme cela est très-fréquent, après plusieurs mois de cette manière de vivre, les rapports sont rompus et que le mariage n'ait pas lieu, il ne s'attache à la jeune personne aucune impression défavorable. J'ai souvent, mais toujours en vain, cherché à découvrir l'origine de cette coutume, à moins que l'on ne veuille s'assurer ainsi si les futurs époux pourront ronfler à l'unisson.

La mortalité est, pour New-York, d'un sur quarante-six, pour Boston, d'un sur quarante-sept, et pour Charleston, d'un sur quarante-huit. La proportion des

enfants qui meurent au-dessous de douze ans est beaucoup plus considérable qu'en Europe.

L'on objectera peut-être à ce que je dis de la moralité des Américains, le nombre des femmes de mauvaise vie qui, à New-York, à la Nouvelle-Orléans et dans quelques autres grandes villes maritimes, viennent à chaque instant attrister les regards; mais d'abord cet état de choses n'existe que dans les villes peuplées d'étrangers, et ensuite il me semble, au contraire, soutenir mon opinion: car tandis qu'en Europe une femme peut le plus souvent se livrer à une inconduite notoire et conserver sa position sociale, aux États-Unis, au contraire, le moindre dérèglement la fera rejeter de toute société respectable; je comprends parfaitement le danger qui peut résulter de cette sévérité de principes, mais elle n'en prouve pas moins la pureté générale des mœurs.

DES NOIRS.

La naissance de l'enfant de l'esclave ne produit guère de contentement qu'au maître, pour qui c'est un gain de deux cents dollars (mille francs). Les jeunes nègres vont généralement ou nus ou revêtus d'une chemise en lambeaux; ils passent leur journée à jouer, à se battre, à se vautrer dans la boue et à dormir au soleil. A l'âge de dix à onze ans, on les emploie à cueillir le coton, et alors on les réunit suivant leur âge, au nombre de deux, de trois ou de quatre, pour former ce qu'on appelle une main, c'est-à-dire pour leur imposer le travail d'un homme fait.

Sous le rapport moral, le nègre esclave n'est guère plus avancé que l'animal; et, parvenu à l'âge de la puberté, il assouvit ses passions d'une manière aussi brutale; quelquefois, mais rarement, un simulacre de mariage religieux a lieu, mais dans ce cas on peut plutôt le considérer comme une profanation que comme un acte moral, puisque la vente vient souvent, en les séparant, les obliger à contracter d'autres liens, et qu'en cas de stérilité il est assez dans l'usage des planteurs de rompre ces unions de leur propre autorité, et de leur imposer à chacun un nouveau conjoint, qu'ils acceptent sous peine du fouet.

Dans la plupart des états du Sud, la loi défend, sous des peines sévères, d'enseigner à lire ou à écrire aux esclaves; la seule éducation qu'ils reçoivent est donc entièrement agricole, et se borne seulement à leur apprendre à cultiver le maïs, le tabac, la canne à sucre ou le coton.

Je dois cependant dire en faveur des planteurs, que beaucoup d'entre eux ne veulent

vendre leurs esclaves que par famille. Ces liens semblent du reste assez faibles dans la race noire, et j'ai vu plusieurs fois des nègres demander à être vendus séparément de leurs femmes. L'affection maternelle, ce principe le plus fort et le plus durable de tous, est lui-même comparativement faible chez eux, et chacun sait avec quelle facilité les mères vendent leurs enfants sur la côte d'Afrique. Je vis dernièrement des nègres qui avaient été amenés en fraude de cette région ; l'un d'entre eux était mourant et se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie; autour de lui se pressaient ses camarades, parmi lesquels était un de ses frères; tous riaient aux éclats et semblaient se divertir prodigieusement des mouvements convulsifs du pauvre mourant.

Sur les plantations, les esclaves sont couverts de guenilles, mais le dimanche ils se revêtent de leurs plus beaux habits, et vont se faire des visites d'une plantation à l'autre. Les femmes sont, comme les hommes, employées aux travaux les plus durs des champs, et également soumises à des châtiments corporels presque aussi sévères que les leurs, si elles ne remplissent pas leur tâche.

Les nègres atteignent souvent un âge très-avancé; mais comme ils ne savent jamais combien d'années ils ont vécu, on ne peut avoir à cet égard que des données approximatives; ils sont soumis à la plupart des mêmes maladies que les blancs, et si on les mène des états tempérés, tels que la Virginie et le Kentucky, dans l'extrême Sud (Géorgie, Floride, Alabama, Louisiane), ils sont quelquefois atteints de fièvres pendant les deux ou trois premières années, mais il est cependant rare qu'ils en meurent.

La nourriture des esclaves consiste généralement en patattes, en choux et en une petite quantité de viande de porc, généralement salée; sur les rizières, cette dernière leur est retranchée comme malsaine. Dans l'extrême Sud, ils s'engraissent de mélasse.

Quant aux nègres libres, ils cherchent en tout à singer les blancs, et rien n'est plus grotesque que de les voir le dimanche se rendre à l'église, les hommes en habits noirs et en cravates blanches, et les femmes en robes de soie et en chapeaux roses ou blancs.

DES INDIENS.

Semblable à l'enfant de la race noire, le jeune Indien est, pendant ses premières années, entièrement libre; mais cet état si éphémère pour le premier, et qui doit être suivi d'un dur et éternel esclavage, est pour celui-ci le prémice d'une vie d'indépen-

dance. Les premiers mois seuls de son existence font une exception à cette règle, car à peine venu au monde on l'attache sur une sorte de planche que la mère porte suspendue à ses épaules ; dans cet état, entouré de bandelettes ornées de diverses couleurs et couvertes de verroteries, il ressemble à une petite momie égyptienne. Partout la mère le porte sur ses épaules, et, rentrée au village, elle le suspend par une courroie à une branche d'arbre, où il est doucement balancé par le vent, mais en gardant jour et nuit la position perpendiculaire.

La principale occupation des enfants est de s'exercer à tirer de l'arc ; plus tard, ils suivent leur père à la chasse.

Chez la plupart des nations, le jeune Indien ne peut espérer obtenir le cœur et la main d'une fille, que lorsqu'il a accompli quelque fait qui le fasse considérer comme un guerrier. Le plus glorieux de tous est d'enlever la chevelure d'un ennemi vaincu ; vient ensuite le vol d'un cheval.

Dans beaucoup de tribus, et particulièrement chez les Mandans, l'admission d'un jeune homme au rang de guerrier est précédée d'épreuves douloureuses, destinées à démontrer jusqu'à quel point il saura surmonter la douleur physique : c'est ainsi que les jeunes récipiendaires sont d'abord renfermés pendant trois jours et autant de nuits dans une cabane hermétiquement close, et où ils ne reçoivent aucune espèce de nourriture ; ensuite vient le jour du jugement : alors, tous les chefs étant assemblés, on amène les jeunes gens déjà exténués par leur long jeûne, et on les soumet aux épreuves les plus cruelles ; leur corps est déchiré à coups de verges, des crochets sont passés à travers la peau de leur poitrine et de leurs épaules, et dans cet état ils sont enlevés de terre et suspendus au moyen de cordes pendant plusieurs heures de suite ; des incisions de toutes formes sont pratiquées sur leur corps, puis remplies de poudre que l'on allume. S'ils poussent un seul cri, ils sont considérés comme des femmes et en portent pour toujours le costume.

Les Indiens peuvent prendre autant de femmes qu'ils sont capables d'en nourrir ; elles vivent toutes ensemble en bonne harmonie, et sans que l'on entende habituellement de querelles ni qu'elles témoignent de jalousie. Cependant beaucoup d'hommes, et surtout les jeunes, n'en ont qu'une à laquelle ils paraissent sincèrement attachés, bien que l'usage l'oblige non-seulement à s'acquitter seule de tous les soins du ménage, mais encore de construire le *wig-wam*, de le démonter, de pagayer le canot, etc., pendant que leur seigneur est à côté, fumant tranquillement en la regardant.

L'attachement des femmes pour leurs enfants est des plus tendres : souvent, pour essayer son étendue, j'ai offert à des mères d'acheter leurs enfants, en cherchant à

exciter leur cupidité; mais des éclats de rire étaient leur seule réponse, ne supposant même pas qu'une proposition de ce genre pût être sérieuse.

Les aliments des Indiens consistent principalement en gibier; quelques uns cultivent une petite quantité de maïs, ou du moins le font cultiver par leurs femmes ou leurs esclaves; un chien bouilli est chez eux un objet de luxe que l'on ne se permet que dans les grandes occasions.

Après un combat ils mangent souvent le cœur de leurs ennemis, et croyent ainsi s'inoculer le courage des décédés.

L'habillement varie à l'infini suivant les tribus et le goût particulier. Pour les peuples du Sud, il consiste généralement en une chemise de chasse faite en toile ou en peau de daim, de longues guêtres de cuir, des mocassins, ou souliers, souvent admirablement travaillés en perles ou en épines du porc-épic américain. Sur leur tête ils portent une sorte de turban fait d'un mouchoir ordinairement rouge. Ils se servent de sacs de peau pour contenir leur poudre, leur plomb, etc.; tels sont les Creeks et les Séminoles.

Les hommes du Nord et de l'Ouest sont généralement enveloppés dans une peau de bison ou dans une vaste couverture tantôt blanche, tantôt écarlate; leurs jambes sont couvertes de grandes guêtres de cuir ou de drap; ils ont à leurs pieds des mocassins; leur figure est peinte en vermillon ou en blanc. Autrefois, toutes les nations s'arrachaient les cheveux en n'en laissant qu'une touffe ou scalpe sur le milieu de la tête. Aujourd'hui la plupart ont de longs cheveux qu'ils portent droits sur le front, et qu'ils surmontent sur le sommet de la tête de plumes d'aigle ou de longs poils d'élan teints en rouge.

Le costume des femmes consiste généralement en une robe de peau ou de toile; elles se partagent souvent les cheveux en deux tresses par derrière, et s'enveloppent également dans une couverture qu'elles étendent par-dessus leur tête. Les Indiens sont généralement avides d'ornements, et portent des bracelets, des boucles d'oreilles, des plaques, des anneaux dans le nez, etc., etc.

Chez les Folle-Avoines, lorsqu'un Indien est amoureux, il porte une guêtre rouge et une bleue, et va pendant toute la nuit s'asseoir devant la cabane de sa bien-aimée, en tirant d'une flûte de bois des sons remarquablement mélancoliques.

L'on voit chez eux très-peu d'infirmes; sous le rapport des maladies, ils souffrent, je crois, moins que les peuples plus civilisés. Ceux du Sud ne semblent pas être sujets aux fièvres qui ravagent ces contrées basses et humides. Ils ont dit-on, été attaqués du choléra, et de plus une maladie qui a la plupart des symp-

tômes de la petite-vérole vient de temps à autre décimer leurs tribus. En 1835 et 1836 elle a causé la mort de près de cent mille personnes; quelques peuplades ont été entièrement détruites: les blancs semblent être à l'abri de ce fléau, du moins je n'ai jamais entendu dire qu'aucun y ait succombé. Le Gouvernement des États-Unis cherche depuis quelques années à répandre le bienfait de la vaccine parmi les nations des frontières; il sera curieux de vérifier si elles seront alors épargnées par la maladie dont nous venons de parler. Un autre mal, fils de la débauche, était aussi inconnu chez eux avant l'arrivée des blancs.

Bien qu'ils connaissent probablement les propriétés de quelques végétaux utiles, ils ont dans leurs maladies recours à leurs médecins qui n'emploient que des moyens mystiques, couvrant le malade de peaux de serpents, le secouant, le frappant, chantant et sautant, buvant près de lui de l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'ils tombent dans un sommeil léthargique. Les Indiens parviennent souvent à un âge très-avancé. A la mort, tous les parents s'assemblent et célèbrent les funérailles par un banquet bachique; le plus souvent le cadavre est enterré à quelques pouces sous terre, enveloppé dans sa couverture et ayant à côté de lui son fusil. Parmi les Creeks on le dépose dans les bois en le recouvrant de plantes épineuses, afin que les animaux sauvages ne puissent s'en approcher, et ses amis viennent pendant plusieurs années de suite nettoyer la terre d'alentour et arracher les broussailles et les herbes, afin que le feu que l'on met souvent aux forêts ne puisse consumer ses restes. Parmi les Séminoles, il est assez d'usage de déposer les cadavres dans le creux d'un arbre, souvent à une très-grande élévation; chez quelques peuples voisins de la mer Pacifique, on les dépose dans un canot que l'on laisse ensuite aller au gré du courant.

Après la perte d'un parent ou d'un ami, ils se peignent le visage et surtout le front en noir. J'ai eu occasion de voir à la grande Baie-Verte un vieillard qui, croyant avoir perdu son fils dans une tempête, s'était peint ainsi que je viens de le dire; mais ses craintes étaient sans fondement, et bientôt après, ayant retrouvé l'objet de ses alarmes, il alla aussitôt se laver et se couvrir de vermillon.

Soit par l'effet naturel des progrès de la civilisation, soit par celui des boissons fortes et de leurs guerres d'extermination, les naturels de l'Amérique diminuent en nombre chaque année; leurs différentes tribus, trop faibles pour se soutenir seules, se mêlent les unes aux autres, et, dans peu de siècles sans doute, la race rouge aura cessé d'exister.

§ 4. — VIE SOCIALE.

DE LA CONSTRUCTION.

DES BLANCS.

La plupart des maisons américaines sont construites en briques, que l'on peint le plus souvent en rouge. Ces constructions sont très-petites, à un ou deux étages, ayant la forme de celles d'Angleterre, et destinées à l'habitation d'une seule famille. Du reste, elles sont fort commodes et d'une ravissante propreté. Dans un pays aussi nouveau que celui-ci, l'on ne peut s'attendre à trouver des monuments comparables à ceux de l'Europe; mais la plupart des édifices publics qui pourraient être rangés dans cette catégorie sont construits en granit gris. Les Américains semblent avoir une assez grande prédilection pour le goût gothique, et l'on voit souvent des ruines factices, non encore achevées et souvent d'assez mauvais goût. Dans quelques maisons particulières, et surtout dans celles qui sont situées aux environs des grandes villes, l'on a cherché à se rapprocher du style grec : ainsi l'on voit un Parthénon, ou temple antique, de vingt pieds de long, supporté par des colonnes en bois, et le tout badigeonné à l'eau de chaux.

On donne le nom de *frame-house* à des maisons construites en planches; elles sont encore très-nombreuses, même dans les plus grandes villes; mais dans celle de New-York, un règlement de police ordonne qu'en cas de destruction par le feu ou autrement d'une construction de ce genre, elle soit remplacée par une maison de briques.

Le *log-house* est une maison construite de troncs d'arbres dont les intervalles sont quelquefois remplis de plâtre ou de branches d'arbres : sans cette précaution il y pleut comme au dehors. Dans le Sud, ces maisons sont ordinairement formées de deux corps-de-bâtiment carrés, réunis par un toit et laissant libre un couloir entre eux. C'est dans cet espace que la famille prend d'ordinaire ses repas. Les log-houses sont, le plus souvent, construits dans les bois, aux confins de la civilisation, par ceux qui viennent en pionniers défricher les forêts vierges. Cependant, comme la main-d'œuvre est généralement très-élevée, il arrive souvent,

surtout dans le Sud, que des familles parvenues à un haut degré d'opulence continuent d'habiter ces maisons incommodes et malsaines.

Le *shanté* est un misérable réduit formé de quelques planches ou de troncs d'arbres, et que se construisent, comme habitations temporaires, les batteurs des bois et les chasseurs.

Je ne m'étendrai pas ici sur les chemins de fer et les canaux qui sillonnent ce pays : tout le monde connaît ces beaux et immenses travaux qui font la gloire de l'Amérique ; nous dirons seulement qu'il possède environ *quatre mille milles de chemins de fer*, que l'on parcourt avec une vitesse moyenne de quinze à vingt-cinq milles par heure, et que la moyenne de leur prix de construction est de 100,000 fr. par mille.

Mais rien ne peut mieux donner une idée de la rapidité des progrès qu'ont faits les Etats-Unis, que ceux de l'administration des postes. En 1754, Benjamin Franklin fut nommé maître des postes, avec la mission d'élever, s'il était possible, le revenu prélevé de cette manière sur toutes les colonies anglaises du continent de l'Amérique Septentrionale, à la somme de 6,000 livres d'argent continental. Jusque là, la poste entre New-York et Boston ne partait qu'une fois tous les quinze jours, et l'on fut très-étonné lorsqu'au bout d'un an d'exercice il annonça au public qu'elle partirait dorénavant toutes les semaines, et qu'ainsi il ne faudrait plus que *trois semaines* pour obtenir une réponse entre Boston et Philadelphie, tandis que, jusque là, il en avait fallu au moins six. En 1774, John Perkens s'engagea à porter la poste une fois par semaine entre Philadelphie et Baltimore. En 1790, il y avait soixante-treize bureaux de poste aux Etats-Unis; aujourd'hui il y en a treize mille quatre cent quatre-vingt-huit. L'étendue des routes de poste régulièrement parcourues par des malles est portée à cent trente quatre mille huit cent dix-huit milles, et les allées et venues annuellement faites sur ces routes sont estimées à trente-cinq millions neuf cent quatre-vingt mille deux cent deux milles.

DES NOIRS.

Les esclaves habitent généralement de mauvaises cabanes en planches non peintes; ils les construisent eux-mêmes et logent ensemble de six à dix.

DES INDIENS.

La forme des habitations varie suivant les nations et surtout d'après le degré de

civilisation auquel elles sont parvenues. Ainsi, les Cherokees et les Six-Nations se construisent des cabanes en bois et des log-houses; les Séminoles se forment des huttes qu'ils recouvrent de feuilles de palmier; les Ottowas se font des wig-wams de forme conique et recouverts d'immenses feuilles d'écorce de bouleau; ceux des Menemonies sont en forme de demi-sphères, et ordinairement construits en roseaux; ceux des Chippeways ont la même forme et sont formés de nattes; quelques peuplades errantes et voisines des montagnes Rocheuses les recouvrent de peaux de bison ou de cheval.

Il n'y a jamais de fenêtres, mais on laisse au milieu une large ouverture pour donner passage à la fumée; on étend sur la terre des nattes, et tous les objets du ménage sont accrochés aux perches qui forment l'échafaudage de ces constructions légères.

Dans les villages indiens l'on n'observe aucune symétrie, et chacun construit son wig-wam où bon lui semble Généralement ils s'étendent sur le bord d'un courant d'eau.

Je ne les ai jamais vus les entourer de fortifications quelconques; cependant l'on trouve dans quelques parties et surtout dans l'Ohio, des restes de retranchements et de fortifications en terre fort étendues, et qui indiqueraient quelques connaissances stratégiques dans ceux qui les ont exécutés; mais ils appartiennent à une race d'hommes qui n'est plus, à celle qui a construit les *tumuli* dont nous avons déjà parlé. De tous les travaux de ce genre, le plus remarquable que j'ai eu occasion d'observer est dans la Floride, sur la rivière d'Appalachicola. Là, dans un pays entièrement bas, s'élève, près du village de Chattahoutchie, une butte artificielle de forme carrée, et qui peut avoir cent quatre-vingts pieds de haut; son étendue est d'un peu moins d'un arpent; elle est partout coupée à pic, excepté du côté du village, auquel elle se joint par une belle chaussée en terre. Elle domine à une énorme distance le beau fleuve qui serpente à ses pieds; une végétation très-épaisse la recouvre entièrement, et les chênes, les magnolias et les pins gigantesques dont elle se compose m'ont semblé être aussi vieux que ceux des forêts d'alentour. Il y a sur la plate-forme un retranchement en terre et un fossé qui m'avaient paru être évidemment de construction moderne : effectivement, j'ai depuis appris d'un soldat qui avait accompagné le général Jackson dans sa campagne du Sud, que ces travaux avaient été exécutés par un détachement dont il faisait lui-même partie, pour résister à une attaque des Séminoles; mais la base sur laquelle ces insignifiants travaux ont été construits remonte, je n'en doute pas, à une haute antiquité.

AGRICULTURE.

DES BLANCS.

L'agriculture, dans les parties libres de ce continent, est à peu près semblable à celle de l'Europe, la plupart de ceux qui se livrent à ses travaux étant des émigrants allemands et suisses. Les productions de ces parties sont aussi les mêmes, à l'exception peut-être de l'érable, dont on extrait un sucre grossier par une opération semblable à celle que l'on pratique aux pins pour en obtenir la résine.

La terre étant généralement à bon marché, l'on se donne ordinairement peu de peine pour l'amender; il est plus avantageux d'en défricher de nouvelles.

DES NOIRS.

Toutes les cultures du Sud étant exclusivement exécutées par les esclaves, c'est sous ce titre que nous les classerons; et, comme premier objet, parlons des esclaves eux-mêmes. La traite étant sévèrement défendue aux États-Unis, la plupart des esclaves sont, ainsi que nous l'avons déjà vu, enfants du sol; mais beaucoup, cependant, ne sont pas nés dans la partie de l'Union qu'ils sont destinés à habiter. Une immense quantité est, chaque année, emmenée de la Virginie aux états de l'extrême Sud. Dans l'état que nous venons de citer, beaucoup de personnes n'ont pas d'autre métier que celui de les élever pour la vente, comme on le fait chez nous pour les troupeaux. Lorsque j'étais à Richemond, à la fin d'octobre 1837, le prix moyen était ainsi qu'il suit :

Un homme de 29	ans	671	dollars, ou environ	3,556 francs.
Un — 23		680		3,574
Un garçon de 14		531		2,814
Une femme de 20		600		3,180
Une fille de 15		551		2,920

Dans les états de l'extrême Sud, les prix sont beaucoup plus élevés, et l'on peut estimer à 600 ou 700 dollars (3,180 à 3,710 liv.) leur valeur moyenne, en y comprenant les enfants, les vieillards, etc., le prix d'un homme fait étant souvent de 12 à 1,500 dollars.

Le 1er janvier 1838 je vis, à Tallahassée (Floride), louer à l'encan et pour une année des esclaves aux prix suivants :

Un homme de 26 ans.....	250 dollars	— 1,325 francs.
Une femme de 24.....	155	831
Une fille de 9.....	69	366
Deux enfants (filles de 7 et de 12 ans)....	160	848

Les prix ont depuis lors, je crois, sensiblement augmenté.

Le traitement des esclaves est généralement très-sévère. Les punitions sont toutes corporelles : pour une faute ordinaire, telle que de n'avoir pas achevé la tâche journalière, etc., ils ne reçoivent que trop souvent de vingt-cinq à cinquante coups de fouet, et les femmes de douze à trente-six. J'ai entendu dire en Floride qu'un homme en avait, pour vol, reçu trois cents; mais en considérant l'affreux instrument du supplice, il semble impossible que la force humaine puisse les supporter.

La valeur du sol, aux États-Unis, est des plus variables. Toutes les terres publiques sont offertes à l'encan, au prix de un dollar et un quart (environ 6 liv. 13 sous). Aux environs des grandes villes, elle vaut souvent cent dollars l'acre (530 liv.); mais le terme moyen peut, je le crois, être estimé à 20 dollars (106 liv.) l'acre pour les parties fertiles.

Les défrichements s'opèrent généralement, dans les états du Sud, de la maniere suivante : L'on commence par renverser à coups de hache, et à environ deux pieds de terre, tous les arbres de grosseur moyenne; l'on met ensuite le feu aux broussailles, et quant aux très-gros arbres, on se contente de les cercler, c'est-à-dire qu'avec la hache l'on fait un cercle autour de l'écorce, en sorte qu'au printemps suivant, la sève ne pouvant plus s'étendre dans la partie supérieure de l'arbre, il languit pendant un an ou deux, puis tombe en putréfaction. Je ne doute pas que les fièvres qui accompagnent presque toujours les premiers défrichements, ne soient dues à ce procédé, qui laisse ainsi sur pied une immense quantité de matière végétale tombant en dissolution. Ce mode a un autre inconvénient : en effet ces arbres tombant continuellement les uns sur les autres, surtout après les coups de vent, gênent singulièrement les travaux; car, avec la nonchalance qui forme le point distinctif du caractère méridional, on ne les enlève jamais, mais on se contente de planter à l'entour. Les champs sont entourés de très-hautes barrières formées de six à huit barres transversales, et disposées sur le sol en zig-zag.

Les principaux produits du Sud sont le *maïs*, que l'on emploie en guise de blé; le *tabac*, que l'on cultive principalement en Virginie et dans le Kentucky: mais cette plante appauvrit singulièrement le sol, et presque toutes les parties de ces deux états qui lui étaient consacrées, sont aujourd'hui entièrement stériles. Je pense que si on les plantait en betteraves, pendant trois ou quatre ans, on pourrait leur rendre leur fertilité première. Depuis quelques années on a introduit la culture du tabac en Floride, et l'on en a obtenu des cigares qui ne le cèdent pas sensiblement à ceux de la Havane. La canne à sucre ne peut croître avec avantage aux États-Unis que dans les parties méridionales de la Louisiane et en Floride. C'est la variété dite *rubannée* que l'on est obligé d'y cultiver, bien qu'elle donne moins de matière saccharine que les autres, parce que mûrissant plus vite, la récolte peut être achevée avant l'arrivée des gelées qui se font sentir sur toute l'étendue de leur territoire. Du reste cette dernière cause, jointe au haut prix comparatif des esclaves, fait que cette culture est généralement peu sûre et peu profitable, et ne peut, sous aucun rapport, rivaliser avec les sucreries de Cuba. Le coton est ici la grande base des cultures méridionales, et la cause principale de la prospérité du commerce de l'Union. Une variété très-remarquable par la longueur de ses gousses et la beauté de sa soie, croît sur les bords de la mer, et a, en conséquence, reçu le nom de *sea Island coton*. Une autre a la couleur du nankin; mais elle est artificielle et on l'obtient en exposant la récolte aux premières atteintes de la gelée. Une troisième est d'un brun rouge obscur. La récolte du coton pendant la saison de 1838 à 1839, a été de un million six cent quinze mille balles, fortes chacune de trois à quatre cents livres (1).

(1) Cette récolte est répartie de la manière suivante :

Louisiane	640,000 balles.
Mobile	280,000
Floride	120,000
Géorgie	270,000
Caroline du Sud	260,000
Caroline du Nord et Virginie	45,000

Sous le rapport proportionnel de la fertilité du sol, un esclave est supposé produire :

Dans la Caroline du Sud	3 balles.
Floride, partie méridionale de la Géorgie et moyenne de l'Alabama	3 1/2 à 4.
Géorgie (Atlantique)	3
Sud de l'Alabama	4 1/2
Louisiane	5
Mississipi	4 1/2
Sud du Ténessée avec partie de l'Alabama	2 1/2

En 1837, la récolte du tabac avait été de six mille six cent quatre-vingt-douze bocaux, chacun de onze cents livres. En 1838 elle n'a été que de trois mille cinq cents.

L'indigo était autrefois cultivé d'une manière assez étendue en Floride, mais il est aujourd'hui entièrement abandonné.

Le riz se cultive principalement au bord des rivières, et au moyen d'irrigations artificielles qui rendent très-malsaines les parties où elle a lieu sur une échelle étendue.

Depuis quelque temps l'on fait des efforts très-considérables pour introduire aux États-Unis la culture du mûrier et du ver-à-soie; mais, jusqu'ici, ce sont plutôt des spéculations que de consciencieux essais agricoles.

Je ne doute pas que la betterave, jusqu'ici négligée, ne soit un jour une source de richesse pour les états du Nord et du Centre de ce pays.

Dans le Sud, l'on n'emploie aucune espèce d'engrais. Presque tous les travaux se font à bras d'hommes; cependant l'on se sert de quelques charrues très-légères et traînées par des bœufs ou par des mules, les chevaux ne pouvant résister à l'excessive chaleur.

Quant à la fertilité du sol des États-Unis, comparé à celui du Canada, l'avantage

Rivière Cumberland, ou Ténessée du milieu	2 1/3
Partie occidentale du Ténessée et Arkansas	3 balles.
Virginie et Caroline du Nord	2 1/2

Or, les plantations de coton allant toujours en se multipliant, le nombre des esclaves de chacune de ces provinces consacrés à ce genre de culture, peut être estimé en ce moment (1841) à :

Dans la Caroline du Sud	110,000
Floride, partie de la Géorgie et de l'Alabama	35,000
Géorgie (Atlantique)	120,000
Alabama (Sud)	100,000
Louisiane	50,000
Mississipi	100,000
Ténessée avec partie de l'Alabama	35,000
Rivière Cumberland, ou Ténessée du milieu	20,000
Partie Ouest du Ténessée et Arkansas	20,000
Virginie et Caroline du Nord	30,000
	620,000

Dans ce tableau, les esclaves ne sont considérés que sous le rapport de production de travail; ainsi, le nombre des femmes et des enfants se trouve compensé de manière à représenter des mains entières. Ainsi, avec une saison moyenne, l'on pourrait obtenir environ 2,200,000 balles. La production du Texas commence aussi à être importante.

est tellement en faveur du premier, que l'on est étonné de trouver l'assurance du contraire, même dans l'absurde ouvrage de M. Fidler.

Les états du Nord sont, à tout prendre, généralement fertiles. L'extrême Sud présente généralement d'immenses forêts de pins dont le sol est à peu près improductif, mais il renferme des espaces couverts de chênes, de magnolias, et qui sont de la plus grande fertilité ; ce sont de véritables oasis au milieu du désert ; en Floride on leur donne le nom de hammocs.

DES INDIENS.

Les cultures des Indiens sont très-insignifiantes, et ne consistent qu'en un petit nombre d'acres de maïs.

Pour moudre leur blé, ils creusent un tronc d'arbre et battent le grain avec une massue.

Les chiens sont les seuls animaux qu'ils élèvent.

Les *Chérokees* et les *Chactaws* seuls ont fait des progrès assez considérables sous le rapport agricole, et, en 1835, les derniers envoyèrent au marché cinq cents balles de coton. Les Iroquois ont aussi quelques plantations assez considérables de blé et de maïs.

DES MANUFACTURES.

DES BLANCS.

Les manufactures des États-Unis sont presque toutes situées dans les états du Nord, et principalement dans le Massachusetts et le Connecticut. Le génie extraordinaire des Américains pour la mécanique leur assure d'immenses succès en ce genre. Déjà leurs manufactures sont nombreuses et bien dirigées, et il est impossible de ne pas admirer l'ordre et l'extrême moralité qu'ils savent entretenir parmi les nombreux ouvriers. La valeur annuelle des produits manufacturés est estimée à environ 400,000,000 de dollars. La plupart des produits sont consommés dans le pays; cependant, en 1834, l'on en exporta pour plus de 8,500,000 dollars, et ce chiffre s'augmente constamment.

Les manufactures de coton sont estimées produire annuellement des marchandises représentant un capital de 50 millions de dollars; celles de laine, 70 mil-

lions; de cuir, 45 millions; de chapeaux, casquettes, bonnets, etc., 15 millions; de meubles, 10 millions; de câbles et cordages, 6 millions; de papier, autant; de verroterie, 6 millions 500,000 dollars; de savon et de chandelle, 12 millions; de tabac, 2 millions; les raffineries de sucre, autant. En 1810 l'on a fabriqué vingt millions de gallons de liqueurs fortes; mais l'établissement des sociétés de tempérance en diminue graduellement la consommation, et on assure qu'en 1835, environ quatre mille distilleries avaient suspendu leurs travaux. L'on estime à un milliard de dollars la masse du capital employé dans les manufactures des États-Unis.

DES NOIRS.

Les travaux des manufactures demandent généralement une intelligence assez développée; il est impossible de rien attendre en ce genre de la race noire.

DES INDIENS.

Je ne sais si l'on peut sérieusement classer sous ce titre les faibles et inutiles travaux des Indiens. Les seuls produits de ce genre que l'on trouve chez eux consistent en bracelets artistement faits avec de la verroterie qu'ils achètent des marchands; pour tresser la laine qui sert de base à ces ornements, les femmes se servent d'une sorte de peigne en bois. Ils travaillent aussi fort bien des têtes de pipes en pierre, et leur donnent la forme d'un animal, d'une tête humaine, etc.; les plus belles sont faites d'une roche rouge qu'ils vont chercher sur la rivière Saint-Pierre (1). Cette carrière semble avoir été, de temps immémorial, exploitée par les indigènes, dont les diverses peuplades s'y rendent des points les plus éloignés du continent. Ce lieu est un terrain neutre et regardé comme sacré.

Les Indiens préparent avec soin les peaux des animaux, soit qu'ils les destinent à être vendues aux marchands, soit qu'ils les conservent pour s'en couvrir : ils montrent aussi beaucoup de goût et d'adresse dans les divers petits ouvrages qu'ils exécutent, tels que des paniers d'écorce, travaillés, soit avec les piquants du porc-épic (*urson*), soit avec les muscles du daim ou de l'élan, qu'ils savent teindre en couleurs très-brillantes tirées de végétaux. Quelquefois aussi, ils parviendront à extraire toute la couleur d'un morceau de drap ou de laine, et s'en serviront pour

(1) Ce minéral est le *pipe-stone* de Thompson : sa couleur vient d'un excès d'oxyde de fer.

teindre leurs ouvrages. Ils n'attachent aucune importance à leur temps, et passeront des journées et quelquefois des mois, à tailler des armes ou des petits objets destinés à être vendus aux blancs, tels que des modèles de canots, de traîneaux, etc.

En fait de dessins, je ne sais si l'on oserait donner ce nom à de grotesques esquisses qu'ils tracent quelquefois sur le sable. Lorsque les Séminoles veulent indiquer un Espagnol, ils font une croix au-dessus de sa tête. Les femmes font d'assez jolies nattes de roseaux, qu'elles tissent avec adresse.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

DES BLANCS.

Il n'y a pas de pays au monde où l'éducation primaire soit aussi universelle qu'aux États-Unis. Tout le monde y sait lire et écrire, et a une connaissance plus ou moins étendue de l'histoire, de la géographie et de la législation du pays.

Le principal revenu des écoles consiste en terres; car sur toutes les terres publiques, une section sur trente-six est réservée dans chaque township à cet usage, lors des ventes à l'encan.

Sous le rapport de l'instruction, les états de la Nouvelle-Angleterre sont très-supérieurs à tous les autres. Dans cette partie de l'Union, une loi, dès 1628, ordonnait que tout enfant apprendrait à lire et à écrire, et une autre, en 1647, établissait une école pour chaque agglomération de cinquante familles. Le nombre des collèges aux États-Unis est de 68, celui des écoles de médecine de 23, des écoles de droit de 9, et des séminaires de 37.

Les écoles du dimanche (sabbath-schools) sont très-répandues et contiennent plus de 700,000 enfants et de 82,000 instituteurs. Ces établissements ont le plus grand rapport avec nos catéchismes, l'instruction étant presque entièrement religieuse : seulement les maîtres ne sont pas rétribués; ce sont des jeunes gens et des jeunes personnes qui dévouent ainsi leurs dimanches à l'instruction gratuite. Les études collégiales sont généralement inférieures à celles de l'Europe; sur un point, cependant, elles remplissent une lacune déplorable de notre instruction : je veux parler de l'établissement d'une chaire constitutionnelle qui apprenne à la jeunesse les droits politiques qu'elle sera appelée à exercer un jour. Parmi les agents les plus actifs de la diffusion des lumières, l'on doit naturellement placer les journaux. Le

premier fut établi à Cambridge (Massachusetts), en 1638; en 1700, il y en avait quatre; en 1800, trois cents. Ils étaient, en 1834, au nombre de 1,265; au 1er juillet 1839, ils avaient atteint le nombre de 1,555, répartis de la manière suivante :

Maine	41
New-Hampshire	26
Vermont	26
Massachusetts (65 à Boston)	124
Rhode-Island	14
Connecticut	31
New-York (71 dans la ville)	274
New-Jersey	39
Maryland (20 à Baltimore)	48
Pensylvanie (Philadelphie, 71)	253
Delaware	3
District de Colombia (Washington, 11)	16
Virginie (Richemond, 10)	52
Caroline du Nord	30
Caroline du Sud	20
Géorgie	33
Floride	9
Alabama	34
Mississipi	31
Louisiane (10 à la Nouvelle-Orléans)	26
Arkansas	4
Ténessée	50
Kentucky	31
Ohio (27 à Cincinnati)	164
Michigan	41
Ouisconsin	5
Iowa	3
Indiana	69
Illinois	33
Missouri	25
	1,555

Sur ce nombre, 166 sont publiés tous les jours, 14 trois fois par semaine, 30 deux fois, et 991 seulement une fois par semaine ; les autres périodiquement.

38 sont en allemand, 4 en français, 1 en espagnol; plusieurs de ceux de la Nouvelle-Orléans sont à deux colonnes, l'une en anglais et l'autre en français. Le journal indien Cherokee a cessé de paraître. Le tirage annuel se monte à environ cent millions de feuilles, ce qui fait près de trois fois celui de la France, pour une population blanche près de deux fois et demie plus faible: la proportion en faveur des États-Unis serait donc de cinq à un.

DES NOIRS.

Dans le Sud, l'on emploie tous les moyens imaginables pour empêcher les lumières de pénétrer parmi la race noire : dans plusieurs états, la loi punit d'une forte amende et quelquefois de la prison le blanc qui montre à lire à un esclave. Du reste, le peu d'aptitude de cette race pour tout travail intellectuel vient en aide à la volonté des planteurs.

DES INDIENS.

Bien peu d'Indiens peuvent lire; cependant les missionnaires catholiques, épiscopaux et presbytériens ont établi quelques écoles parmi eux. Au village des Sénécas de Duck-Creek (Ouisconsin), je vis une école formée de vingt-cinq élèves indiens, et j'eus occasion de m'assurer qu'ils avaient une facilité pour apprendre égale à celle des blancs. Sur la rivière des Renards (Fox River), je vis une autre école établie parmi les Folle-Avoines. La femme du missionnaire, jeune et belle personne, élevée avec soin dans une bonne pension de New-York, consacrait depuis deux ans tous ses soins à l'éducation morale et religieuse des jeunes Indiennes. Je fus vivement touché et frappé d'admiration à la vue de cette femme qui, par pur esprit de charité chrétienne, préférait la profonde solitude des bois à la société civilisée dont elle eût fait un des ornements.

Quant à l'utilité de ces institutions, il est malheureusement permis d'en douter: presque tous les élèves sont du sexe féminin, et lorsque, livrées à un époux sauvage, elles retourneront dans les forêts, pourront-elles et oseront-elles se souvenir de ce qu'elles auront appris?

En ce moment, le nombre total des écoles fondées parmi les Indiens est de cinquante-un. Elles comprenaient, en 1836, 1,381 élèves. Le Gouvernement accorde à ces institutions, comme encouragement, une somme annuelle de 7,840 dollars.

DE L'ÉTAT.

DES BLANCS.

Si, comme je le pense, le meilleur gouvernement est celui qui donne la plus grande masse de sécurité, en n'exigeant que le sacrifice de la plus petite portion de liberté, celui des États-Unis s'approche singulièrement de la perfection.

Lorsque les hommes quittent l'état de barbarie pour entrer en celui de société, ils comprennent qu'il est nécessaire qu'un pouvoir modérateur exerce son influence sur eux; ils me semblent alors dans la position de capitalistes qui veulent former une société commerciale : dans ce cas, chacun examine avec soin quelle est la quantité du numéraire utile au succès de l'entreprise; mais s'il comprend la nécessité de lui apporter tous les fonds dont elle a besoin pour fonctionner, l'actionnaire conçoit aussi que toute portion de capital non employée serait perdue, et que, dans ce cas, il vaut mieux qu'il la garde pour la faire valoir lui-même. Or, dans la formation des sociétés politiques, le directeur de l'entreprise commerciale est remplacé par un roi ou un président; entre ses mains doit être déposée la quantité de liberté dont le sacrifice est indispensable pour le bien-être de la chose publique; car la liberté des hommes est un bien trop précieux pour que la moindre parcelle en soit sacrifiée en vain, ce qui aurait lieu si l'on mettait par trop de parcimonie dans son apport social; mais, d'un autre côté, toute portion non absolument nécessaire doit être retenue avec soin. Tout atôme de liberté sacrifié inutilement au pouvoir gouvernemental me semble être *un crime de lèse-nation*, de même que toute parcelle retirée à ce pouvoir, lorsqu'elle est nécessaire au mouvement de la machine publique, constitue celui de *lèse-majesté*. Le traité passé entre le gouvernant et les gouvernés se nomme charte ou constitution, et tous ses articles doivent être également obligatoires pour les deux parties, sans quoi l'un des deux absorbera nécessairement à son profit la portion qui forme l'héritage de l'autre.

La tranquillité et la paix qui existent aux Etats-Unis depuis la déclaration d'indépendance, prouvent que le pouvoir dont jouit le gouvernement est suffisant pour ce pays, tandis que la prospérité sans exemple à laquelle il est parvenu, et dont le développement est toujours constant, montre que le peuple a su retenir dans ses mains le germe de toutes les libertés.

Sous le rapport de la stabilité, il me serait fort difficile d'émettre une opinion appuyée sur autre chose que des probabilités. Or, il est peut-être à craindre que la question de l'esclavage n'engendre un jour un sentiment hostile entre les deux grandes divisions du Nord et du Sud, d'autant que, sous bien des rapports, les intérêts de ces deux portions du pays sont opposés ; cependant, si on les considère sous leurs vrais points de vue, c'est-à-dire comme pays de consommation et pays de production, on verra qu'elles ont aussi de grands intérêts communs, et l'on concevra quelque espérance du maintien de la grande Union américaine. Quoi qu'il en soit de l'avenir, cette forme gouvernementale fait, depuis cinquante ans, la gloire et la prospérité de ce pays; et c'est sous son égide qu'un peuple, sortant du servage colonial et ayant à conquérir chaque pouce de son territoire sur le désert et ses sauvages habitants, est venu s'asseoir au premier rang des nations, et a appris au vieux monde étonné que la civilisation de l'Occident pouvait lutter avec celle de l'antique Europe. Or, la forme qui a obtenu ces beaux résultats doit être *bonne*, si un mot aussi positif que celui-là peut être employé en politique, science où tout est essentiellement relatif.

De ce qui précède, l'on aurait grand tort de conclure que je crois que la constitution américaine pourrait être profitablement importée chez nous; je pense, au contraire, que, même plus que les lois, les pactes fondamentaux doivent être l'expression vraie et entière des mœurs d'une nation, et ainsi, à moins que l'on ne trouve deux peuples ayant absolument les mêmes goûts, les mêmes idées, la même manière de voir, etc., ce qui est impossible, l'on ne pourra jamais appliquer avec profit à l'un la forme politique qui a été conçue par l'autre (1); or, rien n'est plus différent que les races françaises et américaines (2).

(1) En un mot, l'on ne peut pas *faire* une constitution, on peut seulement l'*enregistrer*.

(2) Si un fait aussi simple que la démonstration des premières règles de l'arithmétique avait besoin de preuves, on pourrait, entre mille, les trouver dans le spectacle que nous présentent les soi-disant républiques de l'Amérique du Sud. Là, avec une population fort ignorante et entièrement espagnole, on a voulu singer la constitution des Américains du Nord; qu'en est-il résulté? C'est qu'au lieu d'avancer on a prodigieusement reculé. Sous le rapport de la civilisation, il nous semble que les sociétés humaines peuvent être réparties en six classes :

1° *L'état de barbarie*. Les habitants de la terre des Papous et des parties centrales de Bornéo nous en offrent seuls des exemples parfaits. Vivant isolément dans des grottes et des cavernes, n'ayant ni chefs, ni esprit de famille, le principal caractère physique qui les distingue des orangs-outangs est la protubérance du menton et la faculté d'articuler des sons, bien que l'on ne puisse peut-être pas donner à ces derniers le nom de langage. Il est remarquable que les variétés les plus dégradées de la race humaine habitent les mêmes contrées que les singes les plus avancés en organisation.

Chez nous, à côté d'hommes qui étonnent le monde par leur vaste capacité scientifique et littéraire, nous avons une population ignorante qui, sous le rapport de l'instruction, n'est guère plus avancée que le Sauvage des forêts de l'Amérique, et qui, sous celui des idées de liberté et du développement de plusieurs autres nobles sentiments, lui est bien inférieure. Là, au contraire, l'on aurait peut-être peine à trouver six hommes dignes de s'asseoir dans le fauteuil de l'une de nos sections de l'Institut (si l'on en excepte toutefois les sciences politiques et financières, car les Clay, les Adams, les Van-Buren, les Webster, les Calhoun, les Coushing, les

2° *L'état de famille ou patriarchal*, où la volonté du chef de famille est la seule loi; la Bible nous en montre de fréquents exemples. Les peuples de ce genre sont généralement voués à l'agriculture.

3° *L'état de tribu*, où des hommes auront, par leur courage ou la force, acquis un ascendant marqué sur leurs compagnons. La plupart des nations sauvages sont parvenues à ce degré. Tels sont les Indiens de l'Amérique (le Mexique et le Pérou étaient, avant la découverte, parvenus au degré suivant), les peuplades nègres. Les sociétés féodales sont le degré le plus élevé de cet état, et les peuplades cannibales de la Nouvelle-Zélande le dernier. Ces nations seront guerrières.

4° *L'état de monarchie absolue*, où un des chefs de peuplades aura soumis tous les autres et les maintiendra sous son bras de fer. Sa volonté seule fera loi, les peuples lui seront inféodés et pour sanctionner cette monstruosité, il cherchera à lui donner une origine religieuse. Cette forme est la seule qui convienne à des peuples ignorants. En l'employant d'une manière éclairée, l'ordre des Jésuites avait acquis un pouvoir incroyable sur les peuples de l'Amérique du Sud; ce qui prouve bien que cette race n'était parvenue qu'à cet état, car depuis qu'elle l'a secoué violemment, elle a été à reculons, et pour avoir voulu arriver au sixième état sans passer par le cinquième, elle est retournée au troisième.

5° *L'état de monarchie représentative*. Le peuple se fait représenter par des mandataires chargés de ses intérêts, et reconnaît en même temps un chef politique, comme pierre de couronnement de l'édifice social. Dans cet état, l'aristocratie représentant les anciens chefs de peuplades, peut souvent exercer une influence salutaire; car sous cette forme les peuples seront trop éclairés pour qu'elle puisse acquérir une autorité dangereuse pour la liberté, et en même temps, par esprit naturel de jalousie contre le supérieur, et par besoin de popularité, elle formera un intermédiaire souvent utile entre le prince et les gouvernés; elle constitue aussi un but aux grandes ambitions, et peut, en les excitant, rendre d'importants services au pays; mais il faut que ses prérogatives n'aient rien de contraire à l'égalité civile, ni d'humiliant pour un peuple libre. Cette forme d'abord conçue en Angleterre, semble devoir être bientôt adoptée dans toute l'Europe. La France a eu l'honneur de donner l'exemple au continent; mais si l'état de l'éducation d'une grande partie de notre territoire est d'accord avec son développement, une partie considérable en est encore restée à la période précédente : le grand danger chez nous, c'est que nous voulions avancer trop vite, ce qui serait certainement reculer.

6° *L'état de république fédérative*, qui n'est qu'un perfectionnement du mode précédent. Là les lumières étant universellement répandues, et la raison publique mûrie, l'on peut sans danger affaiblir le pouvoir. Avec des hommes parfaits, cette forme serait certes la meilleure.

Pour placer un gouvernement dans une de ces catégories, il faut ne pas s'attacher à son nom, mais à sa nature : ainsi, la soi-disant République française fit tomber la France, qui était presque parvenue au cinquième degré, au troisième, et menaçait de la rejeter au premier. Le règne impérial, si glorieux, mais si hostile à la liberté, l'a maintenu au quatrième, et aujourd'hui elle cherche à s'établir solidement au suivant : mais notre centralisation exagérée et d'invention absolutiste, lui sera un obstacle bien difficile à surmonter.

Biddle et tant d'autres pourraient, sans désavantage, être comparés aux premiers hommes d'Etat de l'Europe); mais le paysan, ou plutôt ce qui remplace le paysan de nos contrées, est un homme sachant lire et écrire, parlant purement sa langue, connaissant l'histoire et les lois de son pays, et n'ignorant pas les points les plus importants de la constitution des autres peuples. Dès son enfance, il commence son éducation politique, et les facultés de son intelligence, en se développant, lui apprennent que, comme électeur, il formera l'un des membres actifs, bien que modestes, du gouvernement de son pays, et que, artisan ou laboureur, il aura voix au grand conseil de la nation. Or, il ne suffirait pas, pour obtenir un semblable résultat chez nous, que la loi donnât à tous les droits politiques, il faudrait auparavant que leur éducation première assurât de leur gestion et de l'usage qu'ils feront de l'arme dangereuse que l'on confierait à leurs mains inexpérimentées. Ce fait devient tous les jours de plus en plus visible même aux Etats-Unis, où l'on éprouve déjà le mauvais effet produit par l'admission trop prompte aux droits de citoyen (au bout de cinq ans de résidence), des ignorants émigrants de l'Irlande, de l'Allemagne et de la Suisse.

Une seconde objection est dans leur bon sens national, qui, sans rien avoir du brillant de l'esprit français, lui est infiniment supérieur sous le point de vue utilitaire. Croit-on, par exemple, que chez nous la machine publique pourrait fonctionner si, comme cela est continuellement le cas en Amérique, les gouverneurs d'une partie des provinces (élus par le peuple) étaient les ennemis politiques du chef de l'Etat et suivaient une ligne en tout opposée à la sienne ; bien plus, si encore sous la propre juridiction de ces derniers, les maires des villes et villages, élus de la même manière, appartenaient à un parti tout différent des deux précédents ? Il ne sortirait chez nous que confusion d'un semblable état de choses ; là l'ordre est en tout et partout.

Une autre grande différence entre le caractère des deux peuples est que, tandis que tout chez nous se fait avec emportement et sous l'empire de la colère et des passions, tout, au contraire, en Amérique, est exécuté avec calme et réflexion. Voyez combien de temps le congrès américain mit à déclarer son indépendance ! Tous les moyens de conciliation furent d'abord employés. Un vieillard qui avait assisté à cette mémorable séance m'en a raconté plusieurs fois les principaux détails. Lorsque l'écrit de Jefferson eut été discuté avec maturité, le moment de le signer arriva; chacun sentait que dès-lors les chances de la guerre devenaient pour lui une question de vie ou de mort. John Hancock présidait, et, en cette qualité, à lui apparte-

nait de signer le premier : le silence était profond; il se recueillit un instant, et leva les yeux au Ciel avec une expression qui rendait tous les sentiments de religion et de devoir qui se pressaient dans son ame, puis apposa sa signature d'une main ferme. Son exemple fut suivi par tous ses collègues, et ce jour glorieux assura la liberté des états confédérés.

En France aussi le pouvoir a encore, aux yeux des masses, un prestige nécessaire dans nos mœurs, mais né du pouvoir absolu de la monarchie et de l'empire; en Amérique, au contraire, le président est un *gentleman* (1) qui, occupant l'emploi le plus élevé de la magistrature du pays, a droit au respect public et à des égards universels de politesse, mais à rien de plus; et tous les autres fonctionnaires étant rétribués par le peuple, sont considérés comme ses hommes d'affaires : ils lui doivent leur temps et leurs lumières, et se trouvent à son égard dans la position de commis envers leur patron. Il n'existe pas même ici l'influence des dîners; car que peuvent, à cet égard, un président avec des appointements de cent vingt mille francs, des ministres avec trente mille francs (sans fonds secrets), et des gouverneurs dont le traitement varie de deux mille francs (Rhode-Island) à vingt mille francs (New-York et Pensylvanie) et trente huit mille francs (Louisiane)?

Le sentiment de la dignité de l'homme est aussi inhérent à l'Américain, mais n'a rien de la morgue qui le dégrade trop souvent chez l'Anglais : ici ce sentiment est réel et non affecté; ainsi, par exemple, il serait à peu près impossible de trouver un Américain qui consentît à servir en qualité de domestique (2); et cela se conçoit sans peine, quand on réfléchit que tout homme qui sait lire et écrire peut, chez eux, trouver à s'employer d'une manière plus honorable, comme commis, etc., et que tous sont dans ce cas. Cette prétention n'a donc rien de commun avec la sotte vanité des domestiques français pendant la première Révolution : eux avaient été laquais, le redevinrent peu de temps après, et reprirent avec joie leurs livrées aux couleurs de l'arc-en-ciel. Aux Etats-Unis, un ouvrier qui aura besoin de parler à un ministre ou même au président, le fera avec une calme dignité, en commençant par lui prendre la main en signe d'égalité.

Dans ce pays encore, tout se fait pour le bien réel de la nation, tandis que chez

(1) Par ce terme, on entend ici un homme honorable par sa conduite, sa moralité, etc., et non, comme en Angleterre, une personne jouissant d'un certain revenu; ainsi l'ouvrier (*the mecanique*) pourra être considéré comme un gentleman, tandis que ce titre sera peut-être refusé au sénateur.

(2) Les fonctions de domesticité sont généralement remplies par les Irlandais et les nègres.

nous, peuple essentiellement vaniteux, l'on sacrifie sans cesse notre intérêt matériel à des idées brillantes, mais creuses, de gloriole nationale : c'est ainsi qu'en supposant qu'aux Etats-Unis, il pût entrer dans l'esprit du Gouvernement d'entreprendre une guerre injuste et d'agression, il ne trouverait certes pas dix mille hommes qui consentissent à soutenir ses projets ambitieux, tandis qu'une invasion du territoire projetée par une Puissance étrangère quelconque, aurait à résister à un ou deux millions d'hommes déterminés, et animés du même esprit qui, lors de la guerre d'indépendance, couronna de succès leurs prodigieux efforts.

Je sais que l'Amérique n'ayant pas de voisins puissants n'a pas besoin, comme nous, de réveiller l'esprit militaire de ses populations; aussi je consigne seulement ce fait (en admettant qu'il est impossible de suivre cet exemple), que, tandis que chez elle huit mille hommes de troupes régulières répondent à tous les besoins, chez nous de trois à cinq cent mille hommes sont sans cesse, par leur appel sous les drapeaux, rendus non-seulement inutiles au bien-être matériel du pays, mais deviennent pour lui une charge des plus onéreuses. A quel degré de prospérité la France ne pourrait-elle pas atteindre, si cette portion de sa population, entièrement jeune et vigoureuse, pouvait être rendue aux sciences, aux arts utiles et à l'agriculture?

Mais la différence la plus marquée que l'on observe entre les races françaises et américaines, se fait sentir sous le rapport religieux : pendant que chez nous chacun croit faire preuve de force d'esprit en ridiculisant les choses les plus saintes, là, au contraire, il y a un respect profond pour tout ce qui tient au culte. N'est-il point remarquable que, tandis que de notre côté de l'Atlantique une population fort ignorante (prise en masse, bien entendu, et faisant abstraction des classes éclairées de la société) s'imagine par là prouver l'étendue de ses lumières, de l'autre côté, une population sans contredit infiniment plus éclairée, se fait honneur du contraire! Les principes que la majorité affecte de rejeter chez nous, ne sont donc pas nécessairement contraires au bon sens, puisque des esprits plus instruits peuvent les admettre. On m'objectera peut-être qu'en Amérique ce sont les principes de la réformation protestante qui sont adoptés par la masse, tandis qu'elle est, elle-même, hostile au catholicisme; mais je répondrai que cette hostilité tient bien plus aux hommes qu'aux choses, et que voyant principalement cette religion professée par les émigrants irlandais, elle ne peut nécessairement concevoir qu'une idée défavorable d'un culte dont elle n'a sous les yeux que des sectaires trop souvent d'une immoralité notoire et se faisant un jeu de la sainteté du serment, tandis qu'aux yeux de l'Américain, il est considéré comme tellement sacré, que, dans beaucoup de cas, l'accusé lui-même est cru sur

son serment, et qu'il fait foi dans toutes les affaires de douane, etc.; car, peuple moral et religieux, il pense qu'un homme préfèrera même encourir un châtiment temporel plutôt que de s'exposer à la perdition de son ame.

Je crois que lorsqu'elles seront plus éclairées, les masses ne se croiront plus en droit de jeter le ridicule sur ce qui devrait être un sujet de respect et de profonde méditation; car ce ne peut être que par un déplorable malentendu que la religion du Christ passe pour être inféodée aux idées du pouvoir absolu et de l'esclavage politique, elle qui fut et devrait être encore le symbole sublime de la liberté et de la régénération universelle.

Pour me résumer, je crois que, si l'on aurait tort de vouloir copier servilement les institutions de l'Amérique, en cherchant à les adapter de force à des mœurs et à des coutumes différentes, d'un autre côté, de leur étude profonde et consciencieuse pourrait sortir beaucoup de lumière et de bien.

Enfin, si je ne me trompe, la fin de ce siècle est appelée à de grandes destinées, et déjà chez nous la génération nouvelle, plus heureuse que celles qui l'ont précédée, pouvant s'enorgueillir de toutes les gloires de la France, soit qu'elles aient été acquises sous l'ombrage du drapeau de Louis XIV, ou sous l'étendard aux trois couleurs, entrera d'un pied ferme dans la voie du progrès. Alors, décentraliser le pouvoir politique et constitutionnaliser l'église sera sa tâche, et puisse-t-elle se souvenir toujours que sa devise doit être non pas *changer*, mais *améliorer!*

Je n'entrerai pas ici dans le détail de la constitution des Etats-Unis; on trouvera tous ceux que l'on pourra désirer dans l'excellent ouvrage de M. de Tocqueville. Je dirai seulement qu'il faut distinguer aux États-Unis deux sortes de gouvernement, le *fédéral* et le *local* : le premier exerce son influence sur toute l'Union, tandis que le second appartient à chaque état en particulier.

Le gouvernement fédéral se compose : 1° du président, qui doit être citoyen de naissance; il est élu pour quatre ans; 2° du congrès, lequel est lui-même formé de deux chambres : celle du *sénat*, composée de deux membres pour chaque état, nommés pour six ans et élus de manière à ce qu'un tiers soit réélu tous les deux ans; celle des représentants, dont les membres sont renouvelés tous les deux ans. Chaque état en envoie un nombre proportionné à sa population : dans les états libres, autant qu'il y a de fois 47,700 habitants; dans ceux où l'esclavage existe, un pour chaque 47,700 personnes blanches, et un pour chaque 79,500 esclaves.

Le gouvernement local est constitué sur la même base, mais ses formes varient dans chaque état; il y a toujours un gouverneur et deux chambres, dont les membres

sont tous nommés par le peuple. Dans la Caroline du Nord, les sénateurs sont nommés exclusivement par les propriétaires fonciers, et les représentants, par tous ceux payant des taxes. Dans le New-Jersey et la Virginie, le droit de suffrage est restreint à ceux qui possèdent la propriété d'une portion du sol. Dans le Maryland, les sénateurs sont élus par des députés délégués à cet effet par le peuple. Le temps pendant lequel les représentants exercent est d'un ou de deux ans; les membres du sénat sont dans quelques états élus tous les ans, et dans d'autres tous les deux, trois, quatre et même cinq ans. La constitution de l'état de Massachusetts est la seule qui donne des titres aux fonctionnaires : celui d'*excellence* est affecté au gouverneur, et le vice-gouverneur y est appelé son *honneur;* mais le premier est généralement donné par courtoisie aux gouverneurs des autres états.

RECETTES ET DÉPENSES DU GOUVERNEMENT DEPUIS 1829 JUSQU'A 1839.

	RECETTES.			DÉPENSES.	
Années.	Terres publiques.	Revenu total.		Dette publique.	Total.
1829.	1,517,175	24,199,140	—	12,383,867	25,035,325
1830.	2,529,356	25,251,747	—	11,355,748	24,585,281
1831.	3,210,815	28,435,256	—	16,174,378	30,038,164
1832.	3,624,231	32,089,468	—	17,840,309	34,351,443
1833.	3,059,682	33,092,190	—	1,543,543	23,593,855
1834.	488,620	16,703,577	—	6,176,565	24,597,032
1835.	18,751,600	98,142,710	—	58,191	17,098,171
1836.	24,500,000	47,909,940	—	»	29,682,636
1837.	6,776,226	23,499,981	—	21,822	31,815,409
1838.	3,136,828	38,127,954	—	5,605,720	36,929,023
1839.	5,000,000	28,780,000?	—	8,340,250	30,500,000

Les recettes pour 1840 ont été de 13,789,884, et pour 1841 d'environ 17,416,029.

On voit par ce tableau que l'un des principaux revenus des États-Unis consiste dans la vente des terres publiques. Ne pourrait-on pas, jusqu'à un certain point, appliquer son système aux belles possessions de la France dans le nord de l'Afrique?

Le Canada est, comme on le sait, encore régi par les lois coloniales.

DES NOIRS.

Dans le Sud, le maître ordonne, l'esclave obéit.

Dans le Nord, les nègres ne jouissent pas des droits de citoyens; ils forment une sorte de race de parias.

Le nombre des crimes commis par les nègres libres est fort considérable. Ainsi, à New-York, par exemple, plus de la moitié leur est attribuée, bien qu'ils ne forment qu'un vingtième de la population de la ville et un centième de celle de l'état.

Dans les états du Sud, les lois contre les esclaves sont généralement sévères, et plusieurs fois des nègres ont été brûlés vifs pour avoir violé des femmes blanches; mais, comme leur vie est précieuse à leur maître, le fouet est généralement la punition de toutes les offenses.

DES INDIENS.

Chaque peuplade indienne obéit à des chefs, soit héréditaires, soit élus par les guerriers. Dans ce dernier cas, cette dignité est la récompense du courage. Le pouvoir des chefs ne semble cependant pas, à beaucoup près, être absolu : il est subordonné aux coutumes de la nation, et même aux lois du bon sens. Les chefs sont, comme les autres membres de la nation, soumis aux lois. Dans quelques nations, ce sont les neveux du côté maternel qui héritent du pouvoir. Lorsque le titulaire est trop jeune pour aller à la guerre, on le met sous la tutelle du plus âgé de ses parents.

Les crimes qui sont punis le plus sévèrement parmi les Indiens, sont le meurtre et l'adultère.

Toutes les fois qu'un homme a été tué, sa mort doit être vengée dans le sang de son meurtrier, même s'il l'a été par accident. En 1838, peu de jours avant mon arrivée aux villages des Creeks Chattahoutchis, en Floride, deux jeunes guerriers, liés d'une étroite amitié, ayant été chasser ensemble, l'un d'eux eut le malheur de tuer l'autre par accident : aussitôt le meurtrier alla volontairement se livrer, et le conseil des chefs s'assembla; bien qu'à regret, ils prononcèrent sa mort, et le jeune homme, venant s'agenouiller au milieu du cercle, reçut sur la tête, de la main du plus proche parent du défunt, un coup de massue qui le tua immédiatement.

L'adultère se punit de la mutilation. Étant un jour avec le vieux Conchattemico, chef suprême de la tribu dont je viens de parler, je lui demandai comment il avait reçu les blessures qui défiguraient son visage (son nez et ses deux oreilles avaient été coupés). Le vieillard réfléchit un instant, puis me dit : « Il y a longtemps, bien

longtemps, lorsque j'étais jeune et fou, je fus surpris avec la femme d'un Indien ; je fus mutilé : c'est la loi; c'est bien ! »

Bel exemple de soumission à la loi, que peu de princes européens seraient, je crois, disposés à donner. La femme en est généralement quitte pour une sévère correction que lui administre son époux outragé (1).

Le vol n'est pas généralement considéré comme un crime parmi les Indiens, ou, dans tous les cas, ils ne le punissent qu'à la manière des Spartiates.

Toujours à la tête de la civilisation indienne, les Chactaws et les Chérokees ont remarquablement perfectionné leur gouvernement : ces deux nations ont des constitutions écrites, et les premiers ont même adopté le jugement par le jury.

DE LA SOCIÉTÉ.

DES BLANCS ET DES NOIRS.

Le point le plus frappant du caractère américain est l'esprit d'entreprise, qui lui a fait exécuter en peu d'années, avec des ressources bien insuffisantes, des travaux gigantesques. Bien que la probité préside généralement à ses transactions, les habitants du Nord cependant, se font quelquefois honneur de petites ruses commerciales frisant parfois la friponnerie, et que l'on connaît sous le nom de *yankee tricks*. Le caractère américain est peu liant; les rapports entre les deux sexes sont généralement honorables avant le mariage, tendres et constants après. Quoique le divorce soit admis par la loi, il n'est cependant pas très-fréquent. Les affaires absorbant toutes les pensées, l'on reste en général peu de temps à table, et le dîner ne dure pas quelquefois plus de dix minutes. Il est peu d'usage de donner des

(1) L'homme a cependant droit de vie et de mort sur la femme. L'on montre à Washington le portrait d'une belle Indienne, appelée Reine-de-Beauté (queen of beauty), qui ayant accompagné son mari, chef célèbre, et envoyé par sa nation pour assurer leur père (le président) d'un attachement au moins problématique, attira tous les regards par la grâce et la régularité de ses traits; chacun l'entourait, et on la comblait de présents. Le guerrier paraissait impassible, mais à peine eut-il atteint la frontière de la peuplade, qu'il la tua d'un coup de tomahac, en disant : « Tu as été trop admirée des visages pâles pour te plaire actuellement avec des Sauvages !

repas, et lorsqu'on invite un ami, c'est le plus souvent à venir prendre le thé dans la soirée. L'habitude est que les femmes quittent la table en même temps que les hommes. Dans le Sud, l'ivrognerie est très-générale; dans le Nord, les sociétés de tempérance, qui exigent de leurs membres une abstinence complète de toute liqueur (le vin, la bière et le cidre compris), font peut-être tomber la population dans un excès contraire, mais certes moins dangereux. Les visites sont peu de mode, à l'exception du jour de l'an, où, à New-York surtout, il est d'usage que tous les hommes qui ont été dans la société d'une femme, ne serait-ce qu'une seule fois, lui fassent une visite ce jour-là. Les réunions et les amusements publics sont peu dans le goût des Américains : le dimanche, toutes les boutiques sont fermées ainsi que les théâtres, et il ne paraît pas de journaux. Le 4 juillet, anniversaire de la déclaration de l'indépendance, est célébré par des réjouissances nationales. Dans les états de la Nouvelle-Angleterre, un jour de l'année est aussi indiqué par le gouverneur pour ce qu'on appelle *thanks giving;* tout ce que j'en sais, c'est qu'on y mange prodigieusement.

La chasse est non-seulement la récréation, mais encore l'occupation des habitants de la frontière, et ils sont très-adroits au fusil, ou plutôt à la longue carabine (*rifle*).

Il est probablement plus facile de gagner sa vie aux États-Unis que dans aucune autre contrée. Le salaire des ouvriers est élevé : la journée du laboureur lui vaut de 5 à 7 fr. 50 cent.; dans le Sud, un bon charpentier, serrurier, etc., peut facilement se faire de 15 à 20 fr. par jour.

Le nombre des indigents est très-petit; la mendicité n'est pas permise.

Le gouvernement étant purement démocratique, il n'y a ni décorations individuelles, ni titres féodaux; mais ces derniers sont, jusqu'à un certain point, remplacés par les grades militaires, qui, dans le Sud surtout, sont répandus avec profusion. Lorsqu'en Floride je voyais passer un homme que, par sa mise, je jugeais devoir être un planteur, je demandais toujours : « Quel est le nom de ce *colonel?* » et je me trompais rarement.

La population des États-Unis était, en 1830, de 12,866,020, dont 2,009,043 esclaves, et en 1840, de 17,062,566, parmi lesquels 2,487,213 esclaves. Le tableau suivant en montrera la répartition par états, et l'augmentation qu'elle a subie depuis 1790, par conséquent en cinquante années.

ÉTATS.	1790	1830	1840
Maine	96,540	399,955	501,793
New-Hampshire	141,899	269,328	284,574
Vermont	85,416	280,652	291,948
Massachusetts	378,717	610,408	737,699
Rhode-Island	69,110	97,199	108,308
Connecticut	238,141	297,665	309,978
New-York	340,120	1,918,608	2,428,921
New-Jersey	184,139	320,823	373,306
Pensylvanie	434,373	1,348,233	1,724,033
Delaware	59,096	76,748	78,085
Maryland	319,728	447,040	469,232
Virginie	748,308	1,211,405	1,239,797
Caroline du Nord	393,751	737,987	753,419
Caroline du Sud	249,073	581,185	594,398
Géorgie	82,548	516,823	691,392
Alabama (quelques marchands parmi les Indiens)	»	309,527	590,756
Mississipi (Id.)	»	136,621	375,651
Louisiane	50,000	215,739	352,411
Tennessée	35,791	681,904	829,210
Kentucky	73,077	687,917	779,828
Ohio	»	937,903	1,519,467
Indiana	»	343,031	685,866
Illinois	»	157,455	476,183
Missouri	»	140,445	383,702
District de Colombia (Washington)	»	39,834	43,112
Floride	10,000	34,730	54,477
Michigan	»	36,629	212,267
Arkansas	»	30,388	97,574
Ouisconsin	»	»	30,945
Iowa	»	»	43,112
TOTAL	3,989,827	12,866,000	17,068,666

En 1800, la population était de 5,305,925 dont 893,041 esclaves.
En 1810, elle était de 7,239,814 1,191,364
En 1820, elle était de 9,638,131 1,538,038

On voit que, depuis le recensement de 1830, les territoires de Ouisconsin et de Iowa ont été formés.

La population noire libre était en 1840 de 386,245.

Les esclaves présentent les résultats suivants :

1830	Esclaves.	Mâles.	Femelles.
Delaware	3,292	1,371	1,234
Maryland	102,994	45,959	43,536
Virginie	469,757	228,661	220,426
Caroline du Nord	245,601	123,546	122,271
Caroline du Sud	315,401	158,678	168,360
Géorgie	217,531	139,335	141,609
Alabama	117,549	127,560	126,172
Mississipi	65,659	98,003	97,208
Louisiane	109,588	86,529	81,923
Tennessée	141,603	91,477	91,882
Kentucky	165,213	91,004	91,254
Missouri	25,081	28,745	29,498
District de Colombia	6,119	2,058	2,636
Floride	15,501	13,038	12,679
Arkansas	4,576	10,119	9,816
Plus, en servage dans les états libres jusqu'à leur majorité.	1,518	518	583
		1,246,408	1,240,805
TOTAL	2,009,043	2,487,213	

En 1830, le nombre des aveugles était de 5,444, dont 1,470 noirs; celui des sourds-muets de 6,106, dont 743 nègres. En 1840, les sourds-muets comptaient 6,682 blancs et 977 noirs; les aveugles, 5,024 blancs et 1,892 de couleur, et les idiots, 14,508 des premiers et 2,926 des seconds.

La population du Canada est d'environ 1,030,000, dont 550,000 habitent le Bas Canada, et sur lesquels 460,000 sont d'origine française, et 480,000 le Haut Canada, sur lesquels la population française est d'environ 80,000. La Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, etc., peuvent avoir 300,000 habitants.

Il est très-difficile de se faire une idée de la population du Texas; cependant il est probable qu'elle est en ce moment de plus de 200,000 habitants.

En résumé, les possessions anglaises et américaines du continent de l'Amérique du Nord offrent une population de plus de 18,500,000 ames. Il faut aussi y ajouter environ 720,000 habitants des Antilles, ce qui porterait à plus de 19,200,000 le total des habitants appartenant à la race d'origine anglaise dans l'Amérique Septentrionale, sans y comprendre les Indiens qui lui sont soumis.

Sous le rapport du caractère, les nègres sont généralement assez doux, bien que se livrant quelquefois à des actes effroyables de cruauté. Dans le Sud, l'esclavage est établi sur des bases tellement solides, du moins pour le présent, que les planteurs sont loin d'être, ainsi qu'on se le figure en Europe, en proie à des terreurs continuelles; leur sécurité est au contraire parfaite.

Les nègres sont très-avides de spectacles, et il m'a toujours paru qu'une de leurs récréations favorites était de voir fustiger un de leurs semblables. Ainsi que chez presque tous les peuples barbares, la danse est, chez eux, une passion: elle consiste à sauter en se tordant de la manière la plus grotesque, jusqu'à ce qu'ils tombent dans un état complet d'épuisement.

J'ai vu en Floride un assez grand nombre d'esclaves danser au son d'une mâchoire de cheval qu'un *artiste* ratissait avec une canne creuse, et dont il tirait les sons les plus baroques.

DES INDIENS.

Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, les Indiens semblent ressentir fortement les affections domestiques; et bien que des chefs et des guerriers illustres se croient souvent obligés, par esprit de dignité, de maintenir le calme stoïque et indifférent que l'on s'est plu à représenter comme le caractère de leur race, je crois que leurs vrais sentiments sont tout opposés. Je les ai généralement vus gais, joyeux, riant même aux éclats de la moindre chose. Sur le lac Supérieur, les Chippeways ne pouvaient se rassasier d'examiner mon vaste manteau de drap bleu; ils le déployaient, se cachaient dessous, et agissaient comme le feraient des enfants.

La chasse est pour l'Indien le plus grand des plaisirs en même temps que l'occupation la plus utile; avec la guerre, elle forme la seule occupation des hommes. La plupart se servent aujourd'hui du fusil ou de la longue carabine; mais les peuplades éloignées des établissements emploient encore la flèche. Les Sioux, bien qu'ils aient un assez grand nombre d'armes à feu, leur préfèrent cependant celle dont nous venons de parler pour chasser le bison: ces animaux allant toujours en troupeaux

nombreux, il suffit d'une seule détonnation pour les mettre en fuite; tandis que, décimés par les flèches, ceux qui ne sont pas atteints restent stupidement immobiles jusqu'à ce que leur tour arrive.

Bien que l'idée de la propriété soit peu comprise de l'Indien, et qu'il semble ne pas concevoir que l'homme puisse avoir des droits sur un objet dont il ne se sert pas, cependant leur probité est remarquable dans les marchés que l'on contracte avec eux. Il m'est souvent arrivé, lorsque je voulais leur acheter quelque objet de curiosité, d'en offrir le prix au propriétaire, qui, après avoir considéré les pièces de monnaie, les passait à son voisin, et elles parcouraient ainsi tout le cercle, chacun les prenant dans la main et donnant son avis sur le marché, et, lorsqu'il n'était pas accepté, elles m'étaient rendues sans qu'aucune manquât jamais à leur nombre.

Leur goût pour les ornements est très-grand : assistant un jour à un conseil, je m'aperçus que presque tous les boutons de mon habit, qui étaient en métal doré, m'avaient été enlevés pendant que je répondais à un discours; un éclat de rire universel accueillit cette découverte et surtout l'étonnement que j'en témoignai; son effet fut contagieux, et je ne pus y résister moi-même, bien que je comprisse qu'il y avait quelque danger à donner cet encouragement à ce genre d'industrie. Il est généralement à remarquer que les Indiens qui ont eu de longs et fréquents rapports avec les Français, tels que les Hurons, etc., attachent une bien plus grande importance aux ornements que les autres, qui leur préfèrent généralement des objets utiles. Ainsi, la frivolité du caractère français se fait partout sentir.

Lorsqu'un voyageur arrive à un village indien, il se rend au wigwam du chef, lui prend la main et peut compter sur son hospitalité. Fumer le calumet ou la pipe de paix a toujours été et est encore le préambule obligé de tout conseil, visite, etc.

Les danses indiennes sont assez nombreuses; dans celles du cochon, du daim, de l'opossum, l'on cherche à représenter les différentes poses de ces animaux, et à imiter leurs cris. Dans la danse de guerre, ils se poursuivent mutuellement en imitant les mouvements d'un combat, et en faisant voltiger avec adresse la hache de guerre autour de leur tête. La danse du cri de guerre varie chez les différents peuples : parmi les Folle-Avoines, tous les exécutants forment un cercle en se tenant par le bras; leurs têtes sont inclinées vers le centre; ils commencent par exécuter des mouvements lents, puis ils s'arrêtent, et l'un d'entre eux donne le cri de guerre, puis un autre, et chacun à son tour; la danse va toujours en s'activant,

et à des intervalles égaux, un cri général a lieu. Un ou plusieurs chefs se placent au centre et pressent la danse en jouant du tambour de basque, et en faisant sonner des espèces de clochettes formées de griffes d'ours.

Chez les Sioux, un poteau est dressé au milieu du cercle, et, les uns après les autres, tous les membres s'en détachent, poussent le cri de guerre et frappent le poteau en proclamant à haute voix leurs exploits : « J'ai tué tant d'hommes, j'ai assassiné des femmes, j'ai torturé des prisonniers, j'ai éventré des enfants, j'ai volé des chevaux, j'ai tué un ours féroce, etc. »

Le jeu de paume est l'exercice favori des aborigènes, et son usage paraît s'étendre parmi toutes les peuplades. Il a lieu de la manière suivante : les jeunes gens, presque entièrement nus, et après s'être sillonnés le corps avec un couteau pour se tirer du sang et se rendre plus légers, disent-ils, se forment en deux compagnies ; ils tiennent un bâton dans chacune de leurs mains; on lance la balle entre les deux partis, qui se précipitent pour la saisir. On se bat, on se pousse, et souvent de graves blessures sont reçues; jamais on ne doit porter la main à la balle, et ils ne peuvent la toucher qu'avec deux bâtons dont ils se servent fort adroitement. Enfin le parti qui parvient le premier à lancer la balle douze fois, est proclamé vainqueur. Si je ne me trompe, un jeu presque semblable a lieu dans notre antique Bretagne.

On conçoit combien il est difficile de savoir quelque chose de positif sur le nombre d'individus qui composent la plupart des peuplades indiennes. Quant à celles qui habitent le voisinage des blancs, il est, cependant, plus facile de s'en former une idée correcte qu'on ne le supposerait au premier abord; car la plupart reçoivent des présents annuels ou des paiements pour la cession de leurs terres des Gouvernements américain et anglais : dans ce cas, chaque chef remet à l'agent autant de petits paquets d'allumettes qu'il y a de familles dans sa tribu, et chaque paquet comprend autant de petits morceaux de bois que la famille présente d'individus. Un assez grand nombre d'Indiens, habitant le voisinage des grands lacs, s'arrangent de manière à cumuler les présents des Anglais et des Américains, et j'ai vu un chef chippeway qui portait par-dessus ses vêtements une médaille d'argent du président des Etats-Unis, et au-dessous une autre du roi d'Angleterre : comme de juste, il était alors sur le territoire américain, et les médailles auront sans doute changé autant de fois de situation qu'il aura traversé la ligne de frontière. Cela me fit souvenir d'un maire de campagne que je vis, pendant les journées de Juillet, le matin, revêtu de l'écharpe blanche; à midi l'ayant encore, mais laissant

dépasser au-dessous quelque chose de singulièrement suspect, et le soir revêtu ostensiblement des trois couleurs.

Ces annuités sont souvent assez considérables; ainsi, pour en donner un exemple, l'état de New-York paye :

Aux Onéidas transportés au Ouisconsin (Baie-Verte).....	3,411	22 dollars.
— Onéidas restés au lac de ce nom.....	3,268	29
— Cayugas.....	2,300	00
— Sénécas.....	506	00
— Fish-Carriers.....	50	00
— Onondagas.....	2,430	00
— Iroquois de Saint-Régis.....	2,398	33
— Brothertowns.....	2,142	79
— New-Stockbridges.....	371	76
Total.....	16,872	39
	(ou 84,867 francs.)	

De plus, on a payé, en 1838, aux Onéidas de la Baie-Verte une somme de 27,963 dollars, qui est la moitié de ce qu'on leur doit en capital.

Les Chérokees ont reçu 5,000,000 dollars pour leurs terres et les constructions, etc., qui étaient dessus, et, de plus, 1,460,000 dollars pour leur subsistance et autres besoins.

Enfin, pour les droits des Indiens à la possession de 116,540,897 acres de terre achetés depuis le 4 mars 1829, les États-Unis ont payé 92,560,056 dollars en annuités permanentes, en terres, en réserves faites par les Indiens, en dépenses de migration et de subsistance, en marchandises, en outils, en établissements mécaniques et agricoles.

L'on estime à environ 535,500 le nombre total des Indiens qui habitent le territoire des États-Unis; dont environ 80,000 se trouvent de l'autre côté des montagnes Rocheuses. Il n'y en a pas en ce moment plus de vingt mille à l'est du Mississipi, si l'on en excepte ceux du territoire du Nord-Ouest, du Ouisconsin, etc.; et la plupart ont pris des arrangements pour émigrer très-prochainement: seuls, les Séminoles de la Floride continuent à défendre leur territoire d'une manière héroïque. Il est très-difficile de se former une idée du nombre des Indiens répandus sur les immenses possessions canadiennes des Anglais, et dont une grande partie est encore à peine connue; cependant, en y joignant la population in-

dienne du Texas et du Mexique, l'on peut probablement porter à environ cinq millions le nombre des aborigènes de l'Amérique Septentrionale.

Les Indiens sous la juridiction des États-Unis, qui se trouvent actuellement à l'ouest du Mississipi et près de ce fleuve, peuvent se diviser de la manière suivante.

TRIBUS INDIGÈNES A CES RÉGIONS.

Pawnées	10,000
Puncahs	800
Omahas	1,400
Ottoes et Missouris	1,600
Kansas	1,471
Quapaws	450
Osages	5,510
Sioux, Saucs et Foxes (1)	30,000
TOTAL	51,231

Rien n'est du reste plus incertain que cette estimation, qui me semble beaucoup au-dessous de la vérité.

TRIBUS ÉMIGRÉES DE L'EST.

Chippeways, Ottawas et Pottawatomies	1,712
Chactaws	15,000
Quapaws	476
Creeks	18,500
Séminoles	1,407
Chattahoutchis ou Appalachicolas	465
Chérokees	18,072
Kickapoos	588
Delawares	826
Shawanees	1,272
Ottowas	200
Weas	222
Piankeshaws	162
Péorias et Kaskaskias	132
Sénécas	251
Sénécas et Shawanees réunis	211
TOTAL	59,490

(1) Cette dernière tribu habitait autrefois à l'est du Mississipi; mais son émigration est proportionnellement ancienne.

Auxquels il en faut joindre une vingtaine de mille restés dans les états de l'Est, et, de plus, toutes les tribus de Chippeways, Folle-Avoines(1), Ottowas, Winnebagoes, etc., qui habitent le territoire du Ouisconsin et autour des grands lacs, ce qui portera à environ 140,000 le nombre des Indiens qui, étant dans le voisinage des blancs, pourront un jour inquiéter les états de l'Ouest, s'ils parviennent jamais à se réunir sous un même chef, ainsi que l'avait conçu le célèbre Séminole Osceola.

On estime à environ 150,000 le nombre des Indiens de ce côté des montagnes Rocheuses, et qui sont encore entièrement indépendants du gouvernement des États-Unis; ce sont principalement plusieurs peuplades de Sioux, les Pawnées, les Cumanches, les Mandans, les Minatarées, les Blackfeet, les Assiniboines, etc.

§ 5. — DES RAPPORTS AVEC LES PEUPLES ÉTRANGERS.

DE LA GUERRE.

DES BLANCS.

Nous avons déjà vu que l'esprit public en Amérique n'était pas tourné vers les entreprises militaires : l'armée régulière se compose de 8,221 hommes, dont 674 officiers et 7,547 caporaux et soldats. Tout homme fait partie de la milice, et est, en cette qualité, obligé de se promener pendant une heure, chaque année, avec un fusil sur le bras.

Il existe de plus, dans toutes les villes, un assez grand nombre de compagnies régulières qui portent l'uniforme et se réunissent assez fréquemment. La tenue de plusieurs est bonne; mais, généralement, le nombre des officiers et des musiciens est beaucoup plus considérable que celui des soldats.

La marine militaire de l'Union se compose de 12 vaisseaux de ligne, de 14

(1) Lors du recensement de 1838, le nombre des Folle-Avoines ou Menemonies était de 3,026. Mais l'on estime que, depuis, un quart environ a succombé à la petite-vérole.

frégates de première classe, 5 de seconde, 15 corvettes (sloops), 8 bricks et goëlettes, 1 bateau à vapeur (mais plusieurs sont en construction).

Cette force est commandée par trente-sept capitaines de vaisseau et quarante maîtres commandants. Ils n'ont pas d'amiraux, mais le capitaine qui a commandé une escadre prend le titre de commodore.

Les ports militaires sont Portsmouth, Charlestown (près Boston), Brooklin (faubourg de New-York), Philadelphie, Washington, Gosport (en face de Norfolk) et Pensacola.

DES NOIRS.

Il est défendu aux nègres de porter des armes; les esclaves noirs des Séminoles combattent avec eux : Abraham est même parvenu au rang de chef. Dans toutes les rencontres, ces nègres se sont toujours distingués par leur férocité, même parmi les Sauvages.

DES INDIENS.

La guerre est la passion de la race rouge; lorsqu'une nation est au moment d'attaquer un ennemi redoutable, elle fait circuler la hache de guerre parmi tous ses alliés. Il y a quelques années, au commencement de l'insurrection des Séminoles, un gage de ce genre parvint jusque chez les Winnebagoes du Ouisconsin. Les partis de guerre étendent souvent leurs excursions à une très-grande distance : les peuplades du Missouri vont quelquefois attaquer les possessions mexicaines; et il y a un ou deux siècles, les Iroquois envoyaient les hordes de leurs guerriers, depuis les grands lacs du Canada jusqu'au Mississipi et aux montagnes de la Caroline. Lorsqu'un Indien va faire partie d'une expédition de ce genre, il se fait avec son couteau des incisions bizarres et se couvre le visage et les membres d'ocre et de vermillon.

La plupart des nations se servent aujourd'hui du fusil, et ont de plus le tomahac et le couteau à scalper.

Le premier est une sorte de hache; ceux qu'ils achètent des blancs sont creusés de manière à former en même temps une pipe et une arme meurtrière; ceux qu'ils font eux-mêmes sont généralement des sortes de massues plates, coudées vers le tiers de la longueur, et armées en cet endroit d'un fer en forme de lance.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, l'arc et la flèche sont peu employés des tribus qui vivent dans le voisinage des établissements, et je ne crois pas que ces dernières soient jamais empoisonnées.

Ils se servent aussi de masses de guerre, qu'ils travaillent avec soin en leur donnant la forme de boules, de têtes d'animaux; souvent ils les ornent de touffes de poils ou de scalpes pris à l'ennemi. Le couteau à scalper sert à tous les usages possibles : d'abord à détacher la chevelure de leurs ennemis, et ensuite à couper leur nourriture, etc.; il est de fabrique européenne, mais son étui est en peau et souvent travaillé ingénieusement en perles, ou en piquants du porc-épic.

Quelques nations se servent encore d'arcs et de flèches; ces dernières sont généralement armées d'un fer aigu; mais les peuplades très-éloignées des blancs emploient d'ordinaire, pour cet usage, des os de poissons.

Avant la découverte du continent, les habitants se servaient de têtes de flèches et de haches en pierre que l'on trouve encore en grand nombre, soit dans les *tumuli*, soit en labourant les champs.

Lorsqu'ils sont sur le territoire ennemi, les guerriers marchent les uns derrière les autres sur une seule file, en ayant soin de toujours mettre leur pied sur l'empreinte de celui qui l'a précédé, de manière à ce que l'on ne puisse pas juger ensuite de leur nombre.

Ils n'emploient généralement aucune sorte de fortifications; quelquefois, cependant, ils renversent des arbres pour se protéger, et dans les prairies, lorsqu'un parti est attaqué par un ennemi supérieur, il est assez dans leur coutume de descendre de cheval et de former un cercle ou un carré au-devant duquel ils placent leurs montures, qui leur servent ainsi de retranchement.

Dans les bois, les Indiens s'éparpillent généralement ou se cachent derrière les arbres. Lorsqu'ils croient avoir tué ou blessé un ennemi, ils poussent le cri de guerre et font généralement une pirouette, qui, en exposant leur corps, leur vaut souvent de dangereuses blessures.

La férocité des Indiens à l'égard de leurs prisonniers est devenue proverbiale. Attaché au poteau, le malheureux captif est soumis à toutes les tortures que l'esprit d'invention de ses ennemis peut concevoir. Pendant tout ce temps, il articule d'un ton monotone son chant de mort, et en exagérant ses exploits et ce qu'il a fait souffrir à ses prisonniers, il cherche à enflammer la rage de ses ennemis et à obtenir ainsi une prompte fin à ses effroyables souffrances. Ainsi, s'adressant à l'un de ses bourreaux, il lui dira : « C'est moi qui ai tué ton père; il était âgé et

infirme, et en tout semblable à un vieux chien : je lui ai coupé le nez et les oreilles, puis je lui ai arraché les yeux, afin qu'il ne pût ni voir ni entendre le Grand-Esprit; puis je lui ai ouvert le ventre et me suis chauffé les pieds dans ses entrailles fumantes. Toi tu n'es qu'une vieille femme, le fils d'un chien, et moi je suis un grand, un grand guerrier. Ta femme jeune et belle s'est traînée à mes pieds en me demandant sa vie et celle de ton enfant; mais prenant celui-ci par les pieds, je lui ai brisé le crâne contre un arbre, et en le lui rendant j'ai ri de l'effroi qui s'est peint dans tous ses traits. Alors, saisissant sa belle et longue chevelure, je l'ai envoyée elle-même aux terres de chasse des morts, et tu pourrais voir encore son scalpe flotter [illegible] mon wigwam. Tu n'es [illegible] chien, et moi je suis un grand, un grand guerrier.

» Tu ne sais pas tourmenter tes prisonniers; tu n'es qu'un novice et un enfant. Quand tu seras attaché au poteau de mon village, tu y verras des hommes qui ne connaissent pas la pitié; car mon peuple est un grand, grand peuple (1) ! »

Les motifs les plus habituels de la guerre parmi les Sauvages sont des insultes faites à un membre de la tribu, ou des incursions sur leurs terres de chasse. L'esprit d'hostilité de peuplade contre peuplade se perpétue souvent pendant plusieurs générations.

DU COMMERCE.

DES BLANCS.

Après les Anglais, les Américains du Nord sont le premier peuple commercial du monde. De même que nous l'avons fait pour les lois de ce pays, nous renverrons pour les détails sur son commerce aux ouvrages spéciaux, tant parce qu'ils n'entrent qu'indirectement dans le plan de ce mémoire, que parce qu'ils nous entraîneraient à des développements incompatibles avec le cadre que nous nous sommes tracé. Le système de crédit a été porté chez eux à son degré le plus extrême, et, bien que la représentation factice du numéraire soit essentiellement utile et profitable lorsqu'elle se maintient dans de justes limites, de même, lorsqu'elle en sort, l'on ne peut

(1) Ce chant de mort, donné ici comme exemple, est celui d'un guerrier sioux, et m'a été communiqué par un missionnaire.

s'attendre qu'à des calamités et à des crises commerciales; c'est ce qui n'a que trop souvent lieu ici, où bien des banques ne possèdent pas un dixième, ni même un vingtième du numéraire que représente leur circulation. Trop souvent aussi, pour sortir d'une crise immédiate, l'on augmente ce dernier, ce qui ne fait qu'accroître les embarras réels. Bien que depuis la reprise du paiement en argent par la majorité des banques, le change se soit en général amélioré, il éprouve encore de très-grandes fluctuations.

Parmi les banques mêmes de la ville de New-York, il en est qui sont à un et même un et demi pour cent au-dessous du pair; et souvent des banques dont les billets étaient regardés comme bons tombent tout-à-coup à dix pour cent de dépréciation. On conçoit ce qu'un pareil état de choses a d'affligeant; car, par exemple, le négociant de Natchez qui a des fonds à remettre à New-York (qui est le marché central) est obligé, pour payer 1,000 dollars, d'en envoyer 1,500; de plus, la quantité de faux billets en circulation est immense. Aujourd'hui l'on peut, dans le Nord, avoir facilement des espèces en s'adressant aux banques; mais l'état d'une partie du Sud est déplorable : heureusement que, pays de production, il pourra se libérer par ses récoltes et rétablir ainsi la balance. L'établissement d'une banque générale serait, aux yeux de beaucoup de personnes, le seul moyen de remédier au mal, qui vient en grande partie de l'impolitique guerre du président Jackson contre la banque des États-Unis, et qui a fini par la destruction de celle-ci comme banque nationale, et amené ensuite sa catastrophe.

Du reste, quelle que soit la détresse particulière que l'abus du système de crédit ait causée, l'on ne peut pas se dissimuler qu'il n'ait été utile au pays; car, sans les folles spéculations qu'il a fait concevoir, combien de chemins de fer et d'autres beaux travaux ne seraient encore que des projets!

Le tableau suivant donnera une idée de la masse de numéraire existante aux États-Unis, et de sa représentation en papier.

	Numéraire.	Papier.
1829	27,000,000 dollars.	256,300,000
1830	30,000,000	370,000,000
1831	33,000,000	410,000,000
1832	28,000,000	556,000,000
1833	29,000,000	540,000,000
1834	39,000,000	560,000,000
1835	61,000,000	610,000,000
1836	63,000,000	700,000,000

1837	73,000,000 dollars.	790,000,000
1838	80,000,000	870,000,000
1839	85,000,000	952,000,000

Ainsi, en onze années, la quantité de numéraire s'est presque triplée ; mais aussi le papier est environ quatre fois plus considérable.

Le tableau suivant montrera les importations et exportations pendant la même période.

	Importations.	Exportations.	Consommation de produits étrangers.
1829	74,492,527	62,358,571	57,834,049
1830	70,876,920	73,849,508	56,499,441
1831	103,191,134	81,310,533	83,157,598
1832	101,029,266	87,176,943	76,989,793
1833	108,118,311	90,130,433	88,295,576
1834	126,521,332	104,336,973	102,708,521
1835	149,895,742	121,693,077	129,391,247
1836	189,980,035	128,663,540	168,233,675
1837	140,989,217	117,419,376	119,134,255
1838	113,717,404	104,486,616	101,214,609
1839	170,000,000	96,351,450	140,000,000

Les exportations s'élevèrent en 1840 à 113,895,634 dollars, dont voici le détail :

Farine	10,143,615 dollars.
Riz	1,942,076
Tabac	9,883,957
Coton	63,870,307
Autres marchandises	28,055,679
Total	113,895,634

Au commencement de 1833, le tonnage des États-Unis était de 13,758,907. Dans la même année, il est entré dans les ports 11,292 navires, dont le tonnage était de 1,993,963 : sur ce nombre de vaisseaux, 7,023 étaient américains (1,352,653 tonneaux) ; et il en sortit 11,515 vaisseaux, formant le tonnage de 2,031,341, sur lesquels 7,285 étaient américains et portaient 1,400,517 tonneaux.

Les principaux articles d'exportation sont :

Le coton. La récolte de l'année dernière était, ainsi que nous l'avons dit en traitant de l'agriculture, de 1,615,000 balles. A cette époque (1er octobre 1838), il en restait encore 35,000 balles de la récolte précédente dans les ports des États-Unis, ce qui faisait un total de 1,650,000.

L'exportation pour l'Angleterre fut de..... 940,000 (1)
Pour la France et autres ports de l'Europe..... 400,000
Consommé aux États-Unis..... 310,000
Le tabac, la farine, le riz et les fourrures.

Ainsi qu'on le pense bien, il n'existe aux États-Unis aucun des monopoles commerciaux qui, comme ceux du thé, du tabac, etc., conviennent parfaitement au gouvernement de l'empereur de la Chine ou du pacha d'Égypte, mais semblent peu d'accord avec les principes constitutionnels.

Une immense quantité de navires sont constamment occupés à la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve, et à celle de la baleine dans les mers australes; cette dernière emploie plus de dix mille marins. La pêche du maquereau est aussi assez importante. Sur les grands lacs du Canada, la truite saumonnée et le poisson blanc de Makinau sont encore l'objet d'un commerce considérable.

Rien ne peut mieux donner une idée de l'activité commerciale des États-Unis, que le mouvement des navires qui parcourent les grands lacs. Sur le lac Érié, en 1835 (et depuis lors le commerce a beaucoup augmenté dans ces localités), il y avait 31 bateaux à vapeur américains ayant en moyenne 343 tonneaux, 3 anglais; 234 schooners (goëlettes) américains, 25 anglais, ayant un tonnage moyen de 85 tonnes, plus 3 bricks à 215 tonneaux chacun; ainsi :

Goëlettes.....	22,015	tonneaux.
Bateaux à vapeur.....	11,662	
Bricks.....	645	
Total.....	34,322	

La petite ville de Milwaukée, fondée il y a cinq ou six ans au milieu des forêts impénétrables du Ouisconsin, sur les bords du lac Michigan, enregistra, dès 1838, 244 entrées de bateaux à vapeur et 268 de navires à voile; total, 512; ce qui faisait 194 de plus qu'en 1837.

Sur le Mississipi et ses affluents, il y a plus de 1,500 bateaux à vapeur, et c'est surtout dans l'application de la vapeur à la locomotion que le génie américain se déploie de la manière la plus admirable : figurez-vous un steamer remontant pour la première fois l'un de ces cours, presque inconnus des géographes, qui apportent le tribut de leurs eaux au Mississipi supérieur ou au Missouri encore si peu explo-

(1) La consommation des manufactures de l'Angleterre est d'environ 19,500 balles par semaine, ou 3,250 balles par jour, en retranchant les dimanches.

ré. Jusque là, la pagaie de l'Indien avait seule troublé son cours tranquille : aussi, à l'approche de la masse gigantesque et au souffle redoutable de ses poumons mécaniques, voyez le buffle stupide immobile et engourdi par la frayeur, pendant que les troupeaux de daims et de chevaux sauvages s'enfuient au plus profond des forêts; voyez encore ces peuplades nombreuses qui accourent, l'œil hagard, contempler la miraculeuse apparition : leur esprit vacillant et frappé de terreur leur représente tantôt un monstre plus redoutable cent fois que le mastodonte de leurs anciennes traditions, qui, trouvant la civilisation trop lente à exterminer leurs races, vient lui apporter le secours de sa force surhumaine; tantôt c'est le Grand-Esprit lui-même, qui, quittant sa demeure éthérée, vient en personne punir ses enfants rebelles; aussi, prosternés sur le rivage, ils inclinent leur front devant les nouveaux-venus; mais souvent, après les avoir pris pour des divinités, ils ne s'aperçoivent que trop vite qu'ils sont un peu moins que des hommes.

Mais regardez plutôt ces navires gigantesques qui, plusieurs fois chaque jour, remontent l'Hudson ou traversent les grands lacs : à voir la longueur de leur quille et l'étendue de leur pont, on les prendrait pour des îles flottantes. Une population de cinq à six cents personnes qui se pressent de toutes parts, et le nombre de chevaux et de voitures qui les encombrent, feraient croire à l'émigration d'un peuple, pendant que la fumée noire et blanche qui, à des intervalles réguliers, s'échappe de leurs immenses tuyaux, leur donne l'apparence de volcans menaçants. Mais deux de ces géants se rencontrent, un défi est lancé de part et d'autre, et alors commence une course dont le but est à cent ou deux cents milles; ils parcourent dix lieues à l'heure, et les passagers exaltés, se pressant autour du capitaine, le supplient d'augmenter encore une vitesse qui mettra leurs jours en péril sans doute, mais qui pourra leur assurer la victoire. Cependant, aujourd'hui les vaisseaux à vapeur se trouvant trop à l'étroit sur des lacs de cent lieues de long, se lancent un défi mortel sur l'Océan, et la carrière à parcourir est de quinze cents lieues : l'un des rivaux a le tonnage d'une frégate, et l'autre atteint presque la force d'un vaisseau de ligne; les témoins sont cent millions d'hommes, qui, retenant leur haleine et immobiles d'admiration, se pressent sur deux continents, contemplant un combat qui paraît incroyable, mais dont le résultat sera aussi utile que glorieux pour l'humanité (1).

DES NOIRS.

Leur commerce est comme de juste nul.

(1) Écrit en 1839.

DES INDIENS.

Le seul genre de commerce auquel ils se livrent est celui des fourrures; la grande compagnie canadienne de la baie d'Hudson, et celles de New-York et de Saint-Louis, emploient un grand nombre d'agents qui parcourent constamment le continent en entier pour acheter aux naturels les peaux qu'ils ont recueillies.

§ 6. — LA RELIGION.

DES BLANCS.

Dans aucun pays du monde l'on ne rencontre une aussi grande diversité de dénominations religieuses qu'aux États-Unis. On y trouve les catholiques, les presbytériens, les anabaptistes, les méthodistes, les épiscopaux, les universalistes, les luthériens, les chrétiens, les unitairiens, les allemands réformés, les quakers, les ménoninites, les tunkers, etc., etc.

La doctrine des unitairiens est le déisme enté sur la Bible : elle fait de rapides progrès.

Dans un ouvrage récent, *New-England and her Institutions*, l'on trouve le tableau suivant des différentes sectes religieuses; mais je ne sais cependant jusqu'à quel point l'on peut y avoir confiance.

« 1. *Congrégationistes orthodoxes* (orthodox congregationalists). — Onze cents » ministres; douze cent cinquante églises; cent cinquante-cinq mille communiants. » (En estimant les communiants à un neuvième de ceux qui professent cette doc- » trine, leur nombre total serait d'un million trois cent quatre-vingt-quinze mille.)

» 2. *Unitairiens*. — Cent soixante-dix sociétés; cent cinquante ministres; popu- » lation : cent soixante-dix mille.

» 3. *Presbytériens*. — Deux mille soixante-dix ministres; deux mille cinq cents » églises; deux cent trente-trois mille deux cent quatre-vingts communiants; vingt- » deux synodes; population : deux millions cent deux mille deux cent vingt.

» 4. *Hollandais réformés* (Dutch reformed). — Cent soixante-sept ministres; cent » quatre-vingt-dix-sept églises; vingt-un mille cent quinze communiants; environ » trente mille familles et cent cinquante mille individus.

» 5. *Église épiscopale protestante.* — Dix-huit diocèses ; dix-sept évêques ; six cent
» quarante-huit ministres de sept à huit cents paroisses.

» 6. *Anabaptistes calvinistes* (calvinistic baptistes). — Quatre mille cent minis-
» tres ; cinq mille huit cents églises ; quatre cent cinquante mille communiants.

» 7. *Église méthodiste épiscopale.* — Six évêques ; vingt-deux conférences ; deux
» mille deux cent trente-deux ministres voyageurs ; six cent dix-neuf mille sept
» cent soixante-onze membres, dont soixante-dix-huit mille quatre cent soixante-
» quinze personnes de couleur.

» 8. *Église évangélique luthérienne.* — Deux cent seize ministres ; huit cents con-
» grégations ; quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-sept communiants.

» 9. *Église allemande réformée.* — Cent quatre-vingts ministres ; six cents égli-
» ses ; trente mille communiants ; population : trois cent mille.

» 10. *Presbytériens associés* (associate presbyterians). — Dix presbytères ; soixante-
» dix-neuf ministres ; cent soixante-neuf congrégations ; cinq mille cent vingt-neuf
» familles, douze mille huit cent quatre-vingt-six communiants.

» 11. *Anabaptistes du libre vouloir* (free will baptistes). — Dix-huit réunions
» annuelles ; six cent soixante-une églises ; quatre cent dix elders ; cent cinquante-
» cinq licenciés ; trente mille quatre cent quarante communiants.

» 12. *Six principaux anabaptistes* (six principal baptistes). — Neuf ministres ;
» vingt-cinq églises ; seize cent soixante-douze communiants.

» 13. *Anabaptistes de la libre communion* (free communion baptistes). — Deux
» conférences à New-York et une population de trois à quatre mille personnes.

» 14. *Anabaptistes du Kentucky* (general baptistes of Kentucky). — Huit églises ;
» deux cent quatorze membres.

» 13. *Anabaptistes du septième jour* (seventh day baptistes). — Quarante-deux mi-
» nistres ; trente-deux églises ; quatre mille deux cent cinquante-huit communiants.

» 16. *Église des Frères-Unis* (church of the United-Brethren). — Trente-trois
» ministres ; vingt-quatre congrégations ; cinq mille sept cent quarante-cinq mem-
» bres, y compris les enfants.

» 17. *Église de la Nouvelle-Jérusalem.* — Huit ministres ordinateurs ; huit mi-
» nistres-professeurs ; quinze licenciés ; vingt-cinq sociétés.

» 18. *Presbytériens du Cumberland* (Cumberland presbyterians). — Soixante-
» dix ministres ; cent dix congrégations ; quinze mille communiants.

» 19. *Associés et autres méthodistes* (associate and other methodistes). — Quatre
» cents ministres ; cinquante mille communiants ; population : deux cent mille.

» 20. *Amis* (friends). — Environ quatre cent cinquante congrégations, et une » population de deux cent vingt mille.

» 21. *Universalistes.* — Trois ou quatre cents ministres, et environ cinq cent » cinquante congrégations.

» 22. *Trembleurs* (shakers). — Quarante-cinq ministres; quinze églises ou con- » grégations.

» 23. *Catholiques romains.* — Population : cinq cent cinquante mille.

» 24. *Juifs.* — Population : quinze mille.

» 25. Les autres sectes peuvent réunir environ huit cent mille. »

Le nombre des catholiques me semble coté de beaucoup au-dessous de la vérité, et je crois que le chiffre exact serait entre huit et neuf cent mille.

La religion est entièrement indépendante de l'État, et chaque congrégation pourvoit aux frais de son culte, ce qui, aux yeux de beaucoup de personnes, semble assez rationnel; car, de même qu'il paraît injuste et absurde que les catholiques d'Irlande soient dépouillés du peu qu'ils peuvent gagner à la sueur de leur front pour nourrir des prélats de croyance différente, de même il semble contraire à la justice que les protestants soient obligés de participer aux frais du culte catholique; cette prétention est d'autant moins admissible, que la loi déclare qu'il n'y a point de religion nationale chez nous : ainsi arraché de force et sous forme d'impôt, le tribut payé à l'église leur semble éminemment vexatoire, tandis que s'il était volontaire, chacun, disent-ils, s'empresserait d'apporter son offrande pour le maintien de la croyance religieuse qui aurait obtenu sa conviction.

L'on doit cependant observer que la plupart de nos églises sont des monuments gigantesques dont l'entretien serait au-dessus des faibles moyens de beaucoup de congrégations, et que ces monuments précieux du moyen-âge ne pourraient être abandonnés sans un vandalisme barbare; mais, dans ce cas, ceux-là pourraient recevoir des subventions nationales, comme *monuments d'art.*

Les frais du culte sont, aux États-Unis, perçus de la manière suivante : lorsqu'un certain nombre de personnes appartenant à la même dénomination désirent se réunir en congrégation, elles font choix d'un local qui leur semble adapté à leur objet; il est entièrement partagé en sortes de stalles (pews), pouvant contenir de quatre à huit personnes, et dont la location s'effectue en vente publique à la criée. Dans quelques églises de New-York, un banc de ce genre se paie jusqu'à douze et quinze cents francs par an, mais le prix moyen est de deux cent cinquante à cinq cents francs. Dans la campagne et les autres villes, le prix est beaucoup moins éle-

vé ; des bancs sont réservés pour les étrangers. L'on évite ainsi le bruit insupportable qu'occasionne le mouvement continuel des chaises. De plus, les *membres de l'église* paient une cotisation mensuelle. Beaucoup de congrégations sont ainsi parvenues à amasser des sommes très-considérables en sus de leurs frais.

Le nombre des églises est d'environ treize mille; dans beaucoup de villes de dix mille habitants, l'on en compte de douze à vingt.

Parmi les dénominations que nous avons énumérées, l'une de celles qui excitent le plus l'attention de l'étranger, soit par l'orgueilleuse simplicité du costume de ses sectaires, soit par la familiarité obligée de leur conversation, dans laquelle les titres de frère et d'ami sont les seuls qu'ils puissent donner, est celle des quakers, que nous confondons à tort, en France, avec les shakers ou trembleurs. Longtemps persécutés en Angleterre, ils se réfugièrent en Amérique sous la conduite du vertueux Guillaume Penn, et achetant le sol des aborigènes, ils élevèrent la somptueuse Philadelphie, la *ville des Frères-Unis*. Les principes de stricte justice formèrent toujours la base de leurs rapports avec les naturels, et souvent, lorsque le sanglant tomahac portait la dévastation au milieu des villages des frontières, l'habit brun du quaker fut respecté même du guerrier indien excité par le sang et la furie du combat; or, pour lui, abandonner un scalpe qu'il peut arracher, c'est demander à l'officier européen de rejeter volontairement l'une des plaques et des décorations qui ornent sa poitrine et qui attestent de sa bravoure et de ses hauts faits. Le refus opiniâtre de porter les armes contre les Indiens attira même à la secte dont nous parlons de cruelles persécutions de la part des puritains de la Nouvelle-Angleterre. L'extrême sévérité de leurs principes permet d'exiger beaucoup d'eux; aussi, dès qu'ils s'en écartent, le reproche d'hypocrisie leur est-il lancé de toutes parts.

Quant aux trembleurs, le ridicule de leurs cérémonies religieuses se joint à leur continuel attentat contre les mœurs, lequel sera jugé plus sévèrement encore par l'homme politique : je veux parler de leur éternel célibat. Bien que partisan de la liberté la plus étendue, je ne sais si des hommes qui volontairement se rendent inutiles à la société, ont le droit de requérir sa protection. Quant aux congrégations de femmes, le voile de la sœur de charité les couvre de son égide protectrice, et les autres se dévouent et travaillent à l'éducation des jeunes filles, et s'en acquittent, en France du moins, avec des soins et un zèle que l'on ne trouve pas toujours dans les établissements séculiers.

Au Canada, la dîme ecclésiastique existe, et les couvents de femmes sont encore chaque jour, dit-on, les témoins de scènes de regrets et de désespoir qui affligent

l'humanité. Les *camp meetings* des méthodistes présentent aussi un spectacle intéressant au voyageur : chaque été des milliers de personnes de tout âge et de tout sexe se retirent dans les bois et consacrent plusieurs jours à la prière. L'on assure que des excès sont assez souvent commis dans ces réunions champêtres.

On voit souvent, en hiver, les anabaptistes creuser une excavation dans la glace qui recouvre les rivières, et y tremper les victimes de leur fanatisme religieux. L'on dit qu'un jour un superbe chien de Terre-Neuve, appartenant à un des néophytes, et qui ne pouvait sans doute se figurer que ce fût pour l'agrément personnel de son maître qu'on le plongeât dans l'eau par un froid de dix-sept degrés, s'élança à la gorge de l'officiant, qui ne dut son salut qu'à une prompte fuite, et en abandonnant une partie de sa robe à la furie du bel animal, qui fut probablement mal récompensé de son dévoûment.

Il y a généralement en Amérique peu d'idées superstitieuses, l'on n'y croit pas aux revenants et fort peu aux sorciers ; mais malheureusement il n'en a pas toujours été ainsi, et les annales de la ville de Salem (Massachusetts) nous parlent de plus de vingt personnes cruellement punies de mort pour le crime imaginaire de sorcellerie. C'est avec peine que l'on voit figurer comme instigateurs de ces crimes judiciaires les ministres d'un Dieu de paix ; triste exemple du fanatisme puritain ! Bien qu'aux États-Unis tous les cultes soient également protégés par la loi, cependant, dans quelques états, certaines conditions religieuses sont requises de ceux qui occupent des emplois publics. Ainsi, dans le Massachusetts et le Maryland, nul ne peut remplir d'emploi de ce genre s'il n'est chrétien. La loi du New-Jersey dit que nul droit civil ne pourra être refusé à un citoyen sous prétexte *qu'il est protestant*. Dans la Pensylvanie, le Mississipi et le Tennessée, avant que de confier aucune fonction publique, l'on exige du récipiendaire la déclaration qu'il croit en Dieu et en une vie future. Dans la Caroline du Nord, aucun individu ne reconnaissant pas la vérité de la foi protestante, la divine autorité de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ou dont les principes religieux pourraient être incompatibles avec la liberté ou la tranquillité de l'état, ne peut obtenir de fonctions.

Quant à ceux qui considèrent un serment comme contraire à leurs principes religieux, l'on admet dans tous les états leur déclaration solennelle. Ceux qui, pour des raisons semblables, ne croient pas devoir porter les armes, ont la permission de se faire remplacer. La forme du serment varie aussi suivant la croyance de la nation à laquelle appartient l'individu; ainsi, un Chinois prête serment en cassant un vase de porcelaine, ce qui est la coutume dans son pays.

Les prêtres et ministres de l'Évangile ne peuvent faire partie de la législature dans le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord ni le Tennessée. Dans la Caroline du Sud, le Kentucky et le Mississipi, ils ne peuvent être ni législateurs ni gouverneurs; dans le Missouri, le seul emploi qu'ils puissent occuper est celui de juge de paix. Dans les états de New-York, de Delaware et de Louisiane, ils ne peuvent remplir aucune fonction quelconque.

DES NOIRS.

Dans le Sud, l'on s'occupe généralement assez peu de la croyance religieuse des esclaves; aussi n'ont-ils aucune idée d'une vie future, et beaucoup croyent encore à leurs fétiches nationaux. Dans le Nord, la plupart des nègres sont méthodistes; dans les grandes villes, ils ont des églises particulières pour leur usage.

DES INDIENS.

Toutes les tribus de l'Amérique du Nord ont l'idée d'un être suprême qu'ils nomment généralement Manitoo ou Manitou. Ils croyent à une vie future; le paradis pour eux est une forêt sans bornes, remplie de gibier, et, pour rendre la fête complète, je ne doute pas qu'ils n'y placent quelques prisonniers à torturer.

Beaucoup de peuplades admettent des esprits secondaires; ceux des Chippeways sont de deux classes : les grands, qui habitent l'île de Michilimakimac; et les petits, qui ont pour résidence l'une des îles du lac Supérieur.

Ils ne paraissent pas adresser de prières à la divinité, mais lui vouent souvent des objets dont ils ne veulent plus ensuite se défaire; ainsi, leurs armes et les ornements de leur tête sont souvent *manitou* (1). Ceux des États-Unis et du Canada n'adorent pas d'idoles; cependant l'on en a déterré de très-anciennes dans des tumuli, et l'on sait combien ce genre de superstition était répandu chez les Mexicains lors de la découverte du continent. Quelques rivières, et particulièrement celles d'Appalachicola et du Mississipi (dont les deux noms signifient en langue indienne *Père* des eaux), m'ont semblé inspirer aux Indiens une sorte de respect religieux. Ainsi, par exemple, plusieurs fois des *Chattahoutchis*, en me montrant leur corps rongé par un fléau qu'ils doivent aux licencieuses habitudes des blancs, me faisaient signe que si la maladie était incurable, ils monteraient dans un canot, se couperaient la gorge et

(1) Ceci rappelle la coutume des îles de la Polynésie, où les objets ainsi voués à la divinité sont dits *tabou*.

se laisseraient tomber dans le fleuve. Il est assez singulier que ces deux rivières, qui, avec le Gange et le Nil, sont probablement, de la terre entière, les cours d'eau les plus infestés par les diverses sortes de crocodiles, soient précisément ceux que l'esprit de l'homme vénère, et sur les bords desquels se pressèrent de tous temps les populations les plus nombreuses.

Le catholicisme obtint parmi les Indiens des succès beaucoup plus marqués que les autres églises chrétiennes. Les imposantes cérémonies de cette religion, et surtout la représentation matérielle des objets divins, produit une forte impression sur leur esprit, car leur constitution physique est certainement méridionale, et les peuples du sud ont généralement besoin de sensations plus fortes que ceux du nord, qui, au contraire, peuvent se contenter d'un culte tout de contemplation. Il est, du reste, bien à déplorer que les missionnaires des diverses sectes chrétiennes, qui parmi les nations sauvages de l'Amérique Septentrionale, peuvent faire tant de bien, cherchent généralement à se nuire mutuellement au lieu de former un seul faisceau, et les Indiens, dans l'impossibilité de saisir les nuances qui séparent les branches d'une même croyance, ne peuvent que concevoir une faible idée d'une religion dont les divers ministres leur semblent être si peu d'accord. A chaque instant un missionnaire catholique ou épiscopal est remplacé dans une tribu par un presbytérien ou un méthodiste, et à chacun de ces changements, le nouveau titulaire, au lieu de continuer les travaux de son prédécesseur et de chercher à adoucir les mœurs des naturels, et à les faire renoncer au manitou, dirige le plus souvent tous ses efforts vers la destruction de l'ouvrage de son devancier, et obtient pour seul résultat d'extirper les premiers germes de la foi chrétienne que celui-ci avait implantés. Quand est-ce que, tous réunis sous une même bannière, les ministres d'un même Dieu uniront leurs efforts pour le triomphe du christianisme, sans s'occuper des différences de sectes entièrement incompréhensibles pour des idolâtres!

Lorsqu'en septembre 1838 je relevai les côtes du Michigan, je vis sur les bords du lac Huron une roche blanche de forme carrée, et située devant un banc calcaire; cette roche est regardée comme sacrée par les Indiens, et ils viennent encore très-fréquemment y déposer leurs offrandes.

Les prodigieuses cataractes du Niagara étaient autrefois pour eux le séjour du Grand-Esprit, car l'homme ignorant et barbare a besoin d'être effrayé pour croire à un créateur; pour lui, la divinité ne se montre que dans les grandes convulsions de la nature, il ne la comprend qu'accompagnée du déchirement des éléments;

tandis que, pour l'esprit éclairé, Dieu est partout, aussi bien dans la mousse modeste que dans les éclats de la foudre, dans le doux gazouillement de l'oiseau de même que dans le tonnerre volcanique. Le philosophe adore Dieu et l'admire, le Sauvage ne le conçoit que lorsqu'il a peur.

§ 7. — DES RAPPORTS DES HOMMES AVEC LES CONDITIONS EXTÉRIEURES.

Je ne dirai que peu de mots sur ce sujet, qui ne se rattache qu'indirectement à mon plan. Dans une contrée aussi vaste que celle dont nous nous occupons, l'on trouve toutes les variétés possibles de sol et de climat; cependant ce dernier offre deux caractères particuliers.

1° Les changements si subits qu'éprouve la température; ce fait est non-seulement propre aux parties septentrionales du continent, mais on le ressent également sous les latitudes les plus rapprochées des tropiques, telles que la Floride et la Louisiane. A New-York et à Boston, les changements sont quelquefois de quarante degrés (Farenheit) dans les vingt-quatre heures; on a cherché à expliquer ces variations par la présence des grands lacs et des fleuves du Canada, qui effectivement comprennent plus de la moitié de l'eau douce répandue sur la surface du globe. Il est aussi avéré que le climat éprouve de notables changements à mesure que le pays se peuple, et que les immenses forêts qui couvrent presque toute la partie située entre l'Atlantique et le Mississipi tombent sous la hache du bûcheron.

Et 2°, bien que, dans les parties boréales du continent, les étés soient très-courts, on y éprouve cependant une chaleur égale à celle des parties tropicales : ainsi le thermomètre monte tous les ans de 95 à 105 degrés (Farenheit) sur le lac Supérieur et dans le Ouisconsin.

Aucun pays au monde n'est mieux arrosé que celui-ci : à l'est ses côtes sont baignées par l'Atlantique, au sud par le golfe du Mexique, au nord les grands lacs lui servent de frontière sur une étendue de trois cents lieues, et à l'ouest sa partie civilisée est arrosée par le Mississipi, qui, en y joignant le Missouri qui est sa véritable continuation, a un cours de quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix milles.

Les montagnes de l'Amérique Septentrionale ne sont pas généralement très-élevées; cependant l'on assure que quelques pics des montagnes Rocheuses atteignent une élévation de plus de vingt mille pieds, bien que la hauteur moyenne de cette chaîne ne soit guère que de la moitié.

Les scènes de la nature sont, en Amérique, bien supérieures en grandeur à celles de l'Europe; rien ne peut donner une idée de la majesté de ses lacs gigantesques, de la grandeur du Mississipi et du Saint-Laurent, de la beauté de l'Hudson, etc.

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'histoire naturelle de l'Amérique du Nord : nous dirons seulement quelques mots sur les races d'animaux dont l'existence est intéressante à l'homme.

Le bison (*bos americanus*), que l'on nomme aux États-Unis *buffalo*, était autrefois répandu sur tout le nord du continent; aujourd'hui l'on n'en trouve plus en deçà du Mississipi, si ce n'est dans les régions encore presque inconnues qui avoisinent le lac Supérieur. Il est à remarquer que, tandis que ces énormes animaux ne peuvent exister dans le voisinage des blancs, ils semblent ne pas diminuer en nombre, mais au contraire multiplier à un point excessif, là où les Indiens sont les seuls occupants, malgré la guerre d'extermination qu'ils ne cessent de leur faire.

L'espèce de la famille des cerfs que l'on trouve répandue sur tout le continent est le daim de Virginie, dont le jeune est couvert de taches blanches. Ces animaux se livrent des combats furieux, et il n'est pas très-rare d'en trouver dont les bois se sont tellement entrelacés les uns dans les autres, que, n'ayant pu se dégager, les deux combattants sont morts de faim dans cette position. Dans les parties du Nord et de l'Ouest, l'on rencontre deux autres espèces de très-grande taille, qui sont l'élan, ou *moos deer*, et le wapiti. Une autre encore habite les régions de l'ouest des montagnes Rocheuses.

Les ours sont assez communs dans les lieux écartés. L'espèce qui seule habite les États-Unis proprement dits est le petit ours noir, entièrement inoffensif. A l'ouest du Mississipi l'on trouve l'ours féroce (grizzly bear), qui est très-redouté des chasseurs et des Indiens. Le gigantesque ours blanc ne s'étend pas au sud de la baie d'Hudson.

Les chevaux sauvages sont communs dans l'Ouest, et l'on dit qu'il en existe encore dans quelques parties du Michigan. Les Indiens de la Floride m'ont assuré que ces animaux abondaient autrefois dans cette contrée marécageuse, mais qu'ils les détruisirent à une époque assez récente, ne pouvant autrement garder leurs

propres chevaux, qui continuellement allaient rejoindre leurs compagnons plus libres. Du reste, ils sont tous également descendants de race européenne.

Parmi les diverses espèces de chats, le couguar ou puma, appelé communément panthère, est la plus remarquable ; elle attaque rarement l'homme, et seulement lorsqu'elle est blessée. Cet animal est entièrement fauve, mais dans son jeune âge sa peau est couverte de taches arrondies; il est répandu sur tout le continent de l'Amérique, depuis le Brésil jusqu'au Canada.

Le jaguar, ou grand tigre d'Amérique, ne s'étend pas généralement au nord du Mexique; cependant l'on assure que quelques individus de cette espèce ont été tués dans les parties occidentales de la Louisiane.

Le chat sauvage (felis rufa) est assez commun, et on le chasse pour sa fourrure.

Les autres animaux qui sont dans ce cas sont particulièrement le castor, le raccoun, le rat musqué, le renard et l'hermine.

En 1742 l'on exporta 150,000 peaux du premier ; mais cette race tend à se perdre, étant l'objet d'une chasse continuelle, et en 1829 le nombre de peaux ne dépassait pas 45,000. Quant au rat musqué, près d'un million en sont envoyées chaque année en Europe.

Le raccoun ou raton est souvent servi sur la table, ainsi que l'écureuil ; mais le lapin inspire généralement du dégoût aux Américains.

Les loups sont assez rares dans les parties habitées de l'Amérique, et n'ont rien de la férocité de ceux d'Europe. Le chien des prairies est une jolie petite espèce de ce genre, que l'on trouve dans les régions de l'Ouest.

Les Indiens ont un grand nombre de chiens, qu'ils élèvent non-seulement comme compagnons, mais encore comme objets de nourriture. Dans le Nord ils les attèlent aussi aux traîneaux. Fort peu sont de race pure; ceux-ci ressemblent à notre chien de berger.

Les cochons sont élevés en grand nombre, leur viande étant très-estimée; les Américains les laissent courir en liberté dans les rues des grandes villes, et même dans celles de New-York.

Parmi les oiseaux, le plus remarquable est l'aigle à tête blanche, qui sert d'armes aux États-Unis.

Les reptiles sont généralement communs dans l'Amérique du Nord. Chacun a entendu parler du serpent à sonnettes, dont la morsure est presque toujours mortelle. L'alligator ou caïman abonde dans les rivières et les marécages du Sud ; il atteint or-

dinairement de douze à quinze pieds de long. La Caroline du Nord, où il est déjà fort rare, semble être son extrême limite septentrionale.

Le mousquite est un véritable fléau, non-seulement dans le Sud, mais encore à New-York et dans le Nord.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet de l'histoire naturelle de l'Amérique Septentrionale, que je traite dans un travail spécial qui sera publié prochainement. (*Mémoires scientifiques sur l'Amérique du Nord.*)

Souvent, en écrivant cet essai, mes pensées se sont, à mon insu, portées vers l'avenir, et je me suis dit avec un sentiment pénible : N'est-il pas possible qu'un jour, à une époque éloignée sans doute, mais qui, cependant, ne formera qu'un point dans l'immensité des âges, les noms de Rome et d'Athènes ne soient oubliés, que le voyageur ne cherche vainement le lieu où furent et Paris et Londres, et qu'alors le centre de la civilisation ne soit quelque part entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses !

II

LE CANADA.

S'il est sur la surface du globe un pays qui doive exciter la sympathie de la France, c'est bien certainement celui qui, séparé de la mère-patrie depuis tant d'années, et complètement oublié d'elle, a cependant conservé son langage et ses mœurs : or, il est, je pense, impossible de trouver un exemple plus parfait de ce phénomène politique que celui que nous présente le Canada ; pour ma part, ayant vu combien le type espagnol s'est effacé de la Floride, et sachant quels changements le flot de Yankees qui se précipite sans cesse sur la Louisiane produit sur les habitants de cette ancienne colonie française, je dois avouer que j'espérais peu trouver intact le type français dans un coin reculé de l'Amérique du Nord et parmi une population si étroitement pressée par la race anglo-américaine, qui, depuis longtemps, emploie constamment à changer son langage et ses mœurs, non-seulement les moyens de douceur et de persuasion, mais encore ceux de violence, triste apanage du droit de conquête. Ce n'est qu'arrivé à Détroit, capitale du Michigan, que je pus me faire une juste idée du Canadien tel qu'il est, c'est-à-dire voyant avec horreur tout ce qui n'est pas d'origine française, regardant comme une dérogation de comprendre l'anglais, et s'en défendant comme d'une mauvaise

action; mettant toute sa gloire à conserver pur le vieux caractère national : gai, brave, querelleur, insouciant, aimant peu le progrès, enfin véritable anomalie au milieu de ces Américains si actifs, si industrieux, si hommes d'affaires, si taciturnes. La maison du Canadien a un toit disproportionné et recouvert en chaume; son moulin est encore mu par le vent, et, il faut le dire, c'est avec un ignorant dédain qu'il contemple les prodiges que la vapeur produit partout sous ses yeux.

Parvenu aux vieux établissements français de la Baie-Verte (ancien fort Vaudreuil), j'y trouvai la même population, mais singulièrement mélangée à la race indienne; il n'est point rare ici d'entendre un homme à peu près blanc et jouissant dans la société d'une position respectable, vous dire : « Mon frère, ou mon cousin le *Sauvage;* » et effectivement celui-ci, absolument de la même nuance de peau que le premier, vit dans les bois, se peint le visage de vermillon, se coiffe de la plume d'aigle, et n'a d'autre vêtement que la couverture indienne. Sur le lac Supérieur, de véritables Sauvages venaient me prendre la main en me disant en notre langue : « Frère, moi aussi, je suis Français. » Je m'empressais de les assurer que je m'en apercevais sans peine, et rien ne peut peindre la joie qu'en éprouvaient ces bonnes et excellentes gens, qui, du reste, peu versées en histoire moderne, me demandaient souvent des nouvelles du grand Napoléon, qu'ils croient être le fils de Louis XV; mais quant aux évènements si nombreux qui se sont succédés depuis, ils n'en ont oncques entendu parler. Du reste, je ne saurais dire toutes les attentions dont je fus l'objet de leur part, en ma qualité de *Français de France.* Combien de fois des Folle-Avoines, des Courte-Oreilles ou des Hurons, ne me chargèrent-ils pas de commissions pour leur grand-père, c'est ainsi qu'ils nomment le roi. « Dites-lui, me répétaient-ils souvent, que nous lui serons toujours fidèles, et que s'il a besoin de nos guerriers, il n'a qu'à nous le faire dire. » Une garde de ce genre en vaudrait bien une autre! J'acquis au Sault Sainte-Marie la certitude que la population canadienne-française s'est non-seulement répandue autour des grands lacs, mais qu'elle a pénétré dans ces rivières et ces cours inconnus qui unissent ces mers intérieures à l'océan Pacifique, car pendant mon séjour dans ce petit établissement, un canot d'écorce portant plusieurs hommes se disant Français, arriva de ce voyage de près d'une année.

Dans le Haut-Canada proprement dit, la race française est peu nombreuse, et ne forme pas plus d'un cinquième de la population totale, le reste étant composé d'émigrants anglais et surtout irlandais. York ou Torronto, qui en est la capitale, est une ville toute anglaise; mais aussitôt que vous gagnez le Saint-Laurent, un change-

ment complet s'opère avec rapidité, et vous pourriez vous croire en France. Les deux rives de ce beau fleuve sont entièrement couvertes d'habitations, si rapprochées les unes des autres, que depuis son embouchure dans le lac Ontario jusqu'à Québec, ce n'est, pour ainsi dire, qu'un village non interrompu, et dont tous les habitants sont Français. Au village iroquois de Saint-Régis, ainsi qu'à celui des Hurons de Laurette, l'on n'entend parler que français, et les Indiens de ces deux tribus emploient notre langue, même en conversant entre eux. A Montréal comme à Québec, tout est français, depuis les billets de banque jusqu'aux noms des rues. Ici vous retrouverez Notre-Dame, la rue Saint-Jacques et celle Saint-Martin, et tant d'autres encore qui rappellent notre Paris. En entrant dans une boutique, si vous n'employez dès l'abord cette langue, il y a dix à parier contre un que l'on vous répondra sèchement : « Je ne vous comprends pas, Monsieur. » Plusieurs fois, en faisant de petites emplettes, l'on m'obligea à accepter une déduction sur le prix que l'on m'avait d'abord demandé, dès que l'on découvrit mon origine. L'on ne parle ici de notre patrie, qu'en disant : *la belle France*, et il y avait une singulière coïncidence de sentiments entre mon souvenir de regrets et celui d'ardente curiosité et de désir de ces gens, pour qui l'amour de la France est une tradition sacrée. Mais ici, une observation est nécessaire : ce n'est point notre France du XIXe siècle qui est vivace dans l'esprit du Canadien, c'est le règne de Louis XIV qui est ici présent à la mémoire de tous. Vous, poètes et romanciers, qui, par de longues et pénibles études, vous efforcez à comprendre le grand siècle, que ne venez-vous passer trois mois dans ce pays, qui, semblable à la momie égyptienne, traverse le temps sans se laisser entamer par sa faulx inexorable; vous y trouveriez mêmes mœurs, mêmes expressions, mêmes sentiments, et les couvents d'autrefois, et la dîme du clergé, et le droit féodal, et la banalité du moulin; et, chose singulière, vous verriez le peuple tellement attaché à ces institutions, qu'il ne manque jamais, parmi ses nombreux griefs contre les Anglais, d'énumérer les efforts que font ceux-ci pour détruire ces ressouvenirs de temps qui ne sont plus. Vous crieriez au barbarisme, sans doute, et vous vous étonneriez, peut-être à juste titre, de cet anachronisme de la part d'un peuple aussi spirituel que celui dont il est ici question, car nul ne peut aujourd'hui défendre ce système qui n'est plus dans les mœurs, et dont les effets sont d'ailleurs désastreux; en voici un exemple entre mille : Chaque fois que la propriété change de main, une part fort considérable est due au seigneur, et ce droit exorbitant se prélève, non-seulement sur la valeur du fonds de l'immeuble, mais encore sur celle de tous les bâtiments, embellissements, etc., etc., que le titulaire

a fait construire à ses frais. Il est donc vrai que plus vous dépensez sur une propriété de ce genre, moins elle a de valeur pour vous. L'on sent combien un semblable abus est fait pour arrêter tout progrès, et combien il a dû contribuer à l'état stationnaire de ce peuple. Mais si nous examinons attentivement les causes de ce fait singulier, nous verrons que ce n'est point la haine des idées constitutionnelles qui maintient ce déplorable état de choses, mais que c'est, au contraire, un sentiment noble et pur qui lui sert de prétexte; ce sentiment est l'amour de la patrie, aussi vivace chez le Canadien qu'il l'était dans le cœur de Duguesclin ou de Jeanne la Sainte. L'horreur de la domination anglaise les éloigne d'accepter de leurs oppresseurs ce qu'ils regarderaient probablement comme un bienfait s'il leur venait d'une autorité nationale, et je ne doute nullement que peu de jours après la libération du Canada, qui ne peut être qu'une question de temps, ce peuple intelligent et spirituel ne se place rapidement au niveau des autres nations civilisées; non que j'entende par là qu'il se lancera dans le tourbillon révolutionnaire et viendra, comme une mouche stupide, brûler ses ailes au grand incendie démocratique, mais qu'il comprendra que la base constitutionnelle est aujourd'hui le droit public des nations, et, restant peuple religieux et ami de l'ordre, il saura allier à ces nobles principes ceux d'une sage liberté. D'ailleurs, à voir les efforts que ces hommes ont déjà faits pour acquérir leur indépendance, et ceux surtout auxquels ils se préparent, l'on ne saurait douter de leur ardent désir d'être libres; mais ils comprennent en même temps qu'avant d'épurer leurs institutions, il faut secouer le joug étranger, plaie hideuse et dégoûtante, dont tout homme, digne de ce nom, doit contribuer de tous ses efforts à délivrer son pays, même au risque de son existence.

La population du Bas-Canada est d'environ cinq cent cinquante mille habitants, sur lesquels quatre cent soixante mille sont les descendants de nos pères, et le reste de race anglaise.

Dans le Haut-Canada, ainsi que nous l'avons déjà vu, la proportion est inverse, et sur quatre cent quatre-vingt mille habitants, quatre-vingt mille seulement sont français. Il semblerait donc qu'en réunissant les deux provinces, il y aurait presque égalité entre les deux partis aujourd'hui en présence; mais si l'on réfléchit, d'une part, que les deux-tiers des émigrants sont Irlandais, et par conséquent catholiques et ennemis-nés de la domination anglaise, et que, d'autre part, des tribus sauvages presque innombrables sont à la disposition des métis canadiens, l'on verra, je crois, la question sous son véritable point de vue. Il faut, de plus, ajouter aux chances des Canadiens français, celles qu'ils tirent de la vive sympathie

qu'inspire leur cause aux habitants des États-Unis, qui, non-seulement les aideront de tous leurs efforts, mais chercheront encore à compromettre en leur faveur l'étoile américaine. Quant aux Canadiens eux-mêmes, il y a unanimité dans leurs sentiments, et, sous ce point de vue, il y a parfaite similarité entre toutes les classes de la société, ainsi qu'il me fut aisé de m'en convaincre, lorsque sur le bateau à vapeur qui me conduisait à Québec, et en apercevant le fort Diamond, ce Gibraltar de l'Amérique, nos passagers de l'avant se pressant autour de moi, et bien que ne me connaissant d'autre qualité que celle de Français, me montraient, les yeux étincelants et la voie émue, le côté où, suivant eux, il serait possible d'escalader cette redoutable citadelle. Le clergé seul semble faire exception, car, dans ces derniers temps, un assez grand nombre de ses membres est resté neutre ou s'est même rangé sous la bannière anglaise; ils ont été, à cet égard, dirigés par la haine de l'effusion du sang dans une partie qu'ils ne regardaient pas comme égale, et, en second lieu, par un léger sentiment d'intérêt personnel et de reconnaissance pour le Gouvernement, qui, par une politique habile, a su se les concilier en leur accordant une protection illimitée. Ce fait a, dans quelques localités, diminué l'influence qu'ils exerçaient sur les masses; mais ici encore, le bons sens national se fait voir, et tout en blâmant ce que le Canadien regarde comme une tiédeur blâmable, il n'en conserve pas moins le même dévouement à la religion dont ils sont les ministres, et le paysan ne manque jamais, en passant devant les croix fleurdelisées qui jonchent toutes les routes, de descendre de son cheval ou de sa charrette, et de se découvrir respectueusement en se signant avec dévotion.

Le soir de mon arrivée à Montréal, les partisans de l'administration de lord Durham, irrités des mesures prises en Angleterre, et dont le résultat est l'impossibilité, pour le noble pair, de rester à la tête des affaires de ce pays, inventèrent une ridicule mascarade, qui se termina par l'auto-da-fé des mannequins de lord Brougham et des autres ministres, que l'on brûla sur la place publique, au milieu des vociférations et des propos les plus abjects; au-dessus de chacun était un écriteau couvert d'inscriptions insultantes, et dont l'inévitable conclusion était de leur souhaiter, pour partage dans l'autre vie, ce lieu que la délicatesse de notre langue ne permet point de nommer, mais dont la description détaillée forme la partie obligée de tous les sermons de la chaire anglaise. Le flot qui se pressait autour de l'échafaud était bien vil et bien dégoûtant; cependant l'on était étonné de découvrir parmi ceux qui excitaient cette populace, plusieurs membres supérieurs de l'administration, qui pensaient ainsi faire leur cour à une puissance qui, bien

que chancelante, était encore debout, et qui d'ailleurs se fiaient à l'éloignement de ceux sur lesquels ils déversaient le ridicule pour ne pas craindre la punition de cet ignoble travestissement.

La curiosité m'attira au milieu des groupes, et ce fut avec bonheur que je me convainquis que pas un Canadien n'était mêlé à cette basse démonstration ; tous les sons qui frappèrent mon oreille étaient étrangers, et c'était de bière qu'étaient enivrés tous ceux qui se vautraient dans les rues. Je sus le lendemain que tous les moyens imaginables avaient été mis en œuvre pour engager les Canadiens à prendre une part active à cette ignoble comédie; mais comprenant qu'ils devaient rester étrangers à une querelle entre leurs oppresseurs, c'était avec dédain que ces ouvertures avaient été rejetées; aussi y eut-il nouveau déluge d'insultes de la part des journaux stipendiés; les mesures les plus arbitraires étaient invoquées contre les *infâmes rebelles*, et la race française tout entière n'avait-elle pas prouvé qu'elle devait être rangée dans cette catégorie, en ne prenant aucune part à cette *démonstration nationale!* Le seul moyen de pacifier le pays était, toujours suivant ces ignobles libellistes, de traiter avec une rigueur nouvelle cette population proscrite, et le Gouvernement commettrait un *véritable crime*, s'il comptait pour quelque chose les cinq sixièmes de la nation, au lieu de ne songer exclusivement qu'à la fraction imperceptible mais fidèle.

La conduite des chefs canadiens fut noble et calme, ils ne descendirent à aucune réponse, et le sourire du dédain fut la seule vengeance qu'ils tirèrent de leurs implacables ennemis, mystifiés par la droiture de leur conduite.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'aveuglé par l'esprit de parti, l'on ne reconnaisse ici les bonnes intentions de lord Durham, et que l'on ne rende pas justice à son caractère élevé; l'opinion générale est, au contraire, qu'il aurait pu, il y a quelques années, faire beaucoup de bien, mais qu'aujourd'hui il est trop tard.

Une nouvelle collision n'est donc que trop à craindre, et l'on aurait tort d'en prévoir les résultats d'après ceux de l'échauffourée infructueuse de l'hiver dernier; car alors, sans chefs et sans organisation, les Canadiens n'ont pu que donner des preuves inutiles de courage que nul ne leur conteste; cette prise d'armes leur a d'ailleurs été utile, en leur montrant le peu de confiance que méritaient certains hommes qui, après avoir excité le mouvement par leurs paroles et leurs écrits, ont déserté avec honte la cause nationale lorsque l'heure du danger eut sonné.

L'on objectera peut-être à ce que j'ai dit sur le constant éloignement de la population canadienne française pour le Gouvernement britannique, le fait bien connu

de sa courageuse et active coopération contre l'insurrection américaine ; mais en premier lieu, et ainsi que me l'expliquaient quelques personnes qui ont pris une part active à ces évènements déjà si reculés, les Canadiens, fidèles à leur serment féodal, se croyaient obligés envers le roi d'Angleterre à lui donner appui en cas de guerre. D'ailleurs, les idées démocratiques de la république naissante ne pouvaient nullement convenir à ce peuple aristocratique, et puis encore, en combattant une portion de la race anglaise, n'était-ce pas toujours, à leurs yeux, affaiblir leurs ennemis, et enfin, le Français peut-il rester neutre, lorsque le bruit du canon vient frapper son oreille?

L'avenir de ce pays est gros d'évènements, et le génie politique d'un Guizot ou d'un Thiers serait nécessaire pour les prévoir ; tandis que la plume si savante et si spirituelle d'un Michel Chevalier ou d'un Tocqueville pourrait seule décrire avec vérité son état présent : cependant, en l'absence de ces grands maîtres, et comptant sur l'indulgence de mes concitoyens, j'ai pensé qu'il serait permis à un voyageur d'inscrire ses réflexions sur les évènements qui se sont passés sous ses yeux.

III.

LES CHUTES DU NIAGARA.

Au nord du continent américain, existe une contrée qui, par son éloignement de l'Europe, l'âpreté de son climat, la férocité de ses primitifs habitants et la stérilité presque générale de son sol, semblait devoir échapper pendant bien des siècles a l'esprit envahissant de la race blanche; cependant cette région fut, de tous temps, la colonie chérie de nos concitoyens, et nos rois placèrent longtemps parmi les plus beaux joyaux de leur couronne, le diamant de glace des eaux du Saint-Laurent. Qu'y avait-il donc, dans ces régions lointaines, qui pût séduire l'esprit aventureux de nos pères? Car pendant que l'Espagnol faisait suinter l'or du corps déchiré des caciques du Mexique et du Pérou; que le Portugais livrait des combats glorieux, mais intéressés, aux puissants rajahs de l'Hindoustan; que l'Anglais jetait sur le riche sol du rivage de l'Atlantique les fondements d'une Puissance dont la prodigieuse prospérité devait être elle-même un germe de perte pour la mère patrie, semblable à l'enfant trop précoce dont les précieuses qualités sont souvent la cause future de

ruine; pendant ce temps, disons-nous, le Français dirigeait ses navires vers des ports, dont l'entrée est, pendant la majeure partie de l'année, bloquée par de hauts remparts de glace, et c'était pour conserver des amas immenses de neige, des roches nues et stériles et des forêts interminables de pins, que l'élite de notre jeunesse abandonnait les douceurs d'une patrie dont on ne comprend tous les glorieux bienfaits que lorsqu'on en est loin, bien loin!..... Mais c'est que, voyez-vous, quelque chose d'admirablement grand et mystérieux était répandu sur cette terre barbare! Car dans quel lieu auriez-vous pu trouver plus de dangers réunis, plus de difficultés à vaincre? C'était donc bien là que devait se porter la bouillante ardeur de nos illustres aventuriers; et n'étaient-ils point payés de trois à quatre mois de dure navigation, lorsqu'il leur était permis d'admirer ces blocs granitiques qui se redressent en crêtes gigantesques sur chaque rive de ce fleuve qui a vingt lieues de large, et dont la sublimité est encore augmentée, s'il se peut, par l'horrible danger de sa navigation; puis remontant à force de patience et d'adresse ses eaux furibondes, s'ils échappaient à ses nombreux écueils, ils parvenaient à Québec, où le génie national se montre partout par ses fortifications aussi belles que hardies. Ici commençait seulement leur vie aventureuse, et leur cœur palpitait après ce point de départ; car combien de douces voluptés n'éprouvaient-ils point ensuite à se perdre dans ces noires forêts, derrière lesquelles ils ne savaient ce qu'ils allaient rencontrer, à livrer ces combats de géants à ces Iroquois, à ces Hurons, à ces Algonquins, fils des forêts primitives, dont le corps peint aux couleurs les plus éclatantes et orné de la bizarre parure des bois, et dont l'effroyable hurlement de guerre, la flèche mortelle et le tamahac sanglant, étaient seuls capables de leur faire éprouver encore quelques unes de ces délicieuses sensations que l'habitude des combats avait blasées chez eux lorsqu'il ne s'agissait que d'un Fontenoy ou d'une guerre de Trente Ans. D'ailleurs, ici il n'y avait point de quartier à attendre, et le scalpe du vaincu figurait le lendemain au wigwam du vainqueur. Puis enfin ne comptez-vous pour rien de gravir des roches à pic, bordées d'affreux précipices; de descendre, avec la rapidité de l'éclair, des cataractes gigantesques, d'autant que vous le faisiez dans le frêle canot construit d'une feuille d'écorce; et puis vous aviez encore à chasser la cruelle panthère, les loups et les ours sans nombre! Oh! c'était une vie délicieuse, et qui vous payait au centuple des quelques sacrifices que vous aviez faits pour l'acquérir. Et voilà pourquoi le Canada fut de tout temps la terre de prédilection des Français. Cependant gardez-vous de croire que le long abandon de la mère-patrie et l'oubli coupable de ses frères d'outre-mer aient rien changé aux mœurs ou au langage du Canadien. Non, il est Français, aussi Français que vous, habitants de Paris ou de Lyon. Le sang gaulois s'est ici conservé

pur et isolé, au milieu de la race anglo-américaine, semblable à l'oasis dans le désert. Le *Français* de *France* est ici un frère aîné et respecté, tandis que l'Anglais n'est que l'étranger et l'oppresseur.

La colonie de la nouvelle France avait déjà pris quelque importance, et le victorieux drapeau de Louis XIV planait depuis les chutes de la Montmorency jusqu'au sommet du Montréal, lorsque deux hommes vénérables, Hennepin et Tonti, excités, non par la soif de l'or ou de la gloire mondaine, mais par la sainte vocation d'arracher à la barbarie des peuplades idolâtres, et de remplacer le culte sanglant du Manitou par la foi si pure et si consolante de la Rédemption chrétienne, s'enfoncèrent dans l'épaisseur des bois, n'ayant d'autres armes que leur courage, d'autre guide que leur inspiration, mais possédant la plus puissante des escortes, la protection divine.

Leur pèlerinage fut long: tantôt traversant des marais immenses, tantôt descendant des rivières rapides; ici, reçus en libérateurs par des nations converties, là, traqués comme des bêtes fauves par des hordes altérées de sang, ils parvinrent enfin sur les bords de l'Ontario, qui, bien que le moins étendu de la longue chaîne de lacs qui, semblable à une ceinture immense, joint les eaux de l'Atlantique à celles de la mer Indienne, n'en est pas moins une vaste mer intérieure; puis, se dirigeant vers l'ouest, ils s'engagèrent dans cet étroit passage qu'ont creusé, entre les clifs perpendiculaires, les eaux bouillonnantes du Niagara; ils contemplèrent ce tourbillon majestueux que forme le fleuve en se précipitant de roche en roche et en revenant sur lui-même, comme effrayé de sa propre audace; ils virent avec terreur, d'une élévation de trois cents pieds, le *noir trou du Manitou*, et ce ne fut pas sans un frisson général que leur œil pénétra dans ce gouffre effroyable. Leur esprit était vivement frappé de tout ce qu'ils avaient vu, ainsi que d'un bruit lointain semblable au tonnerre et qui ne cessait de se faire entendre. Un religieux pressentiment leur révélait qu'ils allaient assister à l'un des grands mystères de la nature, et ils sentaient ce que dut éprouver le législateur hébreu, lorsque sur le Sinaï le tremblement des terres et les éclats de la foudre lui apprirent que la voix allait se faire entendre, et que toutes les fibres de son corps se tordant comme le ver de terre, lui annoncèrent que la créature allait paraître devant le Créateur. Aussi, ce fut sans étonnement, mais dans le silence profond de l'extase, qu'au détour d'une des sinuosités du prodigieux torrent, et à la faveur d'une éclaircie qu'un ouragant récent avait ouverte, comme un profond sillon, parmi les pins épais, qu'ils contemplèrent la sublimité du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Ils se trouvaient alors au milieu de l'amphithéâtre immense que forment les chutes, et entourés de tous côtés

par ces prodigieuses masses d'eau, qui, se précipitant de sommets à pic, entraînent avec fracas les lourds blocs qui s'opposent à leur passage, et forment trois branches principales qui, semblables à la main du festin de Balthazar, semblent menacer sans cesse le monde d'une destruction prochaine. De toutes parts s'élèvent d'immenses colonnes de vapeurs, qui, s'élançant vers le ciel aussi haut qu'elles viennent de pénétrer profondément dans le gouffre qu'elles ont creusé, et qui, retombant de nouveau et se condensant encore une fois en une écume blanchissante, forment un torrent furieux qui déchire le sol, renverse les forêts, et, par sa force prodigieuse et sa furieuse rapidité, ne peut être comparé qu'à la foudre.

Les épaisses forêts vierges, qui se pressent de toutes parts sur les sommets d'alentour, augmentent encore, par les couleurs si variées qu'elles assument dans la saison avancée de l'année, la grandeur extraordinaire de cette scène : sur le vert obscur des pins se détache le jaune clair des chênes à moitié desséchés, ainsi que le rouge éclatant de l'érable à sucre, et l'orange et le violet, apanages d'autres habitants de ces solitudes.

Les saints vieillards restent quelques instants immobiles comme le marbre : puis des larmes tombent de leurs yeux, un frémissement convulsif parcourt tout leur corps, et c'est avec peine qu'ils réunissent assez de force pour s'écrier : Mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes grand, et combien sont admirables les œuvres de votre puissance! Au même instant le soleil, se dérobant de derrière un nuage léger, lance sur la masse vaporeuse un de ses rayons profonds ; aussitôt les ondes transparentes se changent en une pluie d'or et de diamants, et le glorieux arc-en-ciel étale sur la masse liquide les splendides couleurs de sa sainte couronne. Oh! il va apparaître, sans doute, et déjà la colombe sans tache ne plane-t-elle pas sur cette zône lumineuse, et cet emblême auguste de la Trinité chrétienne ne se pose-t-il pas sur ce mystérieux piédestal?...

Les Français sentent leurs genoux fléchir, et c'est prosternés sur la terre et la tête renversée dans la poussière, que de leur poitrine haletante s'échappe à leur insu le glorieux *Te Deum*. Les guerriers cuivrés qui les entourent ne peuvent eux-mêmes rester impassibles devant la solennité du spectacle, et, vaincus par une humilité si nouvelle pour eux, se précipitent sur le sol, et, eux aussi, inclinent les plumes de l'aigle des combats qui ornent leur tête altière. Les missionnaires se relèvent, et, par une inspiration céleste, c'est avec l'eau de la cataracte elle-même qu'ils répandent autour d'eux le symbole vivifiant du baptême.

Cette conversion fut sincère, et les nouveaux néophytes firent constamment de leurs corps un bouclier à leurs bienfaiteurs, et aujourd'hui même, en remerciant

le ciel de leur avoir accordé la lumière de la foi, les Hurons n'oublient jamais de rendre des actions de grâce aux saints hommes qui en furent les instruments.

Hennepin était destiné à de grandes choses: il devait découvrir le Mississipi, et descendre ce père des eaux jusqu'à son embouchure dans la mer mexicaine. A lui, les voyageurs purent adresser cette question d'Alexandre à son père : Après vous, que nous restera-t-il à faire ?

IV.

LA MISSION.

ÉPISODE D'UN VOYAGE A LA GRANDE-BAIE-VERTE.

J'avais depuis deux jours quitté le fort Howard et l'établissement de la Baie-Verte, pour accompagner un parti d'Indiens dans une excursion de chasse à la rivière des Ménoménies. Un léger canot d'écorce, dirigé avec autant d'adresse que de grâce par les squaws qui nous accompagnaient, nous porta à travers cet immense bassin, dont le nom vient probablement de la grande quantité d'herbes et de plantes aquatiques qui recouvrent sa surface. Aussitôt arrivés à l'entrée de la rivière, nous tirâmes à terre notre fragile embarcation, et nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur des bois, animés dans nos recherches par le double appât de la faim et de l'amour de la chasse; joignez-y, pour ma part, le vif désir d'étudier les productions naturelles de ces solitudes, encore si peu explorées, et vous aurez une juste idée des sensations que j'éprouvais.

C'était un singulier coup d'œil que celui qu'offraient mes compagnons de voyage, tous Indiens, et dont la peau d'un rouge foncé n'était cachée que par

une simple couverture; leurs jambes étaient enveloppées d'une sorte de guêtres d'un drap écarlate, montant au-dessus des genoux, et leurs pieds renfermés dans des mocassins de peau de daim; sur leur tête se voyait la plume d'aigle ou une touffe de longs poils d'élan; leurs figures étaient peintes aux vives nuances du vermillon, et leurs bras entourés d'anneaux d'argent ou de cuivre. Tous portaient la longue carabine au canon épais qui remplace aujourd'hui, chez la plupart des Indiens, l'arc moins redoutable de leurs pères; à leur côté pendaient le couteau à scalper et le tamahac: ce dernier, qui leur sert à la fois de hache et de pipe, est le meuble le plus précieux aux yeux du Sauvage, et celui dont il se défait avec le plus de regret. Un assez grand nombre de chiens à l'aspect repoussant complétaient mon escorte. Bientôt un daim fut aperçu, et aussitôt mes compagnons cuivrés de s'élancer avec la rapidité de l'éclair à travers l'épais fourré, tantôt se traînant dans les marais, tantôt se glissant comme des serpents sous les broussailles, et de ne s'arrêter qu'au moment où le bruit de deux détonations, suivies chaque fois d'un long cri de guerre, m'annonça que leur adresse était couronnée de succès et notre déjeuner assuré. En peu d'instants, ils allumèrent un grand feu, et bientôt un quartier de chevreuil fut dévoré avec plus d'appetit et de gaîté qu'il ne s'en rencontre d'ordinaire aux plus splendides festins. Un loup gris tomba encore victime de l'adresse de mes Peaux-Rouges, et vers le milieu du jour, nous nous étendîmes à l'ombre et goûtâmes les douceurs d'un profond sommeil.

A mon réveil je fus surpris de la manière la plus désagréable, en voyant que j'étais seul, et que mes compagnons de voyage, entraînés par leur passion pour la chasse, étaient partis, attirés sans doute par la découverte de quelques pièces de gibier. Je pensai que bientôt je les verrais reparaître, et me mis à récolter les jolies fleurs qui jonchaient la terre et qui, parsemant la mousse épaisse, lui donnaient l'apparence d'un magnifique tapis. Cependant ce ne fut pas sans une légère inquiétude et sans un mouvement d'impatience très-marqué, que je vis le soleil se cacher derrière la cîme des arbres, et que je sentis combien j'étais seul et isolé.

Je dois l'avouer, bien qu'habitué aux bois, une vague inquiétude s'empara de moi, et je me décidai à profiter de ce qui restait de jour pour tâcher de regagner le lieu où nous avions laissé nos canots; mais sans boussole et privé du secours du soleil, j'avais bien peu d'espoir de réussir. Je m'orientai cependant de mon mieux, et marchai avec autant de rapidité que me le permettait l'épaisse végétation de ces forêts primitives. A chaque instant, des arbres renversés ou des marais, ralentissaient tellement ma marche, que tout espoir s'éteignit en moi, et, craignant de suivre une fausse direction, je m'arrêtai et me décidai à passer la

nuit au pied d'un érable à sucre. J'étais d'autant plus vivement contrarié de ma mésaventure, que le bruit se répandait de tous côtés qu'une maladie épidémique venait d'éclater dans ces régions, et que l'exposition à l'humidité de la nuit était regardée comme particulièrement favorable à l'invasion de la maladie. J'étais préoccupé de ces désagréables pensées, lorsqu'un bruit éloigné vint frapper mon oreille ; redoublant alors d'attention, je distinguai clairement les tintements d'une clochette : et je me dirigeai précipitamment vers le lieu d'où partait ce son bienvenu.

Au bout d'un quart d'heure de course, je parvins à une éclaircie au milieu de la forêt, et je contemplai avec joie un petit village indien, composé d'une douzaine de wigwams, au milieu desquels s'élevait une cabane en bois, ayant devant la porte une croix formée de deux branches d'arbres ; à peu de distance se tenaient plusieurs personnes agenouillées, et, me dirigeant de ce côté, je vis un vieillard revêtu de l'habit du prêtre. Une excavation ouverte à ses pieds m'apprit qu'en rendant à la terre une dépouille mortelle, il accomplissait un des plus beaux devoirs de son sublime ministère, celui d'intercéder pour ceux qui ne sont plus. Je me découvris et m'inclinai devant le corps que la terre nous déroba bientôt, et lorsque la bénédiction dernière fut donnée, le missionnaire se tournant vers moi, me dit : « Qui que tu sois, étranger, sois le bien-venu. » Je pressai avec respect la main qu'il me tendait en signe d'hospitalité ; puis, après quelques minutes d'entretien, et sur l'observation que je lui fis que j'ignorais l'établissement d'une mission catholique dans cette partie du Ouisconsin, il me dit : « Le lieu habituel de ma résidence est sur la rive orientale du lac Michigan, parmi les Ottowas ; mais ayant appris qu'un fléau, inconnu jusqu'ici à ces régions, venait d'éclater parmi les Ménomenies, je me hâtai de m'embarquer sur un canot d'écorce, et me confiant en la protection divine, je me livrai à ces flots orageux ; la traversée fut longue et pénible, et mon impatience était grande ; je craignais bien d'arriver trop tard ! »

Trop tard! pour vous, hommes du monde, c'est manquer une opération de bourse trop souvent honteuse ; trop tard ! c'est lorsqu'on a desservi le festin, ou lorsque les accords du bal ont cessé de se faire entendre ; trop tard encore! c'est lorsqu'endormis au sein des plaisirs, vous avez perdu l'occasion d'assouvir votre mondaine ambition ! Mais pour l'homme de Dieu, trop tard! c'est lorsque le fléau a cessé ses ravages faute de trouver de nouvelles victimes, lorsque l'écho ne répète plus le râ-

lement du dernier mourant, car alors il est trop tard pour venir partager le sort de ses frères!

« Tu viens d'assister, continua-t-il, à l'une des scènes qui, à chaque instant, viennent accabler mon esprit; mais cette fois, du moins, le ciel m'accorde une grande consolation : celle qui vient d'expirer était chrétienne, et puis elle était pure comme la simple rose des bois, et ne doit-on pas s'estimer heureux lorsque la vertu sert de linceul à la mort? »

Combien de réflexions tristes et graves faisaient naître dans mon esprit les paroles du vieillard! Mort! pensée affreuse, car c'est celle de la séparation, mais qui du moins peut se concevoir lorsqu'elle s'applique à l'homme chargé d'ans, qui, après une vie agitée, paie à la nature le tribut immuable; que peut encore envisager avec indifférence celui pour qui la mesure des misères humaines a été comblée; que pourra même, dans l'exaltation du combat, appeler de ses vœux le guerrier généreux fier de verser son sang pour une patrie chérie. Mais voir mourir une jeune fille, voir le doux coloris de ses joues veloutées faire place à la blancheur du marbre, la pudique ardeur de ses yeux s'éteindre sous la pesanteur de sa longue paupière, entendre cette voix, faite pour prononcer de douces paroles, articuler le dernier râlement, comprendre que cette imagination jeune et pure, qui jusqu'ici n'a reposé que sur des fleurs, soit obligée en un instant de concevoir cette grande pensée de l'éternité, sentir enfin que ce corps charmant n'est plus qu'une belle statue privée du souffle divin : oh! cette pensée a quelque chose de déchirant, et nous navre d'une amertume profonde qui laisse toujours dans l'ame le plus pénible des souvenirs.

Le missionnaire voyant combien j'étais ému, me dit : « Venez, mon fils, dans ma rustique cabane, elle n'est formée que de quelques troncs d'arbres, mais une franche et cordiale hospitalité vous dédommagera autant qu'il dépendra de moi de son extrême pauvreté. » Lui, pauvre! Oh! qu'il me semblait riche et grand ce vénérable vieillard; car combien il possède les vertus de cette vie, et que son intercession doit être puissante auprès de celui pour qui toutes les richesses de ce monde sont moins qu'à nos yeux l'atôme de sable sur le rivage de la mer, celui dont le souffle produit la tempête, et dont le froncement de sourcils enfante le tremblement des mondes!

Un gâteau de maïs et quelques baies ramassées dans les bois me furent apportés sur une table d'une extrême blancheur; mais le souvenir de cette scène avait fait fuir la faim loin de moi, et le bon prêtre me dit : « Celle que nous venons de remettre à

la terre dont elle était sortie il y a seize printemps, était fille d'un chef de la tribu des Folle-Avoines, et sa beauté était célèbre dans toute sa nation : ayant accompagné son père, à la dernière chute des feuilles, pour une grande pêche aux îles Manitoulines, un jour que seule dans son canot d'écorce, elle prenait plaisir à le diriger avec adresse au milieu de ce petit archipel, elle aperçut tout-à-coup sur le rivage un jeune homme pâle, et qui, se traînant avec peine, l'appela d'une voix presqu'éteinte et lui dit qu'il était de la nation des Chippeways ; que, jeté par une de ces affreuses tempêtes si fréquentes dans ces parages sur un îlot à moitié recouvert par les eaux du lac, lui seul avait échappé à la mort ; que, depuis plusieurs jours exténué de besoin, il s'était enveloppé de sa couverture et venait d'entonner son chant de mort, lorsqu'il aperçut la vierge indienne : « Tu m'apparus, dit-il, comme un cygne léger fendant les eaux d'azur, et tu formais le gracieux cou de l'oiseau dont ton canot était le corps. » Un profond coloris couvrit les joues brunies de la jeune fille, et le recevant dans son embarcation, elle s'empressa de lui offrir des épis de maïs et de riz sauvage, sur lesquels il se précipita avec avidité. Mais pourquoi la fille du chef paraît-elle si profondément émue ? Pourquoi sa noire paupière n'ose-t-elle se lever sur celui qu'elle vient de sauver d'une mort affreuse? Pourquoi tressaille-t-elle de joie lorsqu'elle entend le jeune Chippeway dire à son père : « J'ai perdu par la tempête ceux qui me donnèrent le jour, et en me réunissant aux tiens, le Grand-Esprit m'indique que sa volonté est que je te suive et que je devienne l'un de tes enfants. » Le vieux chef le reçut avec bonté, et remettant au retour à l'agent des Indiens un léger bâton de cèdre, lui apprit que l'aigle américaine avait acquis un fils de plus. Dès-lors le jeune homme devint l'un des guerriers de la nation, et il lui fut permis d'offrir à la beauté indienne l'hommage de son amour. Chaque matin au lever du soleil, et le soir à son coucher, on le voyait assis devant son wigwam, l'un de ses pieds chaussé d'un mocassin rouge, pendant que l'autre en portait un de couleur bleue, et tirant de la flûte indienne ses trois notes graves et monotones; mais lorsque le beau crépuscule de ces régions avait répandu ses nuances douces et grises sur les bois d'alentour, alors plus légère que la biche, la fille des forêts s'échappait de sa tente d'écorce, et venait à la dérobée entretenir son amant; alors elle était dans tout l'éclat de la parure des bois: ses cheveux d'un noir d'ébène, séparés sur son front et réunis en arrière, étaient reçus dans une poche magnifiquement travaillée en perles ; sa robe était curieusement ornée des épines du porc-épic de ces régions, et des mocassins en peau de caribou, et plus blancs que la neige, couvraient ses pieds délicats ; ses jambes étaient revêtues de drap rouge, et des bracelets de métal

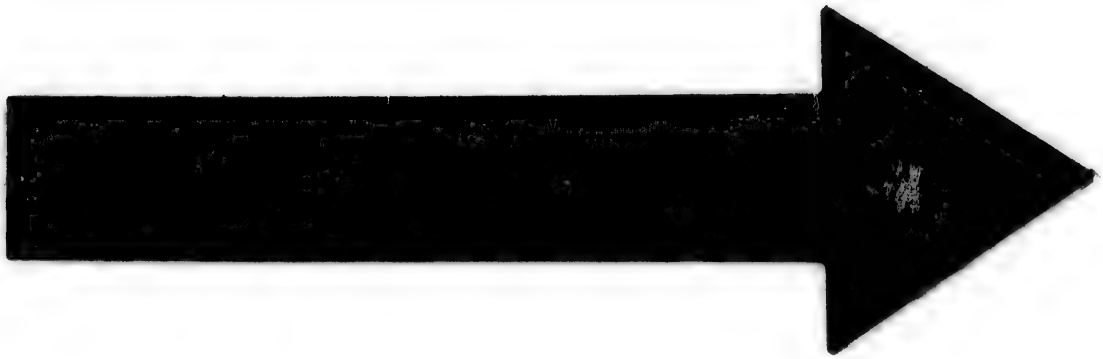
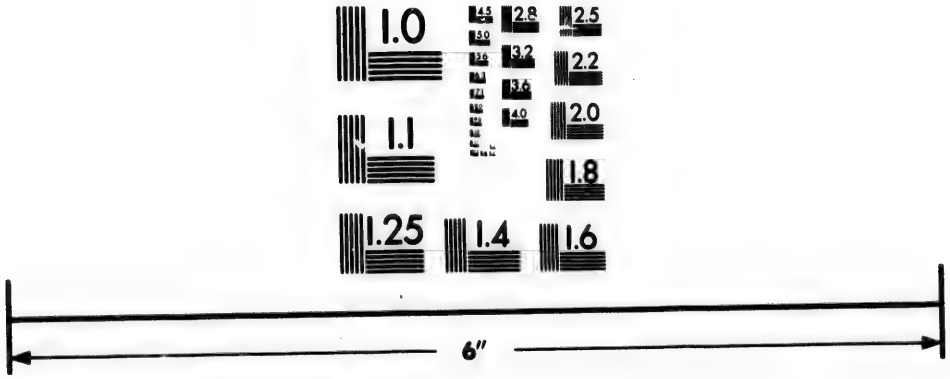
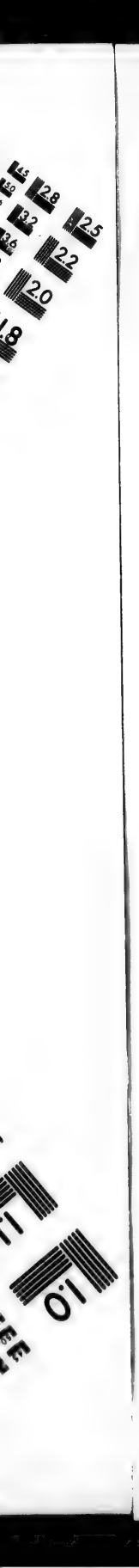


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

entouraient ses chevilles et ses bras; une vaste pièce de toile écarlate lui servait de manteau et se drapait sur elle avec grâce, en dévoilant tous les contours d'une taille svelte et élégante.

» Tout était bonheur et joie chez ce jeune couple si digne l'un de l'autre; et après un noviciat de quelques mois, le jeune homme vint un jour trouver le père de sa bien-aimée, le cœur léger et le front joyeux, et, lui présentant son fusil, son canot, et les nattes de son wigwam, réclama sa fiancée, en montrant avec orgueil qu'il était assez riche pour assurer son existence. Mais le cruel fléau qui décime ces malheureuses tribus venait d'éclater, et déjà plusieurs victimes avaient succombé sous ses noires étreintes. Il fut convenu que la famille s'enfoncerait dans les bois pour fuir cet ennemi caché, et le départ fut fixé au lendemain; comme si demain appartenait à l'homme!

» Le matin même, la jeune fille fut saisie d'un mal universel, et en peu d'heures il ne restait plus d'elle que l'enveloppe terrestre, l'ame s'était envolée et reposait dans le sein de Dieu. Voilà, mon fils, l'histoire bien simple de cet amour du désert. »

Une larme brillait à travers l'épaisse paupière du bon vieillard. Nous restâmes un instant silencieux, puis nous nous étendîmes sur des nattes de jonc; mais le sommeil fut longtemps à m'apporter ses doux bienfaits d'oubli, et j'entendis longtemps la voix du prêtre articuler des prières en faveur de ces enfants de la nature, tandis que du dehors le vent nous apportait par instants les sons tantôt déchirants et tantôt bachiques des funérailles indiennes.

Au point du jour, je me levai, le vieillard était déjà parti, et, me dirigeant vers la tombe de la jeune fille, je le vis agenouillé, et tellement absorbé par sa méditation, qu'il ne s'aperçut point de mon approche. Alors, mes yeux se portèrent sur le petit toit d'écorce surmonté de la croix chrétienne, monument simple et touchant qui, la veille, avait été en peu d'instants érigé en souvenir de la pure dépouille que venait de recouvrir cette terre encore humide, quand je m'aperçus, avec un frisson d'horreur, qu'une main sacrilège avait violé le repos du tombeau. Alors je distinguai étendu auprès le cadavre du jeune homme, couvert des marques noires et livides de la peste. Je compris que, durant la nuit, sentant sa fin approcher, il s'était péniblement traîné jusqu'auprès du corps de sa maîtresse, avait creusé la terre de ses doigts déjà engourdis par le froid de la mort, et saisissant la main glacée de ce qui, quelques heures avant, était une amante adorée, et la

pressant dans les convulsions de l'agonie contre sa poitrine râlante, il avait rendu le dernier soupir.

Pendant la nuit, mes compagnons étaient arrivés à la mission; ils avaient poursuivi vainement un élan, et à leur retour ne me trouvant plus, ils m'avaient inutilement cherché. Nous retournâmes aussitôt à la Baie-Verte.

V

PROMENADE AU CONNECTICUT.

Harfort, 30 juillet 1839

Le mois de juillet venait de commencer, et l'étouffante chaleur jointe à des cas isolés mais assez nombreux de fièvre jaune, de choléra et de typhus, avait rendu la ville de New-York presque déserte ; chacun cherchait l'air pur de la campagne, et profitant du peu de semaines pendant lesquelles les affaires sont interrompues dans cette grande cité commerciale, les uns allaient admirer les prodigieuses cataractes du Niagara, le cours majestueux du Saint-Laurent, ou bien ces lacs immenses qui séparent les États de l'Union des possessions anglaises du Canada ; les autres se pressaient aux eaux de Saratoga, qui, à tout prendre, ne sont guère plus insignifiantes que les établissements de ce genre que nous possédons ; d'autres, encore plus casaniers, se réf[illegible]at à peu de milles de la ville dans les bois du New-Jersey ou dans les jolis [illegible]ages maritimes de l'Ile-Longue. Quant à moi, ne pouvant cette fois m'élancer dans les forêts vierges, j'avais pendant longtemps bravé avec obstination les petits inconvénients de la ville, dont j'étais du reste bien récompensé par une promenade quotidienne au Broadway, ce beau boulevart de New-

York, et le soir par une station de plusieurs heures sous le délicieux ombrage des sycomores de la Batterie, d'où la vue se projette sur cette baie magnifique continuellement sillonnée par des navires arrivant de tous les points du globe.

Enfin la contagion me gagna, et je me décidai à faire une excursion dans quelques uns de ces États de la Nouvelle-Angleterre, dont les habitants, descendants des austères puritains, ont conservé presqu'intactes les sévères institutions de leurs pères. Et voyez cependant à quoi tiennent les grandes choses, je pris cette subite résolution pour avoir relu pour la dixième fois le beau roman de Walter-Scott. Sous ce rapport, je choisis le Connecticut pour le but de mon pèlerinage. J'avais pour compagnon de voyage un jeune importateur français, M. D..., qui, bien qu'en Amérique depuis deux ans, pouvait à peine dire un mot d'anglais, n'était jamais sorti de New-York, et, encore aujourd'hui, n'est pas plus au courant des coutumes américaines que s'il était resté dans sa province. Tout cela, du reste, est fort commun parmi nos Français d'ici, qui, vivant toujours entre eux, forment une colonie à part, existant *à côté* des habitants du pays, mais non *avec eux*. Nous nous embarquâmes à bord du grand et beau steamer *la Cléopâtre*, le même qui nous conduisit l'année dernière à Newport, à la jolie fête que M. le prince de Joinville nous donna à bord du vaisseau *l'Hercule*. Durant la nuit, nous relâchâmes à New-Haven, ravissante petite ville, située sur le bras de mer que l'on nomme ici *la rivière de l'Est*, et, au point du jour, nous atteignîmes l'entrée de la rivière de Connecticut, que nous remontâmes jusqu'à la ville de Harfort, située à trente-six milles de son embouchure. Cette rivière est très-étroite pour l'Amérique, étant généralement moins large que la Seine à Paris; mais ses bords sont d'une grande beauté et présentent une succession à peine interrompue de collines et de petites montagnes magnifiquement boisées. Tantôt vous êtes entouré de roches menaçantes et de l'aspect le plus sauvage; puis, l'instant d'après, vous traversez de jolis villages, et le bruit de la vapeur qui s'échappe des usines, vous rappelle que vous êtes au centre de la civilisation américaine, qui ne peut mieux être comparée qu'à un chemin de fer au milieu du désert.

En s'approchant de Harfort, le pays devient bas et humide; la ville a environ onze mille habitants; à son centre, sur la place publique, est la maison d'assemblée, qui contient la salle du sénat, celle des représentants, et plusieurs établissements publics, tels qu'une petite collection d'histoire naturelle. Les églises, au nombre de douze, sont généralement de beaux édifices; la plupart sont presbytériennes. Il n'y a pas de théâtre, mais cinq banques, et il s'y publie plusieurs

journaux. Nous arrivâmes le dimanche et nous descendîmes à la *Temperance-House* (maison de tempérance). Le nom parut de mauvais augure à mon compagnon de voyage, qui, fatigué de la nuit et se sentant indisposé, s'avisa de demander quelques gouttes de liqueur; mais le maître de la maison le regarda avec étonnement et effroi, et, pour toute réponse, il reçut un sermon sur le péché qu'il voulait commettre : il fallut se résigner. Au déjeuner, il fit un nouvel effort et chercha à séduire un domestique pour obtenir du vin; mais le tout fut inutile, les lois *bleues* du Connecticut (blue laws) défendent, sous des peines sévères, la vente au détail de toute espèce de spiritueux; il fut obligé, pour la première fois de sa vie peut-être, de boire de l'eau pure : mais il l'assaisonna de malédictions contre les *sauvages* du pays. Tout en m'amusant de sa mésaventure, je ne pouvais cependant m'empêcher de souhaiter, dans l'intérêt de nos beaux vignobles de France, que ce système de tempérance exagérée ne se propageât pas trop dans le monde.

Je suis, du reste, le premier à rendre justice aux immenses services que les sociétés de tempérance ont rendus dans ce pays, et mes observations ne portent que sur l'exagération des statuts de la plupart d'entre elles, qui tend trop souvent à introduire l'hypocrisie parmi leurs membres; ainsi, je crois que si, au lieu de proscrire en masse toute autre boisson que l'eau, elles se bornaient à montrer, sous ses véritables couleurs, le vice affreux de l'ivrognerie, elles arriveraient plus sûrement à leur but. La substitution des vins rouges et légers aux liqueurs alcooliques me semblerait surtout devoir être l'objet de leurs efforts.

Après déjeuner, nous descendîmes dans le salon, et comme toutes les boutiques étaient hermétiquement fermées, et que la promenade aurait été regardée comme un manquement à la solennité du *sabbath*, nous nous assîmes autour de la table et parcourûmes un grand nombre de brochures qui la couvraient; toutes traitaient des avantages de la tempérance, de l'abomination de boire du vin et de la nécessité de la réforme. Les journaux étaient tous religieux et entièrement consacrés à soutenir les doctrines de la tempérance puritaine; l'on y parlait de Cromwell comme d'un chef politique que l'on aurait connu personnellement. Bientôt les cloches sonnèrent pour appeler aux offices, non pas les *fidèles*, mais la population tout entière, et notre hôte vint nous dire : « Amis (friends), à quelle église comptez-vous aller? » Mon compagnon de voyage jura (en français heureusement) qu'il n'irait à aucune, et alla se mettre au lit; pour moi, qui n'avais pas envie de dormir à dix heures du matin, je me rendis à un temple situé à quelques pas de la maison; il était consacré à la doctrine des *universalistes*, et bientôt un ministre

habillé en frac noir et en cravate blanche, monta en chaire et, s'appuyant des textes de la Bible, chercha à prouver que toutes les fautes reçoivent leur punition en ce monde, et que, dans l'autre, l'indulgence de Dieu est universelle et s'étend à tous (1).

A une heure nous dînâmes, à trois les églises furent de nouveau ouvertes, à six le thé, et de sept à neuf encore à l'église. M D... passa la journée dans son lit, maudissant, critiquant et surtout s'ennuyant. Je passai ces deux dernières heures parmi les *unitairiens*. Ils se disent chrétiens, et ont pour l'Ancien Testament le même respect que lui portent les sectes protestantes, mais ils ne reconnaissent pas la divinité de Jésus-Christ; ils le considèrent comme un philosophe à l'égal de Moïse, et admettent que tous les deux ont agi sous l'inspiration directe de la divinité; ils rejettent ainsi la Trinité : pour eux Dieu est *un*, d'où vient leur nom. Plusieurs de leurs ministres sont des hommes d'un talent supérieur ; tel est particulièrement le célèbre docteur Channing.

Le lendemain, nous vîmes quelques uns des établissements de la ville, tels que la maison des Sourds-et-Muets et celle des Fous; cette dernière est organisée sur un excellent plan : les moyens de douceur sont seuls employés, et l'on opère beaucoup de cures. Les malades ont constamment sous les yeux de beaux jardins, et les sons d'une douce musique exercent souvent une influence favorable sur leurs sens égarés. Ceux d'entre eux qui le désirent cultivent des fleurs, et le dimanche assistent aux offices de l'église. Puis nous parcourûmes les environs de la ville: à une distance de 7 à 10 milles, une crête de roches de trapp ou de greenstone forme un cercle autour d'elle; ces roches sont assez élevées et bien boisées. D'une tour, située sur une pointe très-élevée et au nord de la ville, l'on jouit de la vue la plus admirable. L'œil s'étend sur une grande partie du Connecticut, de Massachusetts et de New-York. C'est là qu'habitait autrefois un célèbre chef indien, appelé le Roi Philippe, et aux accents de sa voix redoutée s'élançaient de ces sommets des hordes de guerriers barbares, qui portaient le fer et la flamme au milieu des établissements naissants de la Nouvelle-Angleterre; aujourd'hui, de nombreux troupeaux et de vastes champs de maïs apprennent au voyageur que, semblable au vent du désert, la civilisation a passé sur ces régions, et que devant son souffle tout-

(1) Il existe deux partis dans cette secte: les uns admettent que toutes les punitions sont infligées par Dieu en ce monde, tandis que les autres pensent qu'elles s'étendent dans l'autre vie, mais seulement temporairement; toutes les deux admettent ainsi également le principe de la *salvation universelle*.

puissant se sont annihilées les nations rouges qui autrefois les couvraient de leurs nombreuses populations. Quelques débris de la nation des Mohégans sont les seuls Indiens qui habitent aujourd'hui le Connecticut.

Désirant étudier la vie des gens de la campagne, je passai une semaine sur une ferme, mon compagnon m'y accompagna faute de passe-temps plus agréable; mais là ses souffrances furent portées à leur point culminant : notre seule nourriture se composa de pommes de terre bouillies et de lard, et le dimanche seulement de pommes de terre froides, car il est défendu de cuire le jour du Seigneur; mais combien ne trouvais-je pas de compensation à ces petits inconvénients, en voyant le soir ces gens qui avaient tout le jour travaillé à la charrue, venir converser avec moi des lois et des coutumes de l'Europe, et me donner en échange de curieux renseignements sur l'histoire et la législation de leur patrie!

Le premier établissement dans le Connecticut fut fait en 1633, par William Holmes et d'autres colonistes de Plymouth, qui s'établirent à Hartfort; ils furent bientôt joints par des gens du Massachusetts : le pays était alors habité par les Indiens Péquots, Mohégans et Narragansets. Le 14 juillet 1639, tous les colons se réunirent en un état (*state common wealth*) et se créèrent une constitution. En 1642 un code de loi fut promulgué, dont tous les articles sont extraits de l'Écriture-Sainte; ainsi le premier dit : Si un homme adore et rend hommage à un autre Dieu que le Seigneur-Dieu, il sera mis à mort. L'article 2 punit de la même peine les sorcières; l'article 3 y condamne également les blasphémateurs, et le 11e les faux témoins. Suivant le 15e, le même sort sera le partage des enfants qui maudiront leurs parents, et le suivant condamne, toujours à mort, ceux qui désobéissent à leurs père et mère. Il est expressément défendu de voyager le jour du sabbat, et celui qui se rend coupable de ce délit est arrêté par le premier citoyen qui le rencontre et soumis à une forte amende. Le moindre dérèglement dans la conduite des femmes ou des filles était autrefois puni publiquement de verges; et ici, du moins encore, un homme ne se vantera pas d'avoir commis le crime ignoble et cruel de séduction, car un haut fait de ce genre lui vaudrait, outre une amende plus ou moins forte, de passer *quarante jours à la maison des pauvres*

En 1643, les colons de Massachusetts, de Plymouth, du Connecticut et de New-Haven, entrèrent dans une confédération, sous le nom de *United states of New-England.*

De retour à Hartfort, je m'empressai d'aller visiter le *charter-oak* (chêne de la constitution). Au pied de cet arbre gigantesque, je sentis une douce rêverie s'em-

parer de tout mon être, et lorsque j'en sortis, mon chapeau était dans ma main et mon front était incliné devant ce tronc vénérable. Que se passait-il donc dans mon esprit? Etait-ce la pensée des siècles qui avaient fui depuis que ce roi des forêts étendait au loin ses branches décrépites, ou bien mon imagination me rappelait-elle les conseils que les sauvages habitants de ces lieux avaient tenus sous son ombrage, avant que les Européens n'apportassent en ces régions leurs arts et leurs vices? Mais non, un souvenir plus élevé, plus noble, absorbait alors toutes mes facultés: or, voici cette histoire. Les premiers habitants d'Hartfort avaient presque tous été contraints de quitter l'Europe par suite de persécutions politiques ou religieuses, et, étrangers les uns aux autres, ils n'avaient qu'un lien commun, un ardent amour de la liberté; leur naissante colonie devint donc un lieu de refuge pour tous les persécutés : qu'ils fussent cavaliers ou têtes-rondes d'Angleterre ou huguenots de France, tous étaient des frères dans l'infortune. Lorsque les Stuarts remontèrent sur le trône de leurs pères, trois de ces hommes égarés qui eurent le malheur de voter la mort du Roi, vinrent implorer leur appui, ils ne demandaient que le droit de vivre dans le désert; Dieu leur laissait la vie, des hommes persécutés pouvaient-ils les livrer à leurs bourreaux? Ils furent reçus. Bientôt un ordre d'extradition vint d'Angleterre, il fut repoussé; mais alors les régicides se retirèrent dans les bois et ne reparurent plus dans la société des hommes. Mais d'étranges choses sont racontées par les traditions du pays : des enfants s'étaient-ils égarés parmi les bois épais, un être secourable les accueillait, les nourrissait de fruits sauvages et les ramenait à leurs parents éperdus; de malheureux prisonniers, tombés au pouvoir des Sauvages, étaient-ils attachés au poteau de tortures, au moment où la hache et le couteau allaient déchirer leurs chairs, une voix tonnante se faisait entendre, et une apparition gigantesque dispersait les hordes barbares et coupait les liens de la victime, presqu'aussi effrayée que ses bourreaux; une femme était-elle emmenée captive au désert, lorsqu'elle demandait à la mort de la sauver du déshonneur, elle était tout-à-coup rendue aux siens. Le respect des colonistes était tel pour *les voix du désert*, que c'était à ce tribunal mystique que se soumettaient souvent les différends qui survenaient entre eux. Mais le jeune prince assis sur le trône d'Angleterre, et qui déjà avait oublié les malheurs de sa race, tressaillit de colère à la pensée qu'une poignée de rebelles osaient braver sa puissance, et envoya sir Edmond Andrews comme gouverneur au Connecticut avec des ordres impitoyables. En 1687, le proconsul arriva escorté de nombreux soldats, et se rendant aussitôt à la maison de ville, il déclara au nom

du Roi, son maître, que les libertés de la Nouvelle-Angleterre étaient suspendues, et ordonna que la constitution lui fût remise pour être brûlée en place publique: mais aussitôt toutes les lumières s'éteignent, et au milieu de l'obscurité un homme s'échappe; il tient un papier à la main, le presse contre son cœur, l'arrose de ses larmes, car ce papier c'est la liberté de son pays, c'est la constitution! Fort de sa mission glorieuse, il se précipite poursuivi par les soldats, ses efforts sont prodigieux, mais traqué comme une bête fauve, il va tomber sous les coups du grand nombre, lorsqu'apercevant un chêne creusé par les siècles, il lance son précieux fardeau dans sa cavité, puis, heureux de mourir martyr d'une cause si sainte, il se livre avec calme à ceux qui le poursuivent. L'arbre garda fidèlement son dépôt, jusqu'au jour où une nouvelle révolution de la mère-patrie permit aux colonistes de venir en longue procession le chercher et le reporter en triomphe à la maison commune. Et lorsque ces choses se passaient dans le Nouveau Monde, les Anglais s'agenouillaient devant leur Roi, l'Espagne et l'Italie étaient livrées à l'Inquisition, et chez nous un homme pouvait dire : La France, c'est moi!

VI

LES INDIENS DE LA GRANDE BAIE VERTE.

Parmi les objets dignes d'intérêt qui se présentent au voyageur explorant des régions encore peu connues, aucun, ce me semble, ne mérite plus d'attirer son attention et de devenir l'objet d'études sérieuses, que les diverses races d'hommes qui les habitent. Ce n'est en effet qu'en réunissant de nombreuses observations de ce genre, que l'on pourra parvenir un jour à donner une histoire complète de la race humaine, et aucune contrée n'est sous ce rapport plus favorisée que l'Amérique du Nord : là, au milieu d'une nation blanche, formée d'émigrants venus de toutes les parties du globe et dont le seul caractère national est de ne point avoir de nationalité, vit un nombre presque égal de fils de la race noire, et eux aussi, soit qu'ils aient été arrachés aux belles rives du Sénégal, ou au climat mortel du Mozambique, perdent ici également tout ressouvenir de leurs ancêtres, de leurs mœurs et de leur langue; et puis encore il y a cette population rouge qui, maîtresse héréditaire du sol, plutôt que de s'avilir par la soumission, préfère renoncer à sa patrie, et, n'emportant d'autres biens que les os de ses pères, s'enfonce dans la solitude des bois : là, traquée par l'envahissante civilisation, c'est sur les cîmes des montagnes Rocheuses qu'elle défendra bientôt sa sauvage indépendance, et lorsque, débordée de

tous côtés par la civilisation, elle se verra refoulée jusqu'aux rives de la mer Pacifique, alors la race rouge aura existé ; mais nul ne pourra dire qu'elle se soit dégradée, car le dernier membre de cette héroïque famille, regardant d'un œil calme et d'un front serein les apprêts de son supplice, s'écriera : « Dans quelques instants je me présenterai devant le Grand-Esprit, et je lui dirai : J'ai gardé pur le dépôt que tu m'as confié, puisqu'en laissant ma dépouille mortelle, j'apporte avec moi les lois, les mœurs et les traditions de mes pères. » Et le maître de ce continent se distinguera ainsi de ceux qui ont usurpé ses terres et détruit ses tribus fugitives.

C'est sur quelques unes des peuplades de ces fiers enfants du désert que nous allons aujourd'hui appeler l'attention du lecteur.

Depuis que le Gouvernement des États-Unis a, par une mesure que la politique pourra peut-être blâmer et que la morale rejettera certainement, condamné toutes les nations indiennes à abandonner leur antique héritage, deux dépôts principaux ont été assignés à ces tribus persécutées : les nations méridionales ont été parquées à l'ouest du Mississipi, et les régions glacées du Ouisconsin ont été réservées aux tribus du Nord ; cependant, on ne leur laisse même pas ignorer que ce repos n'est qu'un temps d'arrêt dans leur marche, et que bientôt il faudra reprendre leur course aventureuse. Ce fut là le motif de mon voyage à la grande Baie-Verte, que les Américains nomment *Green-Baie*, et que nos pères appelèrent la *baie des Puants ;* je savais que les Winebagoes et les Ménoménies habitaient de tous temps ces régions, et que les tribus de l'Est, beaucoup plus civilisées, avaient été depuis quelques années transportées au milieu d'eux, et je pensais que l'étude de ces nations, rassemblées de régions si éloignées les unes des autres, présenterait un vaste champ à mes observations.

Aussitôt que le bateau à vapeur sur lequel j'étais embarqué se fut arrêté au quai, en laissant après lui un long sillon au milieu de la magnifique baie que nous venions de traverser, je m'empressai de descendre à terre et de me mêler aux nombreux groupes des Ménoménies ou Folle-Avoines qui, attirés par l'entrée d'un steamer, évènement rare dans ces régions, couvraient le rivage et avaient peine à cacher le vif intérêt qu'ils y prenaient. A chaque fois que le redoutable bruit de la machine à haute pression résonnait comme la profonde respiration d'un monstre gigantesque, on voyait un sourire dérider la gravité de leurs traits, et une étincelle de plaisir venir animer leurs yeux. Quelques uns, couchés sur des piles de bois, fumaient dans de longues pipes, tandis que plusieurs autres tiraient de flûtes grossièrement faites des sons singulièrement monotones. Leur costume consistait principalement en une

grande couverture qui, se drapant gracieusement autour de leur corps, rappelait la toge romaine; leurs longs cheveux noirs étaient ornés de plumes ou de touffes de poils écarlates ; je vis avec plaisir que beaucoup d'entre eux comprenaient le français, et que quelques uns parlaient notre langue sans le moindre accent étranger; la seule chose que j'observai sous ce rapport fut que toujours ils tutoyaient leur interlocuteur.

Le nom donné à cette tribu par les anciens voyageurs français vient probablement d'une sorte de riz sauvage (zizania) très-commune dans les marais, et qui forme leur nourriture favorite ; la ressemblance de cette plante avec l'avoine les aura fait appeler *Fous d'avoine*, et en vieux français *Fols d'avoine* ou *Folle-Avoine*. En observant leurs mœurs, on peut aisément trouver l'étymologie des noms souvent si singuliers donnés aux nations indiennes : c'est ainsi que les Ottowas ou Courtes-Oreilles ont l'habitude de laisser croître leurs cheveux très-longs, ce qui fait paraître leur tête énorme et ne laisse apercevoir que l'extrémité inférieure de leurs oreilles; les Puants ou Winebagaoes, habitant principalement le voisinage des lacs et des rivières, se nourrissent surtout de poissons, et comme ils en jettent les débris autour de leurs demeures, le voyageur qui visite leurs villages a l'odorat affecté de la manière la plus désagréable ; les Sauteurs, ou Chippeways, ont une sorte d'inquiétude continuelle qui rend leurs mouvements brusques et rapides : ce dernier nom, du reste, est très-souvent appliqué, dans les vieilles relations françaises, à plusieurs nations différentes. Mais revenons à notre sujet.

Le lendemain de mon arrivée à l'établissement de Green-Baie, j'allai examiner quelques groupes de wigwams établis au-dessus de la ville, sur la rivière des Renards (*Fox river*) : ils étaient d'une dimension considérable, formés de longues perches arquées, dont les extrémités sont enfoncées en terre ; par dessus ce léger échafaudage, l'on étend des nattes tressées avec des joncs ; une ouverture est pratiquée à la partie supérieure pour laisser échapper la fumée, et l'entrée est fermée par une vieille couverture. Dans l'intérieur, des nattes d'un travail beaucoup plus serré et artistement faites, sont étendues sur la terre et servent de lits : les Indiens dorment tout habillés.

Les canots sont construits de grandes feuilles d'écorce; les jointures des feuilles sont recouvertes par une couche de résine; ces embarcations sont d'une extrême légèreté, et deux hommes peuvent facilement porter un canot qui en doit contenir douze à quinze; sans cette précieuse invention, la navigation de la plupart des rivières de l'Amérique serait impossible, obstruées comme elles le sont par des chutes ou des cascades, et les troncs d'arbres qui se renversent les uns sur les autres et forment

aussi des obstacles presque invincibles. L'extrême fragilité de ces canots exige de grandes précautions de la part de ceux qui les emploient, car l'immobilité la plus absolue est nécessaire, et le moindre mouvement peut faire chavirer la frêle embarcation. Les Indiens s'opposent à ce qu'on y entre avec des bottes, dans la crainte qu'une forte commotion n'en déchire le léger doublage. Ils se servent aussi pour la chasse de canots très-légers formés d'un tronc d'arbre creusé et qu'un seul homme peut porter sur la tête avec la plus grande facilité.

Bien que l'Indien puisse épouser autant de femmes qu'il en peut nourrir, la plupart des Ménoménies n'en ont qu'une, qu'ils traitent généralement avec douceur, bien que, suivant l'usage universel des nations indiennes, les femmes fassent tout le travail pénible, tandis que le guerrier n'a d'autre soin que la guerre, la chasse et la pêche ; ce sont elles qui, agenouillées dans les canots, les dirigent avec grâce au moyen de légères pagaies ; ce sont elles encore qui construisent les wigwams et les défont lorsque ces tribus, essentiellement nomades, choisissent une autre demeure ; car ces peuples n'ont pas, à proprement parler, de villages stables ; chaque jour ils changent de résidence, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, le hasard seul les détermine sur l'emplacement où doits'élever leur établissement passager. Les femmes ont généralement une grande influence sur leurs maris, et il est fort rare que ceux-ci consentent à vendre ou à échanger un objet qui leur appartient sans aller les consulter. Je n'ai jamais vu un Indien frapper sa femme ; mais plusieurs fois j'en ai vu, au contraire, se laisser maltraiter par des squaws ivres. Ils ont aussi un grand attachement pour leurs enfants ; et quand, pour voir jusqu'où irait ce sentiment, je leur proposais de les leur acheter, en leur offrant des sommes plus ou moins considérables, ils éclataient de rire et dédaignaient même de me répondre. Ils ont quelques idées de politesse ; car étant un jour dans un wigwam, deux jeunes garçons, courant l'un après l'autre, s'étant précipités avec violence sur le frêle édifice, leur mère les gronda sévèrement pour s'être conduits de la sorte devant un jeune chef des visages pâles.

Dans le premier âge, les enfans sont attachés sur une planche que l'on suspend à un arbre pendant le jour, ou au dos de la mère pendant la marche : celle-ci prend plaisir à les orner d'ouvrages d'écorce et de perles.

Les Ménoménies ont les vertus et les vices des autres nations indiennes, braves et généreux, ils aiment la chasse et la guerre ; mais, colères et ivrognes, c'est toujours avec la plus grande précaution qu'il faut les approcher quand ils sont sous l'influence de l'une ou de l'autre de ces passions. Pendant mon séjour au Ouisconsin, un voyageur fut assassiné par ses guides indiens, qui le dévalisèrent et s'enfui-

rent dans les bois. Un meurtre par cupidité avait été jusqu'ici inconnu parmi ces peuples, et la nation entière en fut tellement indignée, que tous les guerriers se mirent à la recherche des coupables, et au bout de deux jours, ils furent amenés par les chefs pieds et poings liés, et livrés au commandant du fort.

Cette nation fut constamment amie des blancs; alliée fidèle des Français pendant des siècles, ils ont depuis marché avec les troupes américaines contre les Sauks et les Foxes durant la guerre de Black-Hawk. Le dernier dénombrement de leur nation indiquait 3,028 personnes; mais l'on présume que la petite-vérole, qui depuis deux ou trois ans fait d'affreux ravages parmi ces peuples, en a enlevé au moins un quart.

Ils aiment beaucoup la musique, et leurs instruments sont de trois sortes : un tambourin, dont ils se servent pour la danse, et qu'ils frappent avec une petite baguette contournée à l'extrémité en forme de cercle; une flûte faite d'un bâton creusé et percé de trous, et dont ils ne peuvent tirer que trois notes, c'est avec cet instrument que le jeune Indien fait connaître à la beauté cuivrée la passion qui l'anime; et enfin un faisceau de griffes d'ours attachées par une courroie à un bâton, et qui, lorsqu'on les agite, produisent un tintement singulier. Ils aiment aussi beaucoup les sonnettes et les grelots, et se les attachent aux jambes et aux bras.

Leur manière de porter le deuil est de se peindre le visage en noir, au lieu du vermillon dont ils se servent habituellement. Deux fils du principal chef, étant à la pêche dans la baie, furent poussés par une tempête à l'entrée de la rivière des Renards, où, ayant été retenus quelques jours par le mauvais état de leur canot d'écorce, nous vîmes arriver un matin leur père, qui avait quitté pour les chercher son village situé sur la rivière des Ménoménies. En les voyant, grande fut la joie du vieillard, qui s'empressa de laver la couleur noire dont il s'était couvert le visage pour marquer son profond chagrin.

La dignité de chef est héréditaire; cependant un guerrier peut y parvenir par ses exploits. Si le principal chef est mineur, son plus proche parent prend le commandement de la tribu. Après les chefs, les membres les plus respectés de la nation sont les médecins. Auprès de Green-Baie, était un vieillard célèbre parmi les Indiens pour ses connaissances médicales : toujours il portait sur lui une sorte de rouleau d'écorce renfermant ses médicaments. Curieux d'en connaître le contenu, j'avais cherché plusieurs fois à exciter sa cupidité pour l'engager à me céder ce précieux trésor, et toujours j'avais éprouvé le refus le plus obstiné : j'avais perdu tout espoir à cet égard, lorsqu'un jour, poussé par un irrésistible désir de s'enivrer, il

vint me trouver et me donna le précieux talisman pour une bouteille de liqueur. Le rouleau d'écorce renfermait plusieurs petits paquets d'herbes, une peau de hibou, plusieurs dépouilles de serpents venimeux de six à sept pieds de long, et des queues de divers animaux. Pensant sans doute que mon intention était de tirer un parti avantageux de mon acquisition, il m'offrit, pour une autre bouteille de genièvre, de me montrer l'usage de ces divers objets. Il me fit comprendre que lorsqu'on est appelé près d'un malade, il faut mettre la peau de hibou sur sa tête et se peindre le visage en noir; arrivé près du patient, l'on commence par se faire donner quelques pièces de monnaie, que l'on met dans un morceau de drap rouge et que l'on suspend au milieu du wigwam, puis l'on étend sur le malade les peaux de serpents et les autres débris d'animaux, et, tout en buvant des liqueurs fortes, on danse en s'accompagnant d'un chant monotone et des accords du tambourin; puis, lorsque l'ivresse commence à s'emparer du médecin, il se précipite sur le malade, le pousse, le frappe, le rudoie et l'oblige à s'enfuir de dessus sa natte; la danse du médecin continue, et ne se termine que lorsque, accablé de fatigue et dans un état complet d'ivresse, il tombe hors de lui sur la terre; alors le malade est guéri.

Leurs armes consistent dans le *rifle*, ou longue carabine qui leur est donnée par les blancs, le couteau à scalper, la masse de guerre et le tomahac ou hache; ce dernier est de deux formes différentes : la première, qui est faite par les Indiens eux-mêmes, consiste en une masse de bois dur, amincie et arrondie à la poignée, mais coudée, épaisse et lourde à l'extrémité opposée; un fer de huit à dix pouces de long, et très-pointu, est inséré vers les deux tiers de la longueur, de sorte que lorsqu'ils s'en servent pour frapper, la force est augmentée de tout le poids de la masse. La seconde leur est fournie par les blancs : c'est une simple hache d'acier, légère et bien affilée, dont le marteau est creusé en forme de tête de pipe; ils y adaptent un manche creux et s'en servent effectivement pour fumer. Le guerrier indien marque souvent son âge par le nombre d'entailles qu'il fait au manche de son tomahac, et d'autres fois il se sert du même moyen pour se souvenir du nombre d'ennemis qu'il a tués.

Généralement bon et hospitalier, le caractère de l'Indien change complètement lorsque le cri de guerre vient frapper son oreille : alors, orné de plumes éclatantes, le corps peint de la manière la plus hideuse, cherchant par tous les moyens à porter son exaltation au comble, il ne songe qu'aux combats et aux massacres, et les cris des captifs torturés au poteau peuvent seuls lui procurer un agréable som-

meil. Alors le jeune homme jure de ne revenir au wigwam qu'avec le scalpe d'un ennemi, et, qu'il soit arraché à un guerrier mourant ou à une pauvre femme sans défense, la gloire est égale. Pour conquérir ce dégoûtant trophée, le Sauvage chassera de son cœur, comme une indigne faiblesse, tout sentiment d'humanité : la mère pressant avec transport contre sein son enfant bien-aimé, ou la jeune fille dont le doux regard sera glacé d'effroi et d'horreur, ne pourront adoucir sa barbare furie ; leurs belles chevelures seront portées en triomphe au village du vainqueur. Mais, disons la vérité, combien les blancs n'ont-ils pas, sous ce rapport, de reproches à se faire, et peut-on voir, sans frémir, durant les guerres que se sont si longtemps faites dans le Nouveau Monde des nations rivales, les proclamations des généraux et des gouverneurs de provinces, promettant indistinctement au Sauvage une prime pour chaque chevelure qu'il apporterait ! Souvent ces infâmes mesures ont tourné au détriment de ceux qui osaient les ordonner, et des Indiens ne rencontrant pas d'ennemis massacraient leurs alliés et recevaient ensuite le prix de leur trahison.

Quelques Folle-Avoines ont une idée du christianisme, mais la plupart sont encore voués au culte du Manitou, auquel du reste ils ne rendent aucune forme extérieure de dévotion ; ils paraissent seulement lui vouer les objets auxquels ils tiennent le plus, tels que leurs armes et quelquefois aussi leurs ornements de tête.

Chaque année le Gouvernement des États-Unis leur fait des présents, soit à titre gratuit, soit en paiement de cession de terres : alors, pour diviser également les objets parmi tous les membres de la nation, l'on est obligé d'en faire le dénombrement, et chaque chef de famille remet à l'agent des Indiens un faisceau contenant autant de petits bâtons en forme d'allumettes, qu'il a de personnes sous son patronage ; dans ces occasions, les chefs surveillent l'opération pour s'assurer qu'il n'y a pas de fraude. Le Gouvernement anglais faisant des présents semblables sur la rive nord du lac Huron, beaucoup de Sauvages s'arrangent de manière à recevoir des présents des deux côtés, et un chef me montrait un jour avec orgueil une médaille de George IV, pendue à sa poitrine à côté de celle du président des États-Unis.

De toutes les nations blanches, ce sont les Français qu'ils préfèrent, puis les Anglais, et ensuite viennent les Américains, pour lesquels ils ont en général très-peu d'affection. L'hiver, lorsque la terre est couverte d'une épaisse couche de neige, ils se servent de chaussures en forme de raquette (*snow-shoes*) ; c'est aussi dans cette saison qu'ils se réunissent pour pêcher le saumon : ils font alors des trous dans la glace, auprès

desquels ils allument de grands feux pendant la nuit; le poisson, attiré par la lumière, est frappé avec une admirable adresse par un javelot terminé par deux longues dents de fer.

La principale récréation de ces Sauvages est la danse, et ils en ont une grande variété. Peu de jours après mon arrivée, une cinquantaine d'entre eux vinrent, guidés par des métis français, me donner un bal à leur façon. Ils commencèrent par la danse du cri de guerre, et formèrent un cercle au milieu duquel se tint un chef frappant sur le tambourin; puis, se prenant par le bras, et s'accompagnant d'une sorte de grognement, ils s'agitèrent en tenant leur corps courbé et la tête inclinée vers le centre du cercle : alors chacun d'eux, alternativement, s'appuyant sur le bras de ses deux voisins, se souleva de terre et poussa le cri du combat, que l'on peut traduire de la manière suivante : *Oui-a-ay-ay-ay-ay*. Ils imitèrent ensuite la danse de guerre, dans laquelle ils se poursuivent mutuellement, semblent se porter des coups de couteau et de hache, puis s'évitent, et, en un mot, cherchent à représenter les divers accidents d'un combat. Je leur distribuai une douzaine de bouteilles de liqueur, et leur joie fut à son comble; ils dansèrent toute la nuit, et le point du jour les trouva sur place ivre-morts, contusionnés, meurtris, mais heureux, et désirant avec ardeur l'occasion de recommencer.

Chez eux, le meurtre est puni de mort; l'adultère, par la mutilation du nez ou des oreilles. Je terminerai cet article par la description d'un dîner qui me fut offert avant mon départ : j'ose espérer que mes lecteurs voudront bien, en faveur de la vérité de mon récit, me pardonner ce qu'il peut y avoir de contraire à la délicatesse européenne. Un matin donc, plusieurs chefs étant venus en cérémonie m'inviter à un repas, à la jonction de la rivière des Loups avec celle des Renards, je partis à cheval avec un officier américain, qui était également convié. Arrivés au lieu du rendez-vous, nous trouvâmes nombreuse société, on buvait, on dansait, et chacun semblait animé par le plaisir; mais mon compagnon de voyage m'avait initié aux tribulations qui probablement nous attendaient, et ce ne fut pas sans une sorte de frisson que je contemplai une énorme marmite suspendue au-dessus d'un feu ardent.

Lorsque l'heure du repas fut venue, on s'assit en cercle sur des troncs d'arbres renversés, et on nous donna la place d'honneur auprès des principaux chefs; alors on nous apporta l'objet de ma terreur, et mes appréhensions ne furent que trop justifiées, lorsque je vis qu'il contenait trois énormes chiens mijotant dans leur jus. Pour bien comprendre toute l'horreur de ma position, il faut savoir que

ne pas manger tout ce qui vous est offert par un Indien, est la dernière insulte que vous puissiez lui faire, et que, dans quelques cas, une impolitesse de ce genre n'est même pas sans danger. Je frémis donc, et me résignai à mon sort.

L'un des chiens est saisi et tiré hors du baquet, et en peu d'instants découpé avec un couteau à scalper; la tête, regardée comme la partie la plus délicate, fut placée devant moi : je sentis mon estomac se soulever; puis la poitrine, également morceau de choix, devint aussi mon partage : je tressaillis de dégoût; mais combien ne fus-je pas encore plus misérable, lorsque, trempant sa main dans la chaudière, l'Indien en écuma environ une pinte de bouillon qu'il précipita dans un vase d'écorce et dont il me fit offrande, non sans laisser apercevoir dans ses yeux que le don de ce nectar était un grand sacrifice fait à l'hospitalité. Pour le coup, je n'y pus plus tenir, et le seul fumet de ce repas de chien fit couler de mon corps une sueur froide et abondante. Cependant on s'arrachait les débris, et la joie était au comble : on mangeait, on se félicitait et on buvait de l'eau-de-vie. Mais au milieu de ce brouhaha ma pauvre tête s'égarait : avoir à avaler une tête et une poitrine de chien et de plus une écuellée de jus, c'était plus qu'il n'était donné à mon faible estomac de supporter, et des nausées mal déguisées auraient appris à des convives moins enthousiastes l'état déplorable dans lequel je me trouvais; mais à personne ne vint l'idée que je pusse sentir un moment de dégoût pour avaler un chien bouilli. Je fis donc semblant de porter à la bouche quelques morceaux de la tête, pendant que mon cerveau cherchait quelque ruse pour me débarrasser de cet horrible repas, et je dois avouer que je souhaitai même qu'une trahison des Indiens vînt me tirer de cette affreuse position; enfin j'observai que mon voisin de droite, jeune chef de haute stature, avait dévoré le fort petit morceau qui lui était échu en partage, et je glissai adroitement devant lui la poitrine pour laquelle je reçus en échange un coup d'œil de remercîment : je me sentis alors plus tranquille. Encouragé par ce premier essai, je lui confiai également la tête; mais, soit qu'il fût rassassié, ou que, par politesse, il crût devoir faire quelques difficultés, il me rendit mon offrande; désespéré, j'y joignis quelques petits paquets de tabac, et lui remis le tout : alors, animé d'une ardeur plus qu'humaine, il se mit à broyer et à dévorer tous les os, et à mesure que les morceaux disparaissaient, je respirais plus librement. Enfin, il me restait à disposer de l'horrible breuvage : je lui en fis la proposition, et un moment affreux de doute et d'incertitude s'écoula; la réponse fut fatale : il ne pouvait manger davantage. Un homme dans une position ordinaire eût regardé cette réponse comme décisive, mais lorsqu'on est poussé par le désespoir, on ne connaît plus d'impossibilité.

Je jetai donc un dollar dans le bouillon et le remis devant lui : à cet instant s'engagea une lutte des plus extraordinaires, entre la gloutonnerie et l'avarice d'une part, et les facultés digestives de l'autre; renversant son corps en arrière et saisissant à deux mains la coupe fatale, il la porta à sa bouche et en avala la grande moitié; vaincu et à moitié suffoqué, il voulut me rendre l'objet de mon effroi; mais inflexible comme le destin, je lui enjoignis de continuer ou de me rendre l'argent : alors nouveaux efforts, la dernière goutte y passa et l'homme tomba renversé et à moitié mort les membres raides, le visage bleu et les yeux sortant de leur orbite, mais ayant accompli un héroïque exploit. Toute cette scène était muette et n'avait pas attiré l'attention des autres Indiens, déjà complètement ivres.

Je me levai bientôt, plus heureux de n'avoir pas dîné que ne l'est l'épicurien sortant de chez Chevet ou de chez Véry.

VII

L'ILE DE MAKINAU.

A l'extrémité nord-ouest du lac Huron, se trouve une île de peu d'étendue, mais qui, par la beauté pittoresque de son paysage et l'importance de sa position et de son commerce, mérite d'attirer l'attention du voyageur. L'île de Michilimakimac, que, par abréviation, l'on nomme aussi Makinau, est située par 84° 10′ de longitude, et 45° 61′ de latitude, à l'entrée d'un détroit formé, au sud par la pointe du Michigan, et au nord par le territoire du nord-ouest, qui dernièrement a été annexé à cet État. Elle fait partie d'un petit archipel où l'on remarque l'île de Boisblanc, que les Américains nomment, par corruption, Boblaie : c'est la plus considérable du groupe ; sa forme est longue et étroite, sa surface entièrement recouverte de pinacés ; elle est située au sud de Makinau. La petite île Ronde, qui est la troisième du groupe et dont le nom indique la forme, se trouve entre les deux précédentes.

Mes nombreuses excursions sur les grands lacs me conduisirent plusieurs fois dans l'île qui nous occupe, et qui, en sa qualité de port d'entrée, est un lieu de relâche forcée pour tous les navires qui vont du lac Huron à celui de Michigan, et

alternativement. Ma première visite, qui ne fut que de quelques heures, eut lieu le 28 août 1838. Il était presque nuit lorsque notre steamer parvint à la jetée : nous venions de glisser sur une mer, d'eau douce à la vérité, mais qui rappelle l'immensité de l'Océan, et qui, dans ce moment, présentait l'apparence du calme le plus parfait; c'était une masse limpide parfaitement unie, et interrompue seulement par le long sillon que notre rapide locomoteur laissait après lui. Les îles devant lesquelles nous venions de passer, totalement désertes, reflétaient sur cette onde pure, et comme dans un miroir, la beauté de l'épaisse végétation qui les couvrait; tout dans cette scène sublime était tranquillité. Assis sur le pont, nous respirions en silence l'air frais du soir, et les matelots mêmes semblaient craindre de troubler par les rudes accents de leurs voix ce doux sommeil de la nature. Mais en approchant de la terre, tout changea subitement : une petite flottille de bricks et de goëlettes s'avançait dans le port, et partout l'on entendait le mélange des voix et des accents; l'un parlait français, une voix anglaise lui répondait, mais la plupart ne pouvaient articuler que l'idiome si doux des langues indiennes. Beaucoup d'Ottowas étaient répandus le long du rivage, et vinrent à bord aussitôt que nous fûmes amarrés; une simple couverture était jetée sur leurs épaules, et leurs longues chevelures frisées faisaient paraître leurs têtes d'une grosseur disproportionnée. Etant ensuite descendu à terre, un vieillard courbé par les ans, et dans un état complet d'ivresse, s'approcha de moi : il était supporté sous les bras par deux jeunes gens, car ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps; une chemise en lambeaux couvrait seule sa nudité; le vermillon dont il avait peint son visage, détrempé par ses libations bachiques, coulait sur son cou, et, en me tendant la main pour mendier de l'eau-de-vie et du tabac, sa langue épaissie ne lui permettait que difficilement d'articuler : « Donne, car je suis un grand chef, la terreur des hommes, grand, grand, grand! »

Il était réellement le chef principal des Ottowas; sa puissance s'étendait sur des milliers de guerriers, et le voyageur pouvait cheminer pendant des mois entiers sans sortir de ses domaines. Vous riez, lecteurs, de ce vieillard faible et ivre, se vantant de sa grandeur, et cependant vous gardez votre sérieux quand vous entendez les grands de la terre parler avec orgueil de leur gloire et se parer du titre d'excellence, comme si l'excellence était l'apanage de l'homme! Puissant! cet homme ne l'est-il pas plus qu'eux, car les géants des forêts ne tombent-ils pas à son ordre, et a-t-il jamais foulé un sol qui ne fût le sien? Redouté! et les sanglantes chevelures qui s'entremêlent à chaque trébuchement de son corps ne prouvent-elles point qu'il est la terreur de ses ennemis? Et, de plus que tous les grands de vos na-

tions civilisées, ne jouit-il pas du plus précieux des biens, de la liberté. Pour ma part, je ne sais si l'orgueil de ce Sauvage ne semblera pas plus pardonnable, aux yeux de Jéhovah, que l'insolence de ceux qui, appelés aux lumières des sciences et du christianisme, devraient apprécier la vanité des vanités de ce monde.

Pendant que l'on transportait à bord le combustible nécessaire pour la continuation de notre route, je parcourus les deux longues rues du village, et je suivis ensuite la côte couverte de wigwams indiens; je ne pouvais me lasser d'admirer le bel effet des derniers rayons du soleil se cachant derrière les forêts du Ouisconsin, et qui, venant se briser sur les eaux du lac, semblaient défier les efforts de la nuit, qui couvrait déjà de son voile obscur le côté opposé à ce beau paysage.

Partout les feux des Indiens scintillaient dans l'obscurité, et c'était avec chagrin et impatience que je reconnaissais l'impossibilité de distinguer le sommet des rochers gigantesques qui s'élançaient au-dessus de ma tête; bientôt il fallut s'éloigner, et je me promis de revenir dans un lieu qui offrait un si vif attrait à ma curiosité; mais peu s'en fallut que cette nuit ne terminât mon pèlerinage, et que je ne connusse à mes dépens toute la vérité du vieil adage : L'homme propose et Dieu dispose; car à peine eûmes-nous pénétré dans le lac Michigan, que nous fûmes assaillis par une effroyable tempête : en peu d'instants notre gouvernail fut démonté, l'une des roues de la machine emportée, et les deux tuyaux courbés par la violence de l'ouragan; il était minuit, et le capitaine avait entièrement perdu sa route; nous nous supposions cependant près des îles du Castor. Ne pouvant diriger notre course, nous fûmes pendant toute la nuit le jouet de vagues gigantesques qui nous poussaient vers l'immense banc de sable appelé l'Ours endormi (sleeping bear), qui, sur la côte occidentale du Michigan, élève à plus de trois cents pieds sa crête nue et stérile. Au point du jour nous découvrîmes cette falaise redoutée à un mille au plus du navire, et s'étendant comme un long ruban dont la blancheur formait un singulier contraste, au milieu des vagues obscures qui battaient son flanc avec furie et des nuages menaçants qui roulaient au-dessus de sa tête. Les vents étaient déchaînés et nous poussaient avec la rapidité de l'éclair au-devant de notre ruine. Plusieurs centaines d'émigrants, hommes, femmes et enfants, étaient à bord, se rendant dans les plaines de l'Illinois. Rien ne peut rendre la confusion de la scène qui se passait sous nos yeux, le fracas de la foudre, le bruit des colis que l'on jetait par-dessus le bord, les cris des matelots, la terreur des femmes, les vagissements des enfants, le désespoir de la plupart! Une vieille femme seule était calme et résignée: seule dans ce monde, la vie avait peu de charme pour elle; et elle pensait que dans peu d'in-

stants elle allait rejoindre son fils unique, massacré l'année précédente par les Sauvages. Deux ancres étaient à bord, et en elles résidait notre unique espérance ; l'une est jetée, mais le câble se brise aussitôt : la dernière va être lancée, et une corde seule nous sépare de l'éternité ! Le silence était profond, nul n'osait respirer..... Mais une violente secousse se fait sentir ; puis un long cri de joie lui succède, l'ancre avait trouvé prise, nous étions sauvés ! J'ai vu les orages de la Manche, ceux de l'Océan, les raffales du banc de Terre-Neuve, les grains des côtes d'Amérique et les tornados de la mer du Mexique ; nulle part je n'ai été témoin d'un déchaînement des éléments comparable à celui que présentait cette mer d'eau douce.

Nous nous réparâmes aussi bien que nous le pûmes et gagnâmes Chicago ; ensuite nous relevâmes les côtes du Ouisconsin et entrâmes dans la grande Baie-Verte, où je quittai le navire. Revenu à Makinau un mois après, je me rendis chez M. Schoolcraft, l'illustre voyageur qui le premier découvrit les sources du Mississipi, et qui est actuellement agent général du Gouvernement américain auprès des Indiens Chippeways et Ottowas : cet homme, aussi bon que savant, me reçut avec une noble et touchante hospitalité ; il voulut que sa maison devînt la mienne pendant mon séjour dans son petit domaine. Je savais qu'il avait épousé une des descendantes des Chippeways, et bien que la santé de madame Schoolcraft fut des plus chancelantes, elle voulut bien me faire jouir de sa société ; au lieu de la squaw indienne que je m'attendais à voir, je fus heureux de rencontrer une personne aussi remarquable par ses aimables qualités que par son esprit élevé et l'étendue de ses connaissances ; elle a été fort belle, et elle est encore très-agréable. Je conserverai toujours un souvenir de reconnaissance pour la bonté avec laquelle voulut bien me recevoir, aux confins du monde civilisé, cette digne compagne d'un homme de bien.

En ce moment, près de quatre mille Indiens étaient rassemblés dans l'île pour recevoir les présents et les annuités que leur accorde le Gouvernement des États-Unis ; le jour de mon arrivée, les chefs devaient se réunir en grand conseil à la maison de mon hôte ; ils étaient environ cent cinquante, la plupart portant le costume indien, d'autres quelques parties de l'habillement des blancs, quelques uns des uniformes d'officiers ; un vieillard, entre autres, était parmi ces derniers, et ses brillantes épaulettes formaient un ridicule contraste avec ses longues boucles d'oreilles et les plaques de fer-blanc et d'argent qui pendaient autour de son cou : ce qui choquait davantage était l'oubli volontaire du vêtement que nous regardons comme le plus indispensable à un homme, mais qui gêne singulièrement la liberté

des mouvements du Sauvage ; ainsi ses grandes guêtres s'arrêtant au milieu des cuisses, laissaient à découvert les parties du corps que nous cachons avec le plus de soin.

Ils venaient pour prendre congé, et, sachant que l'agent général devait se rendre prochainement à Washington, ils le chargèrent d'assurer de leur fidélité leur grand-père, le président, et lui demandèrent ensuite si, pendant son absence, le feu du conseil serait entretenu dans l'île, exprimant ainsi, dans leur langue si remplie de métaphores, le désir qu'un agent fût laissé pour s'occuper de leurs affaires; il les rassura sur ce point. J'admirai pendant tout le temps la manière digne et paternelle avec laquelle M. Schoolcraft répondit à toutes leurs demandes, ainsi que les conseils qu'il leur donna, les engageant à vivre entre eux en paix, cherchant à leur prouver les avantages que leur offriraient la culture des terres et l'éducation des troupeaux, et les exhortant à abandonner la vie précaire de chasseurs nomades. Je remarquai que, bien qu'entendant parfaitement les langues indiennes, il se servait continuellement d'interprètes; c'est là un des principaux points de l'étiquette des chefs indiens, qui affectent de ne pas comprendre d'autres langues que la leur.

Le lendemain je visitai les villages temporaires des Chippeways et des Ottowas; les wigwams des premiers étaient généralement de forme ronde et recouverts de nattes, ceux des derniers, au contraire, étaient de forme conique et recouverts d'écorces. Parmi tous ces Indiens, on remarquait une tribu d'Ottowas venue de la côte occidentale du Michigan, d'un lieu nommé Harbour-Croche, où est établie une mission catholique; ces Indiens étaient bien vêtus, et par leur sobriété et leurs manières pleines de douceur et de retenue, montraient qu'ils étaient sincèrement convertis à la foi chrétienne : la plupart d'entre eux portaient des espèces de redingotes en drap bleu, et sur la tête un chapeau de feutre bas et à larges bords, couvert de plaques d'argent et entouré de plumes d'autruches. Mais bien différent était le spectacle qu'offraient la plupart des autres peuplades; se pressant autour des boutiques de liqueurs, ils y dépensaient en peu d'instants le montant des annuités qu'ils venaient de recevoir, et que quelques uns étaient venus chercher de trois et quatre cents milles, bien qu'elles ne montassent que de dix à vingt dollars (50 à 100 fr.). On leur vendait deux dollars (10 fr.) la bouteille une abominable liqueur fermentée nommée wisky, et qui ne valait pas vingt sous. Pour l'obtenir, ils vendaient tout ce qu'ils possédaient. Je remarquai entre autres une jeune et assez jolie fille chippeway, d'environ seize à dix-sept ans, que j'avais vue revêtue de son costume indien ; j'avais même admiré la manière gracieuse dont elle se drapait dans sa longue couverture

le jour du paiement, et je fus étonné de la voir habillée à l'européenne : une robe de toile remplaçait la couverture, des brodequins ses jolis mocassins de peau de caribou, et un vieux chapeau orné d'une énorme plume affublait sa tête; la pauvre fille paraissait bien fière sous ce ridicule travestissement; mais étant retournée au village dans l'après-midi, quel ne fut pas mon dégoût de la voir se défaire l'un après l'autre de tous les objets de sa toilette pour assouvir cette malheureuse passion des Indiens pour l'eau de feu, et enfin, n'ayant plus rien à vendre, offrir de livrer son corps à la débauche pour la modique somme de douze sous.

Je détournai les yeux de cette dégoûtante scène, dont le récit m'a paru nécessaire pour faire comprendre l'un des traits principaux du caractère indien, et la cause future de l'entière destruction d'une race qui, à plus d'un titre, semble mériter un meilleur sort. Pour rendre à M. Schoolcraft la justice qui lui est due, je dois dire qu'il fait tous ses efforts pour arrêter ce fléau, et que, par ses instantes prières, le gouvernement de Michigan a pris des mesures qui diminueraient considérablement le mal que nous venons de signaler, s'il était possible de les appliquer avec rigueur dans un pays d'une aussi vaste étendue.

A mon retour du lac Supérieur, je visitai pour la troisième fois l'île de Makinau, et je résolus de consacrer plusieurs jours à l'étude de ce point intéressant. L'île a environ trois lieues de tour; l'été n'y dure que quatre mois, et alors la chaleur varie de 60 à 72 degrés; mais pendant sept mois elle est entièrement séquestrée du reste du monde. Quelquefois, pendant ce long hivernage, le gouverneur de Détroit peut, par l'appât du gain, persuader à quelques Indiens d'entreprendre le dangereux voyage de parcourir sur la glace l'énorme distance qui sépare ces deux établissements; mais cette expédition est regardée comme des plus périlleuses; plusieurs y ont trouvé la mort, et un plus grand nombre y ont perdu la vue, par un singulier effet de la réfraction sur la neige. Cette pénible entreprise, qui dure de quinze à vingt jours, s'accomplit dans des traîneaux tirés par des chiens.

L'île de Makinau est entièrement formée d'un calcaire très-poreux, dans les fragments duquel on peut distinguer des traces de cristallisation. L'on n'est pas d'accord sur l'origine du nom de Michilimakimac : suivant le plus grand nombre, il signifie la grande Tortue; suivant Carver, ce nom lui aurait été donné parce qu'il y a *auprès* une île qui a la forme d'une tortue (sans doute l'île Ronde). M. Schoolcraft, qui est probablement de tous les blancs celui qui entend le mieux les langues indiennes, lui donne une toute autre signification : suivant lui, ce nom veut dire l'île des Grands-Esprits. La mythologie des Chippeways admet deux sortes

d'esprits : les uns, de petite taille, habiteraient une île du lac Supérieur, et les autres, de formes gigantesques, auraient établi leur demeure dans les grottes et les cavernes de l'île qui nous occupe. Bien que depuis près de deux siècles ce lieu soit le point favori de relâche des Français et des Canadiens qui explorent les grands lacs, il n'y a pas plus de cinquante ans qu'un marchand anglais y fut assassiné et dévoré par les Sauvages. L'on a beaucoup discuté sur l'anthropophagie ; ce que je puis dire, c'est que, bien qu'aucune nation du nord de l'Amérique n'ait l'habitude de se nourrir de chair humaine, presque toutes cependant dévorent le cœur des guerriers et des chefs qu'ils ont tués dans le combat, et cette coutume vient de la persuasion où ils sont qu'ils acquièrent ainsi le courage du décédé.

La population sédentaire de l'île peut se monter à environ 600 habitants, dont un tiers blancs et pour la plupart Canadiens, et le reste métis, c'est-à-dire descendants de blancs et d'Indiens; quelques marchands seulement sont Américains, et la langue française y est généralement parlée; le village a entièrement la forme de ceux de France : il est composé de deux longues rues parallèles au rivage; dans la seconde se trouve l'établissement de la compagnie des fourrures, qui est une assez belle maison ; on y voit aussi deux églises, l'une presbytérienne et l'autre catholique. Immédiatement après le village, s'élève, presque perpendiculairement, une crête de rochers fort élevée, au sommet de laquelle est construite la citadelle où flotte le drapeau américain ; elle se compose de quatre bastions entourés de belles palissades; la position est des plus fortes, et l'on ne peut rendre la beauté et l'étendue du coup d'œil dont on jouit de ce point élevé. A vos pieds se trouve le village et sa population si active; puis, de tous côtés, des amas de huttes indiennes ; plus loin, vous voyez le port et la magnifique transparence des eaux reflétant l'image des bricks et des schooners qui s'y pressent; partout se déploient devant vous les eaux tranquilles du lac, et la vue se porte avec ravissement sur les jolies îles qui vous entourent, ou sur les forêts du Ouisconsin, que vous distinguez avec peine à l'horizon. On voit encore dans l'île les ruines d'un vieux fort français qui, étant tombé au pouvoir des Anglais, fut repris par nos ancêtres au moyen d'un stratagème assez ingénieux. Un grand nombre d'Indiens fréquentaient toujours cette île pour y trafiquer de leurs fourrures : de tous temps dévoués à la cause française, ces fidèles alliés se réunirent un soir en plus grand nombre que de coutume sous les murs de la forteresse; la cause apparente de ce grand rassemblement était une partie de paume, leur jeu favori. Bien que se défiant de leurs intentions, la plupart des officiers anglais vinrent jouir de ce spectacle. Bientôt la balle lancée par un bras musculeux

vient tomber dans l'enceinte de la palissade ; le factionnaire la rejette ; mais le même accident s'étant renouvelé plusieurs fois, le soldat impatienté refuse de rendre ce service aux joueurs. Alors deux chefs escaladent les pieux, ils semblent désarmés et n'avoir d'autre but que de recouvrer l'objet de leur amusement ; mais tout-à-coup se saisissant de la sentinelle, ils l'égorgent, se jettent sur la porte, l'ouvrent, pendant que leurs camarades découvrant les armes qu'ils avaient jusque là cachées sous leurs vêtements, poussent le cri de guerre, et se précipitent dans l'enceinte : parmi eux étaient des officiers français, peints et déguisés, qui firent en peu d'instants flotter le drapeau blanc sur les remparts.

Il nous reste à parler des curiosités les plus remarquables de cette île. A environ un mille du village, et après avoir traversé un pays inégal, quoique bien boisé, on parvient au sommet d'une colline, d'où l'on peut jouir de la vue d'une des plus grandes merveilles que présente le continent américain ; un pont naturel se présente à votre œil étonné, et à vos pieds s'ouvre un gouffre de près de deux cents pieds de profondeur, au fond duquel vous distinguez les eaux du lac Michigan. En se laissant glisser au fond de cette caverne, on aperçoit une seconde grotte située au-dessous de la première. Ce spectacle est admirable. Placé sur cette arche dont la main seule de la nature a tracé les proportions gigantesques, l'on ne peut se lasser de contempler les canots d'écorce des Indiens sillonnant les eaux tranquilles qui s'étendent au-dessous. Cette caverne est située près de la rive occidentale.

J'allai ensuite, à travers les bois, voir un rocher singulier appelé le *pain de sucre*. Il s'élève presque perpendiculairement à environ cent vingt pieds de haut, et présente deux petites cavernes ; puis, après avoir traversé des bois touffus et monté sur une colline fort escarpée, j'arrivai à la roche des Crânes : c'est ainsi que l'on nomme une caverne dont l'entrée d'abord étroite, puisqu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant, s'élargit ensuite considérablement, et où l'on trouve épars de nombreux ossements humains. Suivant une ancienne tradition, à la suite d'un combat entre deux nations indiennes, une soixantaine de vaincus se réfugièrent dans ce lieu, et, cernés par leurs ennemis, ils y périrent de faim.

Pendant la guerre que le chef indien Pontéyac fit aux Anglais, et durant laquelle eut lieu la prise du fort Holmes, ainsi que nous l'avons vu plus haut, un marchand anglais fut sauvé par un vieil indien et caché dans cette grotte jusqu'à ce qu'il pût une nuit s'embarquer et se soustraire ainsi à une mort affreuse.

Enfin, à l'est du fort s'élève une masse de rochers fort remarquable, connue sous le nom de Folie-de-Robinson. Cette pointe se projetait autrefois à une distance

considérable au-dessus du lac, et pendant que l'île appartenait aux Anglais, un officier du nom de Robinson, charmé de l'imposante grandeur de la scène, s'avisa de se faire construire une maison à l'extrémité de ce promontoire aérien. Chacun lui représenta la folie de cette entreprise, le danger qu'il courrait en s'établissant ainsi sur une pointe de rochers exposée à la furie des vents, et dont le pied est continuellement battu par les vagues ; rien ne put vaincre son obstination, et un matin d'immenses blocs de roches, détachés du sommet et précipités à plus de deux cents pieds au-dessous, démontrèrent la justesse des prévisions.

Ce point est aussi consacré dans la mémoire des Indiens par une touchante tradition ; ils lui donnent le nom de *Saut des Amoureux*. Un jeune guerrier chippeway était devenu éperduement amoureux de la fille d'un chef d'une tribu avec laquelle sa nation était en guerre : son amour était partagé, mais les coutumes des Indiens rendaient impossible leur union : la mort du jeune couple eût été la suite inévitable d'un acte semblable. Cependant, ne pouvant vivre l'un sans l'autre, et sentant mutuellement qu'ils pouvaient se tenir lieu de tout, ils s'enfuirent une nuit dans un canot, et cherchèrent un refuge dans cette île sacrée, dont les idées superstitieuses éloignaient les différentes nations hostiles. Séduits également par la beauté pittoresque de cette roche, ils établirent leur demeure dans une grotte que la nature a creusée dans son flanc : là ils passèrent plusieurs jours dans la joie et le bonheur ; les heures semblaient avoir dérobé pour eux les ailes du papillon agile, et l'un auprès de l'autre ils étaient heureux. Quand la faim obligeait l'Indien à s'enfoncer dans les bois à la poursuite du gibier, sa compagne alors tressait des couronnes de fleurs, dont au retour elle ornait en riant son front martial. Mais un jour il tarde à revenir : le sourire s'efface des lèvres de la jeune fille, l'impatience fronce son joli sourcil, puis enfin la crainte glace tout son sang, des larmes s'infiltrent à travers sa paupière ; cependant elle croit entendre un léger bruit à l'entrée de la caverne, elle écoute ; il augmente par degrés, c'est lui ! Heureuse et folle, elle s'élance à sa rencontre et tout est oublié..... Mais l'œil du jeune homme est hagard, il se précipite plutôt qu'il ne marche ; le sang coule avec abondance de plusieurs larges plaies qui couvrent sa tête et sa poitrine ; elle pousse un cri, il lui couvre la bouche de sa main et lui fait entendre d'une voie affaiblie qu'un parti d'Indiens hostiles est à sa poursuite ; que, venus dans l'île pour y sacrifier quelques prisonniers aux divinités infernales, ils l'ont aperçu, et qu'échappé de leurs mains après un combat acharné, leur seul espoir est dans le silence. Bientôt des cris sauvages se font entendre, des ombres passent devant l'entrée de leur retraite, ils

retiennent leur haleine, ils ne sont pas découverts! Le jeune Indien presse sur sa poitrine l'objet de son amour; mais, ô moment d'horreur! un affreux cri de joie leur apprend qu'ils se sont trop tôt flattés; tout espoir est perdu!.... Alors saisissant la jeune fille, il se précipite à l'entrée de la caverne, et à la faveur de l'obscurité renverse ceux qui s'opposent à son passage. Bientôt entourés de tous côtés, il veut du moins épargner à sa bien-aimée les cruelles tortures du poteau, et la tenant toujours dans ses bras, il s'avance d'un pas ferme et assuré jusqu'à l'extrémité du rocher; elle devine son intention, et heureuse de mourir avec lui, elle le remercie par de doux embrassements de sa généreuse pensée; suspendus au-dessus du gouffre, leurs derniers regards se rencontrent; ils comprennent l'éternité..... Leurs ennemis qu'ils semblent défier s'arrêtent malgré eux, saisis d'étonnement. Mais la jeune Indienne pousse un cri déchirant; un Sauvage s'est glissé entre les broussailles et vient de la saisir par les cheveux : le regard de cet homme est satanique, un rire démoniaque déride ses traits barbares; c'est son père..... Il n'est plus temps; d'un seul bond son amant s'est élancé, et, retenu par l'effort de son ennemi, tous trois restent un instant entrelacés, vibrants et immobiles, puis, perdant leur appui, ils sont entraînés dans le précipice : le vieillard pousse un hurlement de rage et cherche vainement à se retenir aux aspérités du rocher, tandis que toujours unis, même dans les bras de la mort, les amants sont déjà recouverts d'un blanc linceul d'écume.

Le mugissement des vagues qui chaque nuit battent avec furie la base de cette roche isolée, est, suivant les Indiens, le chant de mort des deux amants.

VIII.

LE SAULT SAINTE-MARIE.

(LAC SUPÉRIEUR.)

Tandis que nous voyons la civilisation américaine pénétrer dans les solitudes de la Floride, traverser le Mississipi, fonder des villes et des villages sur les rives du Missouri, les bords du lac Supérieur sont au contraire restés tels qu'ils étaient au jour de la création; des peuplades indiennes sont encore les seuls propriétaires du sol, et leurs canots d'écorce l'unique ressource du voyageur : cette région n'a-t-elle donc rien qui puisse attirer l'attention de l'homme civilisé? D'une part, cependant, la nature s'y déploie avec une magnificence presque inconnue ailleurs, et, d'un autre côté, le sol est partout formé des marbres les plus magnifiques; de gigantesques agates et d'innombrables cornalines composent les galets du lac; le cuivre, si rare dans l'Amérique du Nord, est répandu ici en immense quantité et à un état de pureté presque incroyable; l'érable à sucre couvre tous les coteaux, et à voir le nombre prodigieux d'esturgeons et de truites qui se trouvent dans le lac, l'on ne saurait douter du produit que l'on pourra tirer un jour de pêcheries établies sur ses bords :

l'un des grands obstacles à la colonisation de ce pays est la sévérité du climat, ou plutôt la courte durée de l'été ; mais à voir cette atmosphère pure et sèche, ce beau soleil qui vient réchauffer le milieu du jour, et l'aurore boréale qui colore si magnifiquement les heures consacrées à l'obscurité dans les autres parages, l'on oublie malgré soi les monceaux de neige qui vous entourent, et d'énormes épis de blé que me montra à Michilimakimac le savant M. Schoolcraft, prouvent jusqu'à l'évidence la fertilité de ce sol tant calomnié. La seule véritable raison de l'abandon complet jusqu'ici de cette section de pays, doit être cherchée dans les difficultés que la navigation y rencontre, car tandis que des rivières larges et profondes joignent entre eux les autres grands lacs, celui-ci n'a au contraire de communication qu'avec le lac Huron, et encore par le *Sault-Sainte-Marie ;* tout passage est donc impossible, et des navires construits sur le lac lui-même peuvent seuls servir à sa navigation.

Le 21 septembre 1838, je quittai l'île de Michilimakimac sur le steamer *Marcy*, que le Gouvernement des États-Unis envoyait reconnaître les grands lacs et étudier les points sur lesquels des phares devaient être construits, un acte du congrès ayant ordonné un relèvement de toutes les frontières maritimes. Le lieutenant Homans commandait l'expédition, et, ainsi que la plupart des hommes de l'équipage, il avait été attaqué de la fièvre bilieuse dite congestive, pendant le séjour du navire sur la côte ouest et si malsaine du Michigan et dans la rivière de Chicago ; son fils, intéressant enfant de six à sept ans, était avec son père, tous deux semblaient mourants lorsque nous fûmes obligés de les laisser à Makinau, et c'est sous la direction du capitaine en second que nous partîmes pour relever la rivière Sainte-Marie.

Bien qu'il tombât une pluie fine et froide, le spectacle qui nous entourait était cependant digne d'attention : les eaux du lac Huron s'agitaient avec violence ; les Indiens Chippeways et Ottowas, qui étaient venus dans l'île pour recevoir le paiement de leurs annuités et les présents que leur fait le Gouvernement, retournaient en foule vers les sombres forêts qui leur servent de demeure ; réunis au nombre de vingt et même de vingt-cinq dans un même canot d'écorce, l'on ne pouvait, sans frémir, voir tant de vies humaines exposées dans de si frêles embarcations à la furie des eaux orageuses : tantôt une flottille entière semblait disparaître dans l'abîme, puis l'instant d'après on la revoyait de nouveau glissant légèrement au sommet d'une lame gigantesque, car leur canot est semblable au roseau de la fable, c'est la fragilité même de sa construction qui fait sa sécurité.

Notre direction étant au nord-est, nous restâmes presque constamment en vue de la terre ferme ; partis à dix heures du matin, à trois nous aperçûmes l'île de

Drummond, et à six nous entrâmes dans le chenal qui se trouve entre cette île et la pointe Latour. Une heure plus tard, notre attention fut attirée par la vue d'un drapeau blanc hissé sur le sommet d'un arbre, et, pensant que des voyageurs étaient sans doute naufragés sur cette rive inhospitalière, nous allions, malgré le gros temps, y envoyer une chaloupe, lorsque nous aperçûmes un groupe d'Indiens Chippeways qui, n'ayant probablement jamais vu de steamer dans ces eaux écartées, cherchaient par ce signal à nous prouver leurs intentions pacifiques. Les deux rives étaient couvertes de bois épais, formés de pins et de cèdres. Après avoir longé l'île de Drummond, nous vîmes un îlot qui n'a que peu d'acres d'étendue, mais qui est remarquable par sa forme parfaitement arrondie.

La nuit arriva bientôt, et notre route se trouvant barrée par l'île Saint-Joseph sans qu'il fût possible de distinguer le passage, nous jetâmes l'ancre par six brasses de profondeur, et à une portée de fusil du rivage. Pendant la journée deux hommes s'étaient trouvés pris de la fièvre, et nous avions beaucoup de dyssenteries à bord. Toute la nuit nous éprouvâmes un ouragan épouvantable, et la pluie tomba par torrents; c'était le coup de vent de l'équinoxe. Les bois retentissaient de tous côtés des hurlements des loups, soit qu'ils fussent épouvantés de l'ébranlement universel des éléments, soit au contraire qu'ils en tirassent parti pour poursuivre les daims effrayés; enfin le jour vint mettre un terme à ce désagréable concert, et nous montra que nous avions considérablement traîné sur les ancres. Le brouillard était des plus épais, et ce ne fut qu'avec la plus grande précaution que nous pûmes avancer au milieu de roches à fleur d'eau et d'îles que personne à bord ne connaissait. Nous longeâmes la grande île de Saint-Joseph, qui est bien boisée, et sur laquelle les Anglais avaient établi un petit fort qu'ils ont depuis abandonné; ensuite nous entrâmes dans le lac de la Boue, qui est fermé au sud par un groupe d'îles et barré au nord par la Pointe-aux-Herbes (*Grassy-Point*), ainsi nommée à cause des beaux pâturages qui la recouvrent; puis nous passâmes entre cette île et celle de *Sailor's encampment*. Notre route nous conduisit ensuite entre *Sugar Island* et la côte canadienne : la première doit son nom à la quantité d'érables qui la recouvrent; nous y vîmes quelques wigwams d'Indiens.

La rive canadienne est entièrement formée de roches d'un bleu cendré, qui s'avancent sous l'eau en forme de mamelons, presque toujours recouverts de cèdres touffus. A l'entrée de la rivière d'Aquanonge, l'on distingue des collines assez élevées, qui, jointes aux sinuosités de la rivière, donnent au paysage une beauté sauvage et pittoresque; un petit lac placé sur la côte du Canada est surtout admirable.

Un grand nombre d'aigles planaient majestueusement au-dessus de nous. C'est dans cet endroit seulement que l'on entre dans la rivière Sainte-Marie proprement dite : ce singulier passage est tellement étroit, que du navire on aurait presque pu sauter sur le rivage, qui des deux côtés est couvert de forêts très-épaisses, et dont les arbres penchés et renversés les uns sur les autres, montrent que vous êtes parvenu aux confins de la civilisation. Bientôt nous distinguâmes vers le nord des hauteurs considérables, et à trois heures, étant au milieu d'une belle et large rivière, nous aperçûmes le fort Brady, entouré d'une palissade de forme carrée, et qui présente à chaque angle un petit bastion. La garnison est composée d'une compagnie; il s'y trouve plusieurs pièces de canon, et sur un mât placé au milieu de la cour, s'élève le drapeau américain. Le village est situé au-dessus; il est peu considérable et consiste en quelques maisons faites de planches; parmi ses habitants une dixaine seulement sont blancs, et tous les autres métis. Aussitôt que nous fûmes amarrés au quai ou plutôt à la jetée, un assez grand nombre d'Indiens Chippeways vinrent à bord, apportant des mocassins et autres objets de curiosité pour lesquels ils demandèrent un prix fort élevé. Bien que la pluie tombât à torrents, je m'empressai de me rendre à terre et de m'enfoncer dans les bois à la recherche de plantes et d'animaux : les premières me parurent être les mêmes que celles de l'île de Makinau.

Au nord de l'établissement est une mission catholique, située au milieu d'un village indien dont les huttes sont grandes, de forme presque carrée, avec le dessus arrondi, le tout construit en écorce; dans plusieurs il y a un ou deux bancs destinés à servir de lits : en tout, elles me parurent beaucoup plus confortables que les autres huttes indiennes que j'ai été à portée de voir dans le cours de mes voyages. Ces Indiens sont très-religieux et fort attachés au culte catholique. Autour de la mission est le cimetière, dans lequel je vis un grand nombre de fosses recouvertes d'un petit toit d'écorce et surmontées d'une croix; auprès est une scierie qui marche au moyen d'un filet d'eau provenant des chutes, et que l'on a détourné dans un petit canal.

Ces chutes ont environ un mille de long : je m'attendais à voir une noble et belle cascade : sous ce rapport je fus bien désappointé; c'est tout simplement une succession de roches au milieu desquelles les eaux de la rivière se précipitent; les Indiens les descendent dans leurs canots d'écorce, qu'ils dirigent adroitement au moyen d'une perche. Sur la rive canadienne anglaise se trouvent plusieurs maisons, et entre autres une factorerie de la compagnie des fourrures.

Le jour suivant il fit très-froid et il tomba de la neige toute la matinée, ce qui ne nous empêcha pas de partir pour le lac Supérieur, dont nous étions encore à quinze milles. Le passage à travers la pointe qui s'avance au-dessus des rapides n'a environ qu'un mille de long. Les forêts sont tellement épaisses dans cet endroit, que ce n'est qu'avec la plus grande peine que l'on peut s'y frayer un passage, et elles sont tellement inondées, dans cette saison du moins, qu'il nous fallut traverser de véritables mares dans lesquelles nous enfoncions jusqu'aux genoux. On va, dit-on, creuser un canal qui joindrait ainsi les eaux du lac Supérieur à celles du lac Huron : bien qu'exécuté dans un pays actuellement désert, ce travail serait fort utile et attirerait promptement la population vers ces régions. Nous remontâmes ensuite la rivière, et, parvenus au gros cap, il nous fut possible d'admirer la ravissante vue du lac Supérieur, la plus grande masse d'eau douce que présente la surface du globe. Revenus aux chutes, nous effectuâmes notre retour par la même route, et en descendant la rivière Sainte-Marie, nous vîmes un grand nombre d'Indiens Chippeways dans leurs canots d'écorce. Désirant converser avec eux et leur acheter du poisson, nous fîmes tous nos efforts pour les attirer à bord, mais inutilement; le bruit de la machine du steamer semblait leur inspirer une frayeur insurmontable. Nous eûmes pendant le jour plusieurs nouveaux cas de fièvre. L'expédition avait ordre de relâcher à l'île de Drummond, la plus occidentale des Manitoulines; le 24, à onze heures du matin, nous étions devant cette île, et tournant au sud, nous cherchâmes pendant quelque temps l'entrée de la baie, que nous découvrîmes vers la pointe sud-est : elle est spacieuse et profonde; on peut en reconnaître l'entrée à deux petites îles qui forment deux passes: les Anglais y construisirent autrefois un fort qu'ils ont depuis abandonné; aussitôt après leur départ, les Indiens l'incendièrent pour en retirer les clous et les morceaux de ferraille. La baie offre l'aspect le plus singulier par la quantité de ruines qui de tous côtés couvrent ses bords. Nous étant trop approchés du rivage, nous échouâmes et fûmes plusieurs heures à dégager le navire. Cette île était le centre de la puissance des Anglais dans ces régions écartées, et à en juger par les amas de décombres qui s'offrent à la vue, ils ont dû y élever des constructions considérables; il reste encore debout une quantité de cheminées et une énorme croix. Lorsque nous débarquâmes, le canot étant d'un tirant trop considérable, nous fûmes obligés d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. Mais quelle ne fut pas mon horreur, quand, après avoir ôté ma chaussure pour l'exposer au soleil, je me vis entouré tout-à-coup d'un nombre infini de couleuvres rayées : ne sachant si elles étaient venimeuses ou non, et me trouvant ainsi nu-pieds, je craignais à chaque in-

stant d'être mordu. Cette île est aujourd'hui inhabitée, un pauvre chat mourant de faim fut le seul animal domestique que nous y vîmes ; elle est couverte de blocs erratiques qui y ont été apportés du Nord : en fait d'insectes, je n'y vis que des moustiques et une espèce de *sylpha* que je crois nouvelle. Nous nous rembarquâmes vers les quatre heures de l'après-midi. La petite Manitouline, que nous vîmes ensuite, en est très-rapprochée, elle lui ressemble beaucoup et est également déserte ; les Anglais ont quelques émigrants sur la grande Manitouline, mais leur établissement militaire est aujourd'hui à Pelequantachin au fond du golfe des Manitoulines. Nous relâchâmes ensuite devant la pointe Latour : toute cette partie est couverte de forêts très-épaisses, et les vagues battent contre le cap avec une incroyable furie. A notre retour, nous eûmes à lutter pendant la traversée contre une violente tempête qui dura toute la nuit, et étant fort incommodé du mal de mer, ce fut avec un indicible plaisir que je me trouvai, au point du jour, devant le petit paradis terrestre de l'île de Makinau ; le lieutenant Homans et son fils étaient en pleine convalescence. Cette région est fort saine, et les cas nombreux de fièvre que nous eûmes à bord devaient probablement leur origine au séjour précédent de l'expédition sur les côtes basses et humides du Michigan et des Illinois.

IX.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'AMÉRIQUE.

Si les premières pages de l'histoire de l'Assyrie et de l'Égypte sont tellement obscurcies par la nuit des temps, qu'il est à peu près impossible de distinguer dans ce vaste chaos les faits qui appartiennent aux traditions réelles, de ceux qui ne doivent leur origine qu'à la brûlante imagination des poètes ou à l'orgueil des nations, combien ce qui concerne l'Amérique, avant l'arrivée de Colomb, ne semble-t-il pas voué, d'une manière plus positive encore, à un éternel oubli! Bien des personnes souriront même à la pensée d'une histoire qu'elles se figureront n'être fondée ni sur des monuments historiques, ni sur des manuscrits antiques, ni sur des traditions locales; mais l'homme impartial verra bientôt que si cette étude est entourée de difficultés nombreuses, elle peut du moins s'appuyer sur les bases que nous venons d'énumérer. Quels peuples, en effet, conservèrent jamais avec plus de respect les traditions de leurs pères que ne le font les hommes rouges de

l'Amérique? Des monuments sous forme de tumuli ne couvrent-ils point tout le nord du continent? Des ruines considérables ne se présentent-elles point en cent endroits? Des idoles sans nombre n'ont-elles pas été découvertes, et les Téocalli du Mexique, souvent couverts de caractères antiques, ne peuvent-ils point être comparés aux pyramides d'Égypte? Les manuscrits et les hiéroglyphes eux-mêmes ne manquent pas entièrement, ainsi que nous le verrons bientôt.

Lorsqu'en 1519, vingt-sept ans après la découverte du continent, Fernand Cortez débarqua sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, il fut reçu avec respect et soumission, et il avoue lui-même qu'une tradition universellement répandue dans le pays aida singulièrement au succès de ses armes. Cette tradition disait qu'un grand châtiment serait infligé au peuple par des conquérants formidables venant de l'est, et que, fils du soleil, ils auraient à leur disposition le feu sacré de leur père. Frappés de leur prédestination, les Mexicains crurent qu'il était inutile de chercher à combattre contre le destin, et leur empire immense se soumit, après de faibles efforts, à quelques aventuriers étrangers.

Suivant d'autres traditions, les Mexicains ou Aztecs n'étaient pas depuis longtemps les maîtres du pays, mais ils avaient émigré de régions situées au nord, et l'on a cru découvrir que l'époque de leur arrivée ne montait pas à plus de trois siècles lors de l'arrivée des Européens; ils venaient d'un pays appelé Aztlan ou Atlan, et avaient passé de nombreuses années sur la route : en pénétrant dans la vallée de Mexico, ils lui avaient donné le nom d'Anahuac. La tradition ajoutait qu'avant leur venue, le pays était habité par les Toltecs, nation puissante et civilisée qui avait envahi le pays cinq cents ans auparavant (vers 650 de l'ère chrétienne). Ces derniers employaient l'écriture hiéroglyphique, et semblent être parvenus à établir une année astronomique fort exacte. Ils ne savaient rien de ceux qui avaient occupé le sol précédemment, et en conséquence, c'est à eux que les Aztecs attribuaient les pyramides de Cholullan et de Téotiluacan qu'ils avaient trouvées lors de leur arrivée dans le pays : ces monuments étaient, suivant la tradition, des temples consacrés à la divinité et portaient le nom de Téocalli, qui signifie *maison des Dieux*. Quant au Téocalli de Mexico, il était d'origine moderne, et bâti six ans seulement avant la découverte du continent par les Européens; il était dédié à Tezcatlipolica (la principale des divinités mexicaines après Téolt, qui est l'être suprême, Dieu, et correspondant à Jehovah et à Saturne) et à Heutzilopochtli, ou le dieu de la guerre. Ce monument a été construit sur le modèle des pyramides de Téotiluacan, situées à huit lieues au nord-est de Mexico, dans la plaine de Micoalt (sentier des

morts) : l'une de ces dernières est plus élevée que la troisième des pyramides d'Égypte; elle est dédiée au soleil (Tonatuih), et l'autre à la lune (Meztli); mais le plus remarquable des monuments d'Anahuac est le téocalli de Cholula. Il est situé dans une plaine, à deux mille deux cents pieds au-dessus de la surface de la mer, et près de la base du volcan d'Orixaba. Cette pyramide, formée de quatre étages, semble correspondre parfaitement aux quatre points cardinaux; son élévation n'est que de cinquante mètres, mais chacun de ses côtés a quatre cent trente-neuf mètres de long; cette base a donc deux fois l'étendue de la pyramide de Chéops, tandis que son élévation ne dépasse que de peu celle de Mycérinus.

Parmi les ruines de Palanqué, l'on trouve aussi de nombreuses idoles et des zodiaques ressemblant à ceux d'Égypte. Il me semble facile de reconnaître un sphinx dans l'idole que M. de Humboldt regarde comme une prêtresse aztec, et qui est aussi représentée par M. Delafield. Elle fut trouvée parmi les ruines du Tenochtilhlan détruit par Cortez.

Nous voyons donc que les traditions mexicaines attestent deux grandes invasions de ce pays, par les Toltecs d'abord, et ensuite par les Aztecs. Nous ne savons presque rien du premier de ces peuples, et moins encore de ceux qui le précédèrent; cependant il me semble très-probable que le continent de l'Amérique était antérieurement habité par des nations barbares semblables à celles que l'on trouve encore dans le nord et dans la partie septentrionale du Brésil, et l'origine asiatique de cette race d'hommes nous paraît hors de discussion; mais il n'en est peut-être pas de même à l'égard de leurs conquérants.

Quant au Pérou, la tradition nous apprend que cette région fut civilisée par de sages hommes venus peut-être du Mexique, car l'étude anatomique des anciens crânes trouvés dans les tumuli, nous prouve la congénuité de ces races. Cependant il est certain que cette région était parvenue à un haut degré de civilisation avant l'arrivée des Aztecs, et c'est probablement aux Toltecs qu'appartient cette réformation. Ce fait du moins semble prouvé : 1° par le culte religieux des Péruviens, qui, voués à l'adoration du soleil, ne lui offraient que des fruits et des fleurs, tandis que les autels des Aztecs fumaient du sang des victimes humaines. Les temples des uns envoyaient au ciel le doux parfum des plantes tropicales, tandis que des autres ne s'échappaient que des cris de tortures et des gémissements de mort; et 2° par un fait anatomique qui prouve que la race dite péruvienne a dû exister depuis une époque bien reculée : les squelettes humains trouvés à la Martinique, et connus sous le nom d'hommes fossiles, appartiennent à cette race, ainsi que je

m'en suis assuré moi-même par l'examen d'un crâne déposé au Muséum de Charleston par le docteur Lherminier, et que j'ai toute raison de supposer avoir appartenu au même individu que le squelette du Muséum de Paris, figuré par notre illustre Cuvier dans son bel ouvrage sur les ossements fossiles (1).

Les Péruviens donnent le nom de Mango-Capac à celui qui leur apporta le bienfait de la civilisation; ils le représentent vêtu d'une longue robe et muni d'une barbe d'une remarquable grandeur. Le révérend M. Dempster, dans une lettre écrite de Buénos-Ayres, donne la description suivante des naturels du Pérou avant l'arrivée des Incas. « Ils étaient dans l'état le plus abject de dégradation sauvage ; ils demeuraient dans des excavations, et leur nourriture n'était point tirée du sol, mais se composait de chair humaine, des produits de leur chasse, et de racines et baies dont les forêts de leurs contrées abondent; ceux qui n'étaient pas dans un état de nudité complète étaient couverts de peaux d'animaux féroces ; mais le côté le plus effroyable de leur caractère était le cannibalisme : ils ne se contentaient pas, comme les Mexicains, de dévorer la chair des victimes sacrifiées sur les autels de leurs idoles, et qui étaient généralement des prisonniers faits sur d'autres tribus également cannibales; mais ils nourrissaient et engraissaient une partie de leurs propres enfants, afin de les égorger ensuite et de se nourrir de leurs cadavres sanglants ; cependant, aussitôt que la race des Incas se présenta, ces atrocités disparurent. »

Si actuellement nous jetons un coup d'œil sur les traditions religieuses des Mexicains, nous trouverons parmi les monuments les plus curieux de ce genre, une peinture envoyée à Rome peu de temps après la découverte. Elle représente le serpent-femme des Mexicains, Cihuacohuatl, appelé aussi Tonacacihua (femme de notre chair) : cette femme est considérée comme la mère du genre humain ; devant elle est un serpent à sonnettes, qui semble s'adresser à elle et lui présenter sa langue fourchue; à côté sont deux hommes qui luttent l'un contre l'autre, et au-dessous des figures que l'on a considérées comme des autels, et dont l'un est renversé. Il est impossible de ne pas reconnaître ici la tradition d'Ève et celle du meurtre d'Abel par Caïn.

Dans un manuscrit découvert, en 1566, par don Pedro de Los Rios, dominicain espagnol, on trouve le passage suivant : « Avant la grande inondation qui eut lieu quatre mille huit cents ans après la création du monde, le pays d'Ana-

(1) En supposant que la dépression du crâne ne soit pas artificielle.

huac était habité par des géants; tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, excepté sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent retirées, l'un d'entre eux, Aelhua, surnommé l'architecte, alla à Cholula, où, en mémoire de la montagne de Chaloc qui lui avait servi de refuge ainsi qu'à ses six compagnons, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit faire des briques dans la province de Tlenalco, au pied du mont Cocolt, et, pour les faire apporter à Cholula, il établit une ligne d'hommes qui se les passèrent de main en main.

» Les Dieux virent avec colère cet édifice dont le sommet devait s'élever jusqu'aux nues, et firent tomber le feu céleste sur la pyramide. Nombre d'ouvriers périrent; les travaux furent arrêtés, et l'on dédia le monument à Quetzalcoatl, le dieu de l'air. »

Suivent ensuite quatre âges ou époques, à la suite de chacun desquels le monde fut détruit; le même moine dont nous venons de parler se procura des dessins hiéroglyphiques qui les représentent; et l'on peut en trouver des copies dans le *Codex vaticanicus*, n° 3728, et dans l'ouvrage de M. Delafield. A la première époque, les hommes périrent par la famine; à la seconde, par le feu; un homme et une femme seuls furent sauvés, mais beaucoup d'autres furent changés en oiseaux. A la troisième, le monde semble avoir été détruit par une tempête (représentée par le dieu de l'air); un homme et une femme seuls se sauvent dans une caverne, le reste du genre humain semble avoir été métamorphosé en énormes singes, munis de longues queues. A la quatrième époque enfin, apparaît le déluge; un homme et une femme seuls (Cocoa et Xochiquetza) se sauvent dans un canot d'écorce attaché avec des joncs, et auprès d'eux apparaît une sorte d'oiseau.

On remarquera que ces divers évènements, qui semblent en grande partie se rapporter à ceux de la Bible, portent cependant généralement un caractère de localité américaine : ainsi le reptile tentateur est un crotale ou serpent à sonnettes (genre propre au Nouveau Monde), et les singes sont munis de longues queues, ce que l'on ne trouve pas dans ceux de l'ancien continent. Au reste, l'histoire des premiers âges du monde est uniforme chez tous les peuples qui ont conservé un souvenir traditionnel. Les Chinois, les Indiens, les Babyloniens et les Carthaginois offrent, sous tous les rapports, la coïncidence la plus frappante avec le Pentateuque.

Voyons actuellement ce qui se passait dans le nord du continent à une époque

qui correspond à celle où est généralement placée l'émigration des Aztecs, c'est-à-dire vers le douzième siècle.

Le missionnaire Heckwelder, qui résida longtemps parmi les Delawares ou Lenni-Lenappés, nous apprend que, suivant une tradition répandue parmi cette tribu, leurs ancêtres venaient de régions situées à l'ouest du Namœsisipi (Mississipi); l'on ne sait quelle fut la cause de leur émigration. Cependant, après de nombreuses années de voyages, ils parvinrent aux bords du grand fleuve; là, ils trouvèrent les Mangwes ou Iroquois, qui, eux aussi, émigraient de contrées lointaines et étaient parvenus au même endroit; mais toute la région située à l'est du fleuve était habitée par la puissante nation des Alléganys ou Alligoris, qu'ils représentèrent comme une race de géants, et qui s'étaient opposés au progrès de leur voyage. Enfin, excités par une tradition de ces peuples, les Lenni-Lenappés et les Iroquois se liguèrent ensemble et envahirent leur pays; nombreuses furent les batailles qui eurent lieu entre eux, et cette guerre ne se termina que par l'extermination de la majeure partie des Alléganys et l'émigration du reste, qui descendit le Mississipi, se dirigeant vers le sud. Il semble que ce peuple était parvenu à un certain degré de civilisation, car la tradition lui attribue l'érection des tumuli qui couvrent le pays et celle des fortifications que l'on trouve disséminées sur des points nombreux, mais particulièrement sur les bords de l'Ohio et des grands lacs. Quelques voyageurs ont pensé que les Aztecs étaient les descendants de ce peuple. La guerre éclata bientôt entre les Lenni-Lenappés et les Iroquois. Les premiers furent vaincus et déclarés femmes par leurs vainqueurs.

Les tumuli dont nous venons de parler, et qui généralement contiennent des ossements humains en très-grand nombre, indiquent la présence, à une époque plus ou moins reculée, d'une population immense s'étendant au nord le long du Mississipi et jusqu'à la rivière rouge du lac de Winipeg. On a dernièrement observé dans le Ouisconsin des monuments singuliers de ce genre, construits en terre et ayant la forme de quadrupèdes, d'oiseaux et même d'hommes. Plusieurs des animaux ainsi représentés me semblent être des mammouths.

Il semble aussi prouvé que, de 1100 à 1350, les Danois et les Irlandais fréquentaient les côtes de Terre-Neuve et celles du continent, aussi loin au moins que le Massachusetts. Quelques personnes ont voulu également voir en eux les pères des Aztecs. Nous pensons que l'on se rapprocherait peut-être plus de la vérité en les considérant comme les ancêtres des Esquimaux, qui, certes, sont bien différents des autres Indiens de l'Amérique.

Enfin, si nous ne tenons aucun compte des dates au moins problématiques que l'on assigne à ce grand évènement (l'invasion des Aztecs), ne pourrait-on pas trouver une singulière similitude entre le nom d'Atlan, d'où cette race disait venir, et cette fameuse Atlantide célébrée par les anciens, et qui, depuis tant de siècles, n'est restée au livre de l'histoire que comme une image frappante de la vicissitude des grandeurs humaines; car ici ce ne sont pas des humains qui disparaissent, ni d'éphémères renommées qui, semblables à l'éclair, brillent et retournent au néant, ni même des nations qui, après quelques siècles d'existence, meurent de corruption après avoir vécu d'iniquités : mais c'est un vaste continent qui, frappé sans doute de la réprobation céleste, s'engouffre tout entier dans l'oubli, et ne laisse pour seul ressouvenir que quelques traditions mystiques.

L'on sait que, suivant Platon, ce continent d'immense étendue était situé au-delà des colonnes d'Hercule, et nous trouvons dans le *Thœmeus* de ce grand philosophe, que Critias, l'orateur, annonce avoir entendu parler de ce continent par son grand-père, qui le tenait de Solon, lequel était redevable lui-même de cette tradition aux prêtres égyptiens. Suivant lui, la grande île d'Atlantes, située près du détroit de Gades, était gouvernée par une race de puissants conquérants qui avaient envahi toute l'Afrique jusqu'à l'Égypte, et toute l'Europe jusqu'à la mer de Toscane; cependant, plusieurs siècles après, et à la suite d'inondations et de tremblements de terre, ce continent fut englouti au sein des eaux, et, pendant bien des siècles, les mers furent rendues inaccessibles aux navires par les rochers et les pics sous-marins qui les obstruaient de toutes parts. D'un autre côté, Diodore de Sicile nous apprend que les Phéniciens, naviguant au-delà des Colonnes d'Hercule, furent poussés par des tempêtes vers l'ouest et rencontrèrent enfin une vaste île remplie de rivières navigables et produisant de nombreux fruits. On sait aussi que les Carthaginois, dont les expéditions de découvertes étaient de véritables émigrations, quelquefois composées de plus de 30,000 hommes, explorèrent les côtes d'Afrique au moins jusqu'à la rivière de Gabon, et peut-être doublèrent le cap de Bonne-Espérance. D'après ces faits, il me semble impossible de ne pas admettre que les anciens eurent connaissance de l'Amérique, soit qu'ils aient dirigé vers ce continent des navires frétés, soit que leurs embarcations y aient été jetées par les tempêtes.

Plusieurs raisons me paraissent venir à l'appui de l'opinion qui admettrait que quelques unes des grandes invasions de l'Amérique, et probablement celle des Aztecs, auraient eu lieu de l'est à l'ouest, contrairement à l'opinion généralement

admise que toutes les nations américaines sont d'origine asiatique. Ainsi que nous l'avons vu au commencement de cet article, la tradition représente les pères de la civilisation mexicaine comme étant les fils du soleil, ce qui n'est, selon nous, qu'une métaphore indiquant qu'ils arrivaient de l'Orient. Cette opinion est d'autant plus fondée, que les Espagnols, qui venaient de cette direction, furent aussi honorés du même titre.

D'un autre côté, le nom de Theotl qui est celui du dieu principal des Aztecs, ressemble singulièrement à celui du Theos des Grecs, surtout si l'on considère que la terminaison *tl* est grammaticale dans la langue mexicaine.

Les traits attribués universellement aux Aztecs excluent toute possibilité d'une origine asiatique : dans tous les dessins et hiéroglyphes, cette race est remarquable par son nez aquilin et démesurément protubérant ; n'est-il pas probable que la masse de peuple, qui était d'origine asiatique, fut frappée de cette différence de conformation physique que présentaient ses vainqueurs ? Enfin, j'en reviens encore à l'extrême ressemblance des costumes avec ceux des anciens Grecs ou peuples de la même époque. Je ne chercherai pas à pousser plus loin ce genre de recherches, et je dirai seulement que s'il est à peu près incontestable que la masse des nations de l'Amérique soit d'origine asiatique, il me paraît cependant probable que quelques unes des grandes émigrations civilisatrices viennent de l'est, et que, d'un autre côté, il est impossible, dans l'état actuel des connaissances, de se former une idée exacte des époques et des dates auxquelles ces évènements remontent.

X

ESSAI

SUR

LES SÉMINOLES DE LA FLORIDE.

La Floride, dont on pourrait croire que le nom gracieux rappelle le luxe de la végétation, si on ne savait qu'il n'est qu'un souvenir du jour de sa découverte, est une des régions du globe les plus dignes d'attirer notre attention et de devenir l'objet de notre étude : car si chez elle les fleurs, ces brillants ornements de la nature, semblent fatiguées de ne couvrir que la terre et s'élancent en s'entrelaçant jusqu'au sommet des arbres, le sol lui-même nous présente un phénomène des plus remarquables : partout se forment des cavernes profondes, partout des rivières jaillissent des entrailles de la terre ; ici vous voyez un fleuve majestueux rouler tranquillement ses eaux, puis instantanément disparaître à vos yeux pour se remontrer de nouveau à une distance considérable, et former ainsi de nombreux ponts naturels ; là des lacs étendus apparaissent tout-à-coup dans des lieux qui de tous temps produisirent le maïs de l'Indien.

Dans le nord, cette région, qui, sous ce rapport, est semblable à bien

d'autres parties des États-Unis, offre les preuves de la civilisation la plus avancée au milieu de la barbarie du désert : de beaux et vastes bateaux à vapeur sillonnent constamment ses fleuves, portant à la mer mexicaine les riches produits des plantations éparpillées sur leurs bords, tandis que sur les mêmes rives, l'écho retentit encore des cris du Sauvage et des hurlements des animaux féroces. Dans le sud, ces rois de la forêt exercent encore seuls, et d'une manière incontestée, leurs droits d'occupation, car les marais sans bornes qui couvrent cette contrée, ont jusqu'ici présenté aux blancs une barrière infranchissable ; cette région tremblante et vaseuse, connue sous le nom d'*Everglades*, semble appartenir à une formation seulement ébauchée encore, et peut peut-être nous donner l'idée de ce qu'était le globe terrestre, lorsqu'il échappa à la main incommensurable qui venait de le créer.

Est-elle aussi sans intérêt cette population sauvage elle-même, qui, depuis des siècles, défend constamment sa liberté contre les trois puissantes nations qui ont occupé alternativement la Floride, et qui n'abandonne chaque pied de son territoire qu'après l'avoir couvert du cadavre d'un guerrier.

Notre objet est de dire ici quelques mots de ces Indiens et des forêts qu'ils habitent.

Lors de leur découverte par les Espagnols, les Florides étaient habitées par des nations nommées Yamesses, Polarches et Caloosas. Ces peuples furent, il y a environ cent quarante ans, entièrement détruits par une portion de Muscogis ou Creeks qui, abandonnant leur patrie, vinrent s'établir en Floride. Ceux-ci reçurent des autres Indiens le nom de *Séminoles*, qui signifie réfugiés. Bientôt ils devinrent une nation puissante et guerrière qui continua à se recruter des mécontents des autres tribus.

Les Muscogis vinrent probablement du Mexique (isthme de Panama), car des vieillards me dirent souvent qu'autrefois leurs pères habitaient une contrée couverte de montagnes, du sommet desquelles la vue embrassait deux mers. Ne voulant pas se soumettre aux Espagnols, ils vinrent s'établir sur les bords du Missisipi, d'où ils furent encore chassés lors de l'établissement des Français.

Les Yamesses étaient, dit-on, de couleur très-foncée, ce qui fait croire à quelques personnes que leurs descendants ont donné naissance à la tribu des Ocklewahaws ; cependant l'opinion la plus répandue est qu'ils ont été entièrement massacrés. Bartram raconte que, suivant des traditions indiennes, le grand marais d'*Ochefanoké* était habité par des êtres d'une extrême beauté que les Séminoles nomment *filles du soleil*, et cet

auteur pense que quelques débris de la nation des Yamesses ont peut-être été chercher un refuge dans cet endroit inaccessible, et qu'apparaissant à des époques éloignées, ils ont excité des idées superstitieuses ; cependant, dans ces derniers temps (décembre 1838), les troupes américaines commandées par le général Floyd, ont pénétré dans ce marais et n'y ont aperçu aucune trace d'habitants. D'après le rapport des Espagnols, la population indienne de la Floride était autrefois aussi compacte que celle du Mexique, et l'on sait que la puissante nation des Shawanées vient aussi de cette région. Nous ne nous étendrons pas ici sur l'histoire des Séminoles, mais nous dirons seulement que cette nation belliqueuse, après avoir toujours combattu avec courage contre les Espagnols et les Anglais, a su résister également jusqu'ici à tous les efforts qu'ont faits les Américains pour la transporter au-delà du Mississipi, et qu'aujourd'hui, après plusieurs années d'une guerre d'extermination, les malheureux restes de cette célèbre tribu, dispersés et sans chefs, préfèrent vivre nus dans les bois, traqués comme des bêtes fauves, et n'ayant d'autre nourriture que le manioc et les fruits sauvages, plutôt que d'abandonner les os de leurs pères. Si nous ne pouvons refuser un soupir de compassion à cette race héroïque, gardons-nous de penser que les rêves creux de quelques prétendus philosophes sur l'homme sauvage, se trouvent ici plus qu'ailleurs réalisés : le Séminole, à part les nobles qualités que nous avons reconnues en lui, est un barbare sans foi qui ne se plaît que dans le sang, et pour qui les cris de la victime attachée au poteau sont une délicieuse musique. Semblable aux autres Sauvages, il ne connaît point la pitié, et pour lui la chevelure de la jeune fille est un trophée aussi glorieux que celle du guerrier.

Parcourons actuellement les différentes phases de la vie de l'Indien. Aussitôt après sa naissance, l'enfant, maintenu sur une planchette et entouré de bandelettes et de grains de verroterie, est attaché au dos de sa mère par des courroies de cuir. Lorsque celle-ci travaille dans les champs, elle le suspend de la même manière à une branche d'arbre. Les enfants sont élevés avec une grande douceur et de bonne heure prennent des habitudes d'indépendance. Jusqu'à dix et même douze ans, les deux sexes vont sans vêtements. A cet âge, les garçons conçoivent déjà des idées guerrières et affectent de mépriser les femmes. Ils passent tout leur temps à essayer leur adresse à tirer de l'arc. Quelques années plus tard, ils joignent un parti de guerriers, et s'ils reviennent avec le scalpe d'un ennemi, ils sont regardés comme faisant partie de la portion virile de la nation. Les occupations du guerrier consistent à chasser et à combattre, tout le reste est laissé aux femmes. Le guerrier séminole

est brave et altier. Lorsque le général Jackson eut vaincu les Indiens Mikasoukis, leur principal chef Néomaltha se présenta à lui et lui dit : « Tu es un grand guerrier, mais ceux qui t'ont précédé n'étaient que de vieilles femmes ; toi tu es un grand chef, fais-moi mourir dans les tourments, car si tu étais mon prisonnier je voudrais voir jusqu'où s'étendrait ton courage. » Lorsqu'il apprit qu'on lui laissait non-seulement la vie, mais que de plus on lui accordait des terres, il s'écria : « Conduisez-moi loin, bien loin, car ne pouvant plus combattre les blancs que j'exècre, je veux au moins ne plus les voir. » Il vit encore dans l'Arkansas. Nous venons de parler des Mikasoukis; c'était un peuple de républicains, et leur nom signifie sans chefs héréditaires.

Les Séminoles, de même que les autres Indiens du Sud, ont des esclaves noirs qui partagent avec leurs femmes les travaux de l'agriculture, c'est-à-dire la culture de quelques champs de maïs peu étendus; ils les traitent généralement avec douceur et leur laissent faire ce qui leur plaît, pourvu que leur récolte se fasse. Les nègres habitent ordinairement de petits villages à côté de ceux de leurs maîtres. Ils sont vêtus et nourris comme eux et les accompagnent à la guerre, où ils se font remarquer généralement par leur cruauté, même parmi les Sauvages, qui semblent cependant avoir poussé cet effroyable penchant à son dernier degré. Je vis un jour une ferme qui la nuit précédente avait été attaquée par les Indiens : deux hommes avaient été tués les armes à la main, leurs cadavres mutilés et leurs chevelures enlevées; une femme avait été brûlée vive, puis coupée par morceaux, et deux jeunes enfants rôtis vivants ; autour du feu l'on voyait encore les traces humides de sang laissées par les pas des Sauvages qui avaient dansé autour de ces malheureuses victimes en se riant de leurs horribles souffrances. J'appris ensuite que la femme ne fut tuée qu'après avoir été condamnée à voir ses enfants torturés sous ses yeux. Parmi ces Indiens si barbares en temps de guerre, l'on trouve cependant des lois sévères qui protègent la vie humaine et forment un singulier contraste avec la corruption et les passions effrénées des blancs qui les avoisinent. Ainsi l'adultère est puni de la mutilation du nez et des oreilles, et un vieux chef qui était dans cet état, en m'avouant l'origine des cicatrices qui le défiguraient, ajouta : « C'est la loi, c'est bien ! »

L'homicide est puni de mort, même lorsqu'il est involontaire. Peu de jours avant mon arrivée aux villages de la rivière d'Apalachicola, deux jeunes gens, liés depuis leur enfance d'une étroite amitié, étaient ensemble à chasser : l'un eut le malheur de tuer l'autre par mégarde; le coupable se présenta devant le conseil des

chefs, et une sentence de mort fut rendue. Conduit devant sa maison, le malheureux partagea le peu qu'il possédait entre sa femme et ses enfants; puis, s'agenouillant en penchant la tête, il reçut du plus proche parent du défunt un coup de massue qui lui brisa le crâne. L'état d'ivresse ou la qualité de chef ne sauve jamais le coupable.

La langue des Séminoles a de grands rapports avec celle des Creeks, dont elle n'est même qu'un dialecte.

Les principaux plaisirs des Séminoles sont les danses et le jeu de paume. Leur danse de guerre ressemble à celle des autres nations. Ils ont aussi les danses du cochon, du cerf, de l'alligator, de l'opossum, etc., etc., dans lesquelles ils imitent les cris et les mouvements de ces animaux; mais la plus remarquable est celle *du maïs vert*, sorte d'offrande qu'ils font à une divinité inconnue des prémices de leurs récoltes, et qui rappelle des coutumes semblables des peuples de l'antiquité.

Souvent, en dansant, ils s'accompagnent de tambourins, ou s'attachent des coquilles aux pieds et aux genoux, qui s'entrechoquent à chaque mouvement et produisent le son des castagnettes. Pour le jeu de paume, ils se mettent généralement de vingt-cinq à cinquante de chaque côté; ils sont nus, avec une pièce d'étoffe autour des reins; leur corps est peint, et ils se mettent des plumes dans les cheveux. Ils se préparent souvent à cet exercice par des jeûnes et quelquefois se font des incisions, avec un couteau, aux bras et aux jambes, pour se saigner et se rendre, disent-ils, plus légers. Alors un chef lance la balle entre les deux groupes, et le parti qui, le premier, l'a reçue douze fois, est réputé vainqueur. Ils ne doivent jamais saisir la balle avec la main, mais la recevoir avec adresse au moyen de deux petits bâtons. Ils mettent beaucoup d'acharnement à cet exercice, qui se termine rarement sans quelques blessures graves reçues par les uns ou par les autres. Il est fort rare que les femmes soient admises aux danses des hommes; cependant quelquefois tous les individus de chaque sexe se réunissent sur deux lignes en face l'une de l'autre, puis, se prenant par la main, ils avancent et reculent en chantant un air grave et monotone.

Les vieillards sont généralement fort respectés, de même que les chefs; ceux-ci sont héréditaires ou élus pour leur courage à la guerre; les premiers sont cependant généralement plus influents que les derniers.

Les Séminoles n'enterrent pas leurs morts, mais le plus souvent les déposent sur la terre dans les bois, en les couvrant de lianes et de branches, afin que les

animaux sauvages ne puissent en approcher. Les parents et les amis du défunt viennent régulièrement pendant des années couper l'herbe d'alentour, afin que le feu que l'on met souvent aux forêts ne puisse consumer ces sortes de tombeaux. Assez souvent aussi ils déposent leurs morts dans le tronc de vieux arbres, quelquefois à une grande élévation.

Les huttes sont ordinairement faites de branches recouvertes de feuilles de palmiers ou d'écorces de pins. Celle qui est destinée au conseil est presque toujours de grande dimension. Leurs villages sont permanents. Les canots sont faits en écorces ou creusés dans le tronc d'un arbre ; ils sont tellement étroits qu'un homme peut à peine s'y asseoir, et que le moindre mouvement suffit pour les faire chavirer.

Les femmes séminoles, de même que celles des autres *Muscogis*, sont généralement douées d'un physique plus agréable que la plupart des autres Indiennes. Quelques filles de chefs, possédant des esclaves et passant leur vie nonchalamment étendues sur des nattes, peuvent même passer pour jolies. Elles sont nubiles à douze ou treize ans, et à vingt-cinq, elles peuvent être considérées comme étant sur le déclin de la vie. Leur habillement consiste en une longue robe de toile brodée de petites perles et de paillettes, en mocassins ou souliers de peau très-ornés, et en une pièce de toile ou de drap dont elles entourent leur corps et qui recouvre aussi leur tête. Les hommes portent le plus ordinairement une chemise de chasse faite en toile ou en peau de chevreuil, de longs bas de cuir, des mocassins, et s'enveloppent quelquefois d'une couverture. Ils ceignent leur tête d'un mouchoir rouge. Ils portent constamment un couteau à scalper et une longue carabine (rifle). Lorsqu'ils vont en guerre, ils sont presque toujours nus, ayant le corps couvert de peintures ; ils se servent alors souvent de l'arc et de flèches empoisonnées, et le tomahac est constamment à leur main. Quelquefois ils se font des boucliers en peau d'alligators qui sont à l'épreuve de la balle ; le plus souvent ils se rasent la tête en ne conservant que la mèche de cheveux caractéristique. L'on raconte que dans un combat un vieillard blanc ayant été blessé, un Sauvage s'élança sur lui pour le scalper, mais que le premier portant une perruque, la chevelure enviée resta dans la main du vainqueur, qui, revenu d'un premier instant d'étonnement, la rejeta avec dédain sur le pauvre blessé, qu'il quitta sans l'achever en s'écriant : « *Le lâche, il a coupé sa chevelure d'avance.* » Du reste, cette opération n'est pas toujours mortelle, car j'ai vu à Washington un officier qui l'avait subie ; je crois seulement que sa santé s'en est toujours ressentie.

Pour achever de faire connaître l'Indien de la Floride, il nous reste à dire quelques mots des forêts qu'il habite.

Les bords de la mer sont couverts de sveltes palmiers dont la tête, gracieusement balancée par les vents, semble un éventail naturel accordé à ces régions brûlantes par la bienveillante providence. Puis viennent des forêts de pins gigantesques qui, s'élançant perpendiculairement à plus de cent cinquante pieds, offrent les plus beaux bois de construction qu'aient jamais reçus les chantiers de la marine. Derrière ceux-ci, la scène change subitement, et d'épaisses forêts de mille sortes de bois se présentent à l'œil fatigué de la monotonie des arbres verts. Là le magnolia étale avec profusion ses feuilles semblables à d'immenses spatules, tandis que l'air est embaumé par ses belles et énormes fleurs d'un blanc éclatant; car ici ce n'est plus cet arbuste de nos serres européennes, c'est un arbre de forêt qui peut presque lutter de force avec nos chênes centenaires. Il est entremêlé de cent espèces d'ilex, de sassafras, de catalpas, de lauriers, de cèdres, de gommiers, au milieu desquels se distingue aussi le magnifique chêne vert, dont le feuillage éternel donne à toutes les saisons l'aspect constant de l'été; partout le cornier de la Floride éblouit les regards par sa splendeur argentée; l'azalea prodigue sa corole semblable à un gracieux papillon, et le sumac étale avec orgueil le magnifique éclat de ses bouquets écarlates. Tous ces arbres si variés sont étroitement entrelacés par des lianes sans nombre, véritables alliances de ces fiancés de la nature. Parmi ces lianes, l'on distingue les vignes sauvages, les clématites, les convolvules, qui toutes, en s'élançant avec hardiesse et en formant de bizarres festons jusqu'aux cîmes les plus élevées, semblent être destinées à nous démontrer la force de l'union; car ces faibles rameaux ainsi réunis, forment une barrière complètement infranchissable. De longs parasites, pendant de toutes les branches, semblables à des mousses, au premier abord, et présentant l'aspect d'un limon laissé par un fleuve après une crue extraordinaire, répandent sur tout cet ensemble quelque chose de singulièrement mélancolique et dont l'ame est fortement émue, car ces tillandsia forment souvent une masse assez épaisse pour intercepter les rayons du soleil et condamner ainsi à une perpétuelle obscurité les espaces qu'elles recouvrent; alors l'extrême humidité détruit rapidement les jeunes pousses des arbres, et bientôt les géants des forêts tombent, eux aussi, renversés les uns sur les autres, minés par l'action invisible et continue de cet ennemi caché. Mais partout où l'air peut librement circuler, combien est admirable la diversité de formes et de nuances de ces mille sortes de fleurs qui recouvrent entièrement le sol! Quel pinceau pourrait

rendre avec vérité ces corolles et ces grappes si brillantes dont les ravissantes couleurs sont aussi supérieures aux plus beaux tapis que la nature l'est à l'art, que Dieu l'est à l'homme!

Mais s'il est impossible d'exprimer le luxe qu'étale la végétation dans ces contrées lointaines, combien ne l'est-il pas plus encore de décrire les myriades d'animaux qui les peuplent : la nuit le sommeil du voyageur est sans cesse interrompu par les hurlements du loup et de la panthère, par les aboiements du crocodile et le mugissement de la grenouille gigantesque; aussitôt que le jour apparaît, ces habitants des ténèbres fuient comme l'ange déchu à l'aspect du juste ; alors ils sont remplacés par des oiseaux sans nombre dont l'éclatante parure ne peut être égalée que par leur délicieux ramage. L'on voit s'entrejouer, parmi les rameaux, la perruche de la Caroline, le cardinal, l'oiseau moqueur, les geais, les troupiales et tant d'autres membres de la tribu ailée ; l'oiseau mouche cherche partout le nectar des corolles, et des papillons aux spendides reflets semblent être les fleurs de l'air ; de légers écureuils couvrent les branches des arbres sous lesquels pâturent de nombreux troupeaux de daims ; mais parmi tous ces êtres si gracieux, quel contraste ne forme point le hideux serpent à sonnettes, dont l'aspect fascine d'horreur tous les animaux et les jette sans défense sous ses crochets mortels. Des tortues innombrables sillonnent aussi dans tous les sens ces terres toujours humides, et deviennent la proie de l'aigle à tête blanche, qui quitte pour les saisir les cîmes les plus élevées où il établit sa demeure féodale, et au-dessous de laquelle se tient le stupide vautour, attendant avec une lâche patience les restes que veut bien lui abandonner le roi des régions éthérées.

Lorsque le soleil est parvenu au milieu de son cours, l'étouffante chaleur engage toute la nature au sommeil et au repos, et alors tout semble mort dans le désert ; le bruit et le mouvement du matin font place au calme et au silence, et lorsque les ombres de la nuit viennent de nouveau étendre leurs voiles sur l'épaisseur des bois, alors, comme si ces contrées si favorisées avaient encore le privilège de conserver quelque chose de la lumière qui s'en va, des milliards de mouches à feu traversent l'air dans toutes les directions et produisent, chaque soir, une illumination plus belle cent fois que n'en obtiennent nos cités à force d'art et de frais.

Telle est la Floride d'aujourd'hui : elle forme un contraste bien grand avec cette région de jardins, couverte de villages florissants, peuplée de nations nombreuses et déjà avancées dans les arts, que nous peignent les premiers conquérants es-

pagnols. Bientôt son aspect changera encore, et le génie américain y portera son cachet : ses chemins de fer et ses canaux. Mais avant, le dernier fils de l'homme rouge aura disparu. Faut-il donc que partout notre race commence par détruire avant que de fonder, et notre civilisation est-elle donc un arbre dont les branches ne peuvent se développer que lorsque ses racines sont baignées dans le sang !

UNE TRADITION INDIENNE

DU HAUT MISSISSIPI.

Un jour j'étais assis sur le bord du Mississipi, à l'endroit où, après avoir reçu la rivière Saint-Pierre, le père des eaux se précipite du haut des rochers et forme les belles chutes de Saint-Antoine, et depuis longtemps je contemplais la ravissante beauté de cette scène, qui, à la sublimité de son ensemble, joint la gracieuse diversité de ses détails. Au-dessus de moi, le fleuve coulait avec une majestueuse tranquillité au milieu des forêts primitives qu'il avait déjà parcourues pendant un cours de plus de cent cinquante lieues; ses eaux, dont la pureté est sans égale, reflétaient les mille nuances des arbres divers qui se pressent sur ses bords et auxquels la saison déjà avancée avait donné cette bigarrure si variée qui, dans ces régions, semble composer en automne l'habit de fête des forêts; à mes pieds une masse d'eau d'un demi-mille de large formait une des plus belles cascades du monde, laissant au milieu de son cours une île couverte d'une végétation épaisse; plus loin encore, le fleuve serpentait de nouveau à travers des bois vierges du contact de la civilisation, et semblait, en traversant la cascade, avoir pris une vigueur nouvelle. Quelques Indiens Dacotahs avaient éta-

bli leurs wigwams en ces lieux, et leurs femmes se baignaient en se jouant dans ces eaux toujours limpides. Bientôt un vieillard vient s'asseoir près de moi; j'étais tombé dans une douce rêverie, et mes pensées que la sublimité du paysage avait portées vers des choses saintes, continuaient à errer dans l'espace, lorsque l'indien mettant la main sur mon épaule et me montrant du doigt un nuage léger dont la vapeur argentine se condensait gracieusement au-dessus de la cascade, me dit : « Mon fils, regarde là-bas ce que tu prendrais pour un nuage, je vais t'en conter l'origine. Une jeune fille aimait passionnément un guerrier renommé pour sa bravoure, et étant devenue son épouse, vivait heureuse avec lui sur les bords de ce fleuve; la pêche et la chasse fournissaient amplement à tous leurs besoins, et si quelquefois son époux se joignait à un parti de guerriers, ses alarmes étaient extrêmes, sans doute, mais bientôt il revenait; les dépouilles des vaincus ornaient sa ceinture, et les acclamations de ses compagnons annonçaient de loin ses exploits. Sa tendresse pour sa compagne était si grande, qu'il ne rougissait point, lui, chef et guerrier, de l'aider aux soins du ménage, et même de pagayer le canot d'écorce, et son courage à la guerre était tel, que les autres Indiens n'osaient blâmer en lui des faiblesses si singulières. Cependant un jour, le guerrier étant parti pour la chasse ne revint pas, lorsque la nuit étendit son voile sur les bois; la pauvre femme pleura amèrement, mais le matin à son retour elle fut si heureuse, qu'elle le remercia même des inquiétudes de la nuit; la poursuite d'un daim l'avait mené au loin. Bientôt chaque jour un accident de chasse le retint hors de son wigwam; les animaux sauvages étaient sans doute de plus en plus difficiles à joindre, car il ne revenait plus que rarement. Enfin une fois, elle fut plusieurs jours sans le voir : serait-il tombé victime d'une panthère vorace? ou bien, pensée affreuse! les Chippeways lui auraient-ils tendu une embuscade! Ne pouvant surmonter ses alarmes, la jeune sauvage suspend son enfant à son épaule et s'enfonce à la recherche de son époux dans l'épaisseur des bois; elle marche longtemps au hasard, ses pieds délicats sont déchirés par les ronces et les épines, et ses vêtements de cuir mis en lambeaux. Ne pouvant plus marcher, elle se jette à terre, se tord avec désespoir, lorsque tout à coup elle croit entendre des sons éloignés; elle approche, des éclats joyeux frappent son oreille; elle se traîne, bientôt elle aperçoit une cabane couverte de larges feuilles d'écorce de bouleau, et auprès un homme marche à côté d'une jeune femme à laquelle il prodigue des marques d'amour. Un horrible pressentiment l'a saisie; non, ses yeux ne la trompent pas, celui qu'elle idolâtre lui est infidèle! Elle retient son haleine; pas une larme ne s'échappe de ses pau-

pières fixes, ni un mot de sa bouche entre ouverte, et elle semble avoir retrouvé des forces nouvelles, car c'est maintenant avec aise qu'elle marche ; bientôt elle se retrouve à sa cabane ; sans s'arrêter, elle cherche son canot, le pose sur sa tête, le porte au fleuve, s'y place avec son enfant qu'elle serre contre son sein et le laisse aller à la dérive ; alors seulement elle entonne un tendre chant des filles Dacotahs, que, dans des temps plus heureux, son époux aimait à entendre, mais le courant les entraîne et ils sont bientôt abîmés dans la cascade.

» Jamais on ne retrouva de débris, ni de leurs corps, ni du canot ; mais, depuis, ce nuage n'a cessé de se montrer au-dessus des chutes ; le jour, l'esprit de la jeune femme qui l'habite est heureux et tranquille, entièrement voué à des pensées d'amour, et les seuls accords qui frappent ton oreille sont les doux gazouillements des oiseaux ; mais si tu viens le soir, tu entendras des sons étranges, car c'est alors qu'elle connut son malheur ; l'esprit pousse des cris déchirants auxquels se mêlent les vagissements du nouveau-né qu'elle serre convulsivement dans ses bras raidis par les angoisses de la mort. »

FIN.

Explication des Planches.

qu
si
sp
18
pa

et
se
de
ta
lic
ce
ne
d'
y
le
pl
or
U

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE PREMIÈRE.

TALLAHASSÉE.

Sous le Gouvernement espagnol, Saint-Augustin était la capitale des Florides, mais lorsque ce territoire tomba au pouvoir des Américains, ceux-ci virent la nécessité de porter le siége du Gouvernement sur un point plus central. En conséquence, le gouverneur Duval se transporta au milieu des Indiens qui alors habitaient seuls l'intérieur de cette région, et à la fin de 1824, il fit choix du point où devait s'élever la nouvelle capitale et qui était auparavant occupé par un village indien, portant le nom de Tallahassée, qui signifie vieux champs.

La position de cette petite ville est fort jolie; elle est située dans une région un peu montueuse, et ses environs sont remarquables par la fertilité du sol et la beauté de la végétation. Là se pressent d'épaisses forêts de chênes et de magnolias entrelacées de vignes et de lianes; ici vous voyez de beaux champs de coton ou de maïs; plus loin le paysage est encore varié par le joli effet des plantations de cannes à sucre, ou par de charmants lacs qui étendent tranquillement leurs eaux au milieu de la solitude des bois. Le sol est généralement formé d'une argile d'un rouge obscur qui, dans cette région, est un indice certain de bonnes terres; elle repose immédiatement sur le calcaire; de nombreuses sources existent dans le voisinage, et l'une d'elles donne naissance à un joli cours d'eau qui, après avoir serpenté autour de la partie orientale de la ville, s'avance dans la forêt et y forme une charmante chûte d'environ seize pieds; elle forme ensuite un ravin creusé dans le calcaire, et va se perdre sous terre un quart de mille plus loin. L'effet de cette scène est des plus sauvages. Il faut aussi ajouter que la position de cette petite capitale est à peu près centrale entre les deux extrémités du territoire; à l'est s'étendent les belles terres offertes par les États-Unis au général Lafayette, et dont le *township* porte son nom.

Mais malheureusement, à ces nombreux avantages vient s'opposer le plus grand des fléaux qui puissent affliger un nouvel établissement : un climat malsain ; chaque année des fièvres bilieuses du caractère le plus dangereux, répandent la consternation dans toute la région. Alors toutes les boutiques sont fermées, la crainte de l'épidémie, jointe à l'étouffante chaleur, éloigne de la ville les planteurs des environs, et tous ceux des habitants qui peuvent supporter une dépense de ce genre, vont dans le nord des États-Unis chercher un climat plus salubre ; les marchands profitent de cette saison pour aller faire leurs commandes à New-York ou à Philadelphie, et le planteur va au Niagara ou aux eaux de Sarratoga étaler son luxe et dépenser en trois mois son revenu de l'année.

Cependant, bien que le climat soit en tous temps dangereux pour les étrangers, les mois les plus insalubres sont ceux d'août, septembre, octobre et novembre ; alors nul ne peut être certain d'échapper au fléau, ni le planteur établi dans le pays depuis de longues années, ni le nègre né au milieu des miasmes de la Caroline ou sous le soleil brûlant de la Géorgie. L'immense étendue comparative des cimetières est un triste avertissement pour celui qui, séduit par la beauté du site, voudrait s'établir en ces lieux.

Les maisons, au nombre d'environ trois cents, sont presque toutes construites en bois et sur le modèle italien. Elles ont rarement plus d'un étage ; deux ou trois seulement sont en briques peintes en un rouge éclatant, avec les volets verts. Il y a plusieurs églises presbytériennes, épiscopales et méthodistes, deux banques, aujourd'hui réunies en une seule, deux auberges, etc. ; il s'y publie deux journaux qui chacun paraissent deux fois par semaine.

Tout est à un prix exorbitant ; le marché est très-mal pourvu, et il est difficile, même à force d'argent, de se rien procurer hors des objets de première nécessité. Il est souvent, par exemple, impossible de trouver une goutte de lait dans un pays où les troupeaux abondent, et où une belle vache ne se vend que 25 fr.

Le nombre des habitants est d'environ quinze cents ; ils sont Américains et la plupart viennent de la Caroline du sud et de la Géorgie ; on n'y voit pas d'Espagnols ; lors de mon séjour, il y avait deux Français. Presque tous sont adonnés au commerce, et fournissent des marchandises aux planteurs des environs en échange de leurs récoltes. Ce genre d'affaires se fait pendant toute l'année à crédit et ne se règle qu'au 1er janvier. La grande majorité des habitants est composée de nègres esclaves dont la danse est le principal amusement ; l'instrument dont ils s'accompagnent le plus souvent, est une mâchoire de cheval qu'ils frottent avec un roseau creux et dont ils tirent des sons assez variés ; leur danse se compose d'une succession de gambades et de contorsions ridicules.

Le gouverneur demeure sur une plantation dans le voisinage de la ville, qui en même temps qu'elle forme la capitale du territoire est aussi le chef-lieu du comté de Léon.

PLANCHE II.

CAPITOLE DE TALLAHASSÉE.

Tallahassée, en sa qualité de capitale, est le siège du Gouvernement de la Floride; cette région n'étant encore qu'un territoire, est administrée par un gouverneur nommé par le président et qui fut longtemps assisté d'une seule assemblée; aujourd'hui il en existe deux, ce qui forme un Gouvernement représentatif au microscope.

Ses réunions se tiennent (1) dans le bâtiment que nous avons esquissé et qui porte le nom de Capitole. Il est construit en bois au milieu d'une sorte de petit parc fort joli et qui forme un parc d'un charmant effet vers le milieu de la ville.

Ces assemblées sont composées des représentants des différentes parties du territoire; la plupart sont des planteurs et des fermiers; mais, comme ailleurs, les avocats y exercent aussi leur influence. Là, se discutent les lois et les règlements administratifs, tout ce qui concerne les divorces, etc., etc. Les décisions rendues sur ce dernier point sont très-nombreuses, mais, dans plusieurs occasions, elles ont été annulées par les autorités supérieures de Washington.

(1) En 1838.

PLANCHE III.

MAGNOLIA.

Magnolia est un petit village, si l'on peut donner ce nom à deux ou trois maisons, situé à dix-sept milles du golfe du Mexique, sur la rivière de Saint-Marck; il fut construit en 1827. Il est à peu près abandonné aujourd'hui par crainte des Indiens Séminoles qui à plusieurs reprises ont com-

mis des massacres dans les environs. Le sol est fertile et les bords de la rivière charmants; cette dernière prend sa source dans la Géorgie, traverse le lac Mikasouky, s'enfonce sous terre et en sort bientôt sous forme d'étang à Brockhaven; elle se réunit, au village de Saint-Marck, avec celle de Wakulla, et forme alors la rivière des Apalaches qui se jette dans la mer Mexicaine. De petits navires tirant sept pieds d'eau peuvent la remonter jusqu'à Magnolia.

PLANCHE IV.

LAC JAKSON.

Le lac Jackson est situé à environ une lieue et demie au nord de Tallahassée; il peut avoir trois lieues et demie de long et un peu plus d'une et demie de large.

Le point de vue est pris de l'habitation du colonel Williams. Il est spécialement destiné à donner l'aspect d'une plantation de coton; les forêts vierges ont été abattues à la manière du pays, c'est-à-dire qu'après avoir coupé les petits arbres on a mis le feu aux broussailles; quant aux arbres de grandes dimensions, on se contente de faire, au moyen de la hache, une large ceinture à l'écorce; par ce moyen, la sève ne pouvant circuler à la saison suivante, l'arbre périt, et au bout de quelques années tombe dans le champ. Rien ne peut donner idée de l'aspect misérable que présentent ces grands arbres étendant partout leurs branches privées de feuilles; c'est aussi à cette masse énorme de matière végétale dans un état continuel de décomposition que l'on doit une grande partie des maladies épidémiques qui ravagent toujours les nouveaux établissements.

Les champs sont entourés d'une haute barrière formée de troncs d'arbres placés les uns sur les autres et disposés en zig-zag.

PLANCHE V.

La figure 1 de cette planche représente le château espagnol de Saint-Marck sur le golfe du Mexi-

que, ou plutôt sur la rivière des Appalaches, qui se jette dans ce dernier. Il est aujourd'hui abandonné; mais avant de tomber au pouvoir des Américains, il était bien entretenu et toujours en état de résister aux attaques des Sauvages, qui, à plusieurs époques, cherchèrent à l'enlever et y réussirent même, dit-on, une fois. Il est entièrement bâti en calcaire blanc, et derrière lui s'étend le village du même nom qui est situé dans un lieu bas et marécageux, ainsi que tout le pays environnant.

La figure 2 montre le rempart sur lequel se trouvent encore quelques vieilles pièces de canon; devant s'étend la rivière des Appalaches, à l'ouest celle de Saint-Marck, et à l'est celle de Wakulla, qui se réunissent en cet endroit.

L'on a, en 1838, construit un petit village sur la rivière des Appalaches, au-dessous de celui de Saint-Marck. Il porte le nom de Port-Léon, en souvenir de l'aventurier espagnol Ponce de Léon, qui, en 1512, découvrit la Floride, ou plutôt y débarqua le premier; car, quinze ans avant, Sébastien Cabot avait navigué le long des côtes.

Dans la figure 3, l'on voit le phare de Saint-Marck, pris du golfe du Mexique; un banc d'huîtres s'avance à une grande distance dans la mer; toute la côte est de la plus grande aridité, entièrement formée d'un sable blanc sur lequel on ne voit que quelques yucas et des palmiers rabougris.

Enfin, la figure 4 représente la petite cascade près de Tallahassée en Floride, que nous avons décrite en parlant de la planche 1re.

PLANCHE VI.

PLANTATION SUR LE LAC LAFAYETTE.

Ce lac, situé sur les terres données par les États-Unis au général Lafayette, portait précédemment le nom de lac de Tallahassée; il s'étend de l'est à l'ouest, à une petite lieue de la ville de ce nom; sa longueur est d'environ trois milles et demi, et sa largeur d'un. Rien ne peut donner idée de la beauté de ces nappes d'eau qui sont dispersées en grand nombre au milieu des forêts vierges dans la Floride du milieu; ils sont remplis de poissons d'espèces nombreuses, et leur surface est partout animée par des nuées d'oiseaux aquatiques au-dessus desquels vole constamment l'aigle à tête blanche. Parmi les habitants de ces lacs, nous devons aussi mentionner les tortues molles ou trionix, ainsi que les alligators, qui y abondent; ces derniers atteignent ordinairement une longueur de douze pieds, et, bien que peu redoutables, ils inspirent par leur aspect repoussant une terreur invincible aux personnes peu habituées à leur vue.

La plantation ici représentée est celle de M. Croom, botaniste instruit, et aussi remarquable par

les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Lorsque je le vis à New-York en 1837, entouré d'une famille nombreuse au milieu de laquelle l'on remarquait une fille de dix-huit ans de la plus ravissante beauté, j'étais loin de prévoir que, peu de jours après, tous seraient appelés à se présenter devant leur créateur. Embarquée sur le steamer Home, la famille entière, composée de onze personnes, périt avec ce navire sur le cap Hetteras, dans la Caroline du Nord ; l'on sut ensuite que la jeune personne, pressée par un excellent nageur de se confier, sous son égide, aux ondes furieuses, refusa de quitter sa famille et périt victime de son amour filial.

PLANCHE VII.

BOIS DE LA FLORIDE.

La scène représente les bords de la rivière de Wakulla dans la Floride du milieu ; partout sur ses rives se pressent les magnolias, les chênes verts et les palmiers au milieu des forêts du Pin austral ; de nombreux palmettos couvrent la terre, ainsi que des cactus et des yucas.

J'ai publié, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, une notice sur cette rivière dont j'extrais le passage suivant :

« En quittant Saint-Marck, et après avoir doublé la pointe du château, nous entrâmes dans la rivière qui est d'abord très-large, et dont les bords marécageux ne présentent que quelques petits pins très-clairsemés ; nous étions au mois de février, et la matinée était remarquablement fraîche pour le pays, car le thermomètre n'indiquait que sept degrés ; plongé dans l'eau, il monta à douze et demi. Lorsque nous fûmes parvenus à une demi-lieue, la scène changea entièrement, et d'épaisses forêts couvrirent les sinuosités des deux rives ; la rivière était tortueuse, et ses bords très-marécageux et inondés ; les hautes herbes qui en garnissaient le fond rendaient notre navigation très-difficile, et les nombreux arbres renversés depuis des siècles, et par-dessus lesquels il allait souvent porter les canots en descendant dans l'eau, contribuaient encore à retarder nos pas. Nous eûmes d'abord à passer au milieu de grandes cannes semblables à des bambous, puis nous nous trouvâmes au milieu de vastes cyprières ; partout l'on voyait un grand nombre d'alligators, de pélicans au bec garni d'une vaste goitre, d'aigrettes plus blanches que la neige, et d'autres oiseaux échassiers ; de toutes les branches pendaient aussi les nids si singuliers de la guêpe cartonnière. A une lieue de la source, le thermomètre marquait dix degrés et demi, et lorsqu'on le plongeait dans l'eau, il montait à dix-sept degrés.

» La source est de forme ovalaire, sa largeur est d'environ trois cents pieds, et sa profondeur de soixante-seize ; l'eau est de la plus étonnante limpidité, et les canots semblaient suspendus au mi-

lieu de l'espace, car l'on ne distingue au-dessous de soi que les plantes qui garnissent le fond et les bandes de poissons qui traversent l'eau à des profondeurs diverses. L'eau est du même bleu azuré que le ciel; la température de sa surface est de dix-sept degrés et demi. Attaché à une sonde et lancé au fond, le thermomètre marqua un demi degré de moins. Le bassin est séparé en deux par une crête de rochers qui n'atteignent cependant qu'à trente pieds au-dessous de la surface. L'eau a un goût fort agréable à sa source, mais il n'en est pas ainsi dans le reste de son cours. »

Depuis cette époque (1837), plusieurs familles furent s'établir sur cette jolie rivière. Mais toutes furent, trois ans après, massacrées par les Séminoles, qui dévastèrent toute cette région. La Wakulla offre l'exemple remarquable d'une rivière très-large à son embouchure, et qui, à quelques lieues seulement, est sortie de terre en formant l'une des sources les plus larges du monde. La scène est surtout remarquable par la sublime tranquillité qui en forme le caractère.

PLANCHE VIII.

CHÊNE VERT (QUERCUS VIRENS).

Dessiné sur les bords de la rivière d'Appalachicola, qui était alors débordée, il est couvert de longs parasites du genre *tillandsia*, et ses branches servent d'abris à de gros écureils (*sc. capistratus*) et à de nombreuses perruches (*ps. Carolina*).

Cet arbre, remarquable par son feuillage toujours vert dans toutes les saisons, croît dans les parties les plus méridionales des États-Unis, et particulièrement en Floride. Il est fort estimé pour les constructions navales, et des bandes nombreuses d'aventuriers s'enfoncent continuellement dans les forêts à sa recherche; après l'avoir coupé, ils l'amènent au golfe du Mexique en lui faisant suivre le cours des fleuves. Le Gouvernement des États-Unis entretient près de Pensacola une plantation régulière de cet arbre; elle a huit lieues de long et en contient, dit-on, trente mille pieds.

PLANCHE IX.

La figure n° 1 représente le village indien de la rivière d'Appalachicola (Floride); il est habité par les Chattahoutchis, qui sont, ainsi que les Séminoles, un démembrement de la grande nation des *Muscogis*. La plupart des maisons sont recouvertes en feuilles de palmiers.

Fig. 2. Rivière d'Appalachicola au village de Montvernon. La vue est prise de la terrasse d'une auberge construite sur la rivière; à un mille au-dessus, celle-ci est formée par la jonction de la Flint et de la Chattahoutchie.

Les bords de ce fleuve sont couverts d'une belle végétation, et ses rives sont de la plus grande fertilité; mais le climat est loin de correspondre à ces avantages et peut passer pour l'un des plus malsains de l'univers. Il y a déjà de belles plantations dans cette région, et de nombreux bateaux à vapeur se voient constamment chargés de coton qu'ils portent à Appalachicola; ils remontent jusqu'à Columbus dans la Géorgie, où ils sont arrêtés par les chutes dont nous parlerons bientôt.

Fig. 3. Représente l'arsenal de Montvernon sur la rivière d'Appalachicola (Floride). C'est un assez joli bâtiment bâti en briques de couleur lilas. Il a été construit à l'occasion de la guerre contre les Séminoles, qui, comme on le sait, ravagent encore cette malheureuse contrée.

Fig. 4. Dépôt du chemin de fer de Tallahassée. La Floride possède déjà un chemin de fer qui, bien que de peu d'étendue, rend cependant de grands services; il s'étend de la capitale à Saint-Marck sur le golfe du Mexique, qui en est éloigné d'environ sept lieues. Il traverse une région de sable tellement profonde, qu'avant sa construction il était à peine possible de la traverser à cheval; il sert principalement à transporter à la mer le coton de l'intérieur. Sa construction laisse, du reste, beaucoup à désirer, et malgré de nombreux essais, il a été impossible de faire courir des machines dessus, car elles sortaient constamment des rails. On se sert aujourd'hui de chariots découverts et traînés par des mulets : tous les employés sont des nègres esclaves.

PLANCHES X ET XI.

MAGASIN A KEY-WEST.

Key-West est un îlot situé dans le golfe du Mexique et qui peut être considéré comme faisant partie des Antilles, bien qu'il appartienne aux États-Unis ; sa position à l'entrée du golfe du Mexique lui donne une importance réelle. Il fait partie d'un petit groupe d'îles distribuées le long de la côte, et appelées *the Florida Keys*. Ce petit archipel se termine à l'occident par les récifs des Tortugas.

L'île qui nous occupe a sept milles de long sur deux de large ; l'extrémité orientale est divisée par un chenal dans lequel la mer s'introduit et entretient un marais salant qui couvre un tiers de l'île ; la partie occidentale est assez bien boisée, mais pierreuse ; le sol est très-stérile ; les orangers n'y portent pas de fruits, mais l'on y trouve quelques cocotiers.

Le village, qui est situé à l'angle nord-ouest de l'île, ne fut incorporé qu'en 1829. Il contient un hôtel-de-ville, une prison, deux magasins, dont l'un de très-grande dimension et que nous avons figuré planche XI. Les maisons sont en bois et au nombre d'une centaine. Il y a sept à huit cents habitants, parmi lesquels l'on compte des marchands, des médecins et un grand nombre d'avocats ; mais l'île doit toute sa prospérité à une circonstance particulière et qui montrera qu'il est rare que le bien fait à l'un ne soit pas le résultat du malheur de l'autre : effectivement, c'est aux naufrages si fréquents dans ces parages que ce petit îlot doit sa richesse. De nombreuses barques sortent continuellement de son port sans autre objet que de rechercher les navires en danger. Il y a peu d'années encore, le *wrecker*, c'est ainsi que l'on nomme ces embarcations, s'approchait du vaisseau naufragé et proposait un marché : si le capitaine refusait les conditions onéreuses auxquelles on attachait le secours qu'on lui proposait, le wrecker s'éloignait et courait des bordées en faisant entrer dans son calcul sordide la force de chaque lame, les craintes des passagers, etc. ; chaque planche enlevée était pour lui une bonne fortune, car lorsqu'enfin il se voyait rappelé, ses prétentions augmentaient en proportion de la détresse des malheureux que, dans sa barbarie, il n'arrachait à la mort qu'après avoir obtenu l'abandon de tout ce qu'ils possédaient. Aujourd'hui, pour remédier à ce mal, l'on a établi à Key-West une cour de justice spécialement chargée de connaître les affaires de sauvetage, et tout arrangement particulier fait d'avance est considéré comme nul par ce tribunal ; mais ce remède n'est qu'illusoire, car toutes les affaires étant jugées par le jury, et tous les habitants étant intéressés d'une manière ou d'une autre dans les questions de ce genre, la ruine du naufragé n'en est pas moins le résultat immanquable du procès.

L'on aurait tort de croire, d'après le nombre des sinistres, que ces mers sont fréquemment agitées par les ouragans et les tempêtes, elles sont au contraire remarquables par la tranquillité presque perpétuelle de leurs eaux, et c'est par le calme le plus profond que la plupart des désastres ont lieu : des courants d'une violence extraordinaire portent constamment vers la côte de la Floride,

et c'est trompé par la beauté du ciel que le navigateur s'endort trop souvent au sein de la sécurité et n'est réveillé que par le talonnement de son navire sur les bas-fonds et les bancs de sable ; en tout l'on ne saurait se tenir trop éloigné de cette côte, sur laquelle périt chaque année dix fois plus de navires que dans les parages les plus agités du globe.

Le climat de cette île passe pour très-malsain, et à plusieurs époques la fièvre jaune y a fait de grands ravages.

Un bateau de poste régulier a été établi entre Key-West et Saint-Marck ; il part tous les quinze jours.

Le poisson abonde dans la mer voisine, et l'on y trouve aussi beaucoup de belles tortues. La manière de se procurer ces dernières est la suivante : une légère embarcation sort du port pendant la plus grande chaleur du jour, et ne tarde pas à rencontrer des tortues endormies sur la surface des eaux ; on s'en approche avec précaution, et si l'on a pu en saisir une, on la retourne sur le dos, et l'on continue la chasse. Lorsqu'on s'en est procuré un nombre suffisant, l'on revient sur ses pas et l'on remorque, au moyen d'une corde, les tortues qu'on a laissées en arrière et qui sont restées immobiles sur le dos. L'on parle beaucoup aussi d'une sorte de congre dont la morsure serait venimeuse ; mais je pense qu'il faut attacher peu d'importance à ces récits de pêcheurs.

Il n'y a que très-peu de bestiaux sur l'île, et l'on ne peut généralement s'y procurer de viande fraîche ; les légumes y sont aussi apportés du marché de la Havane, ce qui fait que tout y est à un prix excessif.

La malignité du climat peut se concevoir lorsque l'on songe que le village n'est guère situé à plus de cinq pieds au-dessus de la mer, et qu'il y a un étang assez considérable à son centre, avec une température dont la moyenne est plus élevée que celle de la Havane. Il faut aussi ajouter l'ennui ou plutôt la véritable souffrance produite par les *moustiques* et les *puces irritantes*, pour se faire une idée de l'agrément du séjour. Du reste, le ciel est presque constamment pur, et les nuits sont souvent très-fraîches. Les personnes nouvellement arrivées ont encore à éprouver une sensation assez pénible, qui consiste en une extrême irritabilité de la peau.

Je me suis étendu sur la description de ce petit point, parce que je crois qu'aucun voyageur ne l'a encore publié, et aussi à cause de la grande importance qu'il a pour le commerce, à cause des relâches forcées que les navires n'y font que trop souvent. Je dirai aussi, pour les mêmes raisons, quelques mots sur Indian-Key, autre îlot du même groupe qui est aussi habité. Il se trouve indiqué sur les vieilles cartes sous le nom de Matanzas, et, à une époque déjà ancienne, l'équipage d'un navire français s'y étant perdu, fut massacré par les Indiens Caloosas qui alors l'habitaient. Sa distance de Key-West est de soixante-quinze milles vers l'ouest. Ce n'est, du reste, qu'un rocher d'environ douze acres d'étendue. Lorsque les blancs s'y établirent, il n'y existait pas un atôme de sol végétal ; on en apporta des îles voisines, et l'on pêcha de la boue du fond de la mer : aujourd'hui l'on y trouve des cocotiers, des bananiers, des orangers, etc., mais pas un buisson ni un animal sauvage, si ce ne sont les ours qui viennent quelquefois à la nage de la côte voisine. Il n'y a que trente blancs et une vingtaine d'esclaves ; les maisons sont au nombre de douze. Les habitants ne vivent que du produit des naufrages, si abondants sur toute cette côte.

Malgré son peu d'importance numérique, cette population envoie un député à l'assemblée des Florides, et cet établissement est le siège d'un comté, a une cour de justice et possède cinq ou six avocats ; il est défendu d'y vendre de l'eau-de-vie aux matelots. Cet îlot n'est qu'à un tiers de mille de la petite île de Matacombé, et comme le bras de mer qui les sépare n'a qu'un pied de profondeur à la basse marée, on pense à les joindre au moyen d'une chaussée. Le climat est fort

beau et sain; l'on assure que la chaleur y est constamment modifiée par des vents (trade winds qui y soufflent constamment, et un habitant instruit m'a assuré que le thermomètre n'était jamais monté au-dessus de quatre-vingts degré de Farenheit, ni presque jamais descendu au-dessous de cinquante; il ne citait qu'une seule exception à ce dernier fait, arrivée plusieurs années auparavant, et où cet instrument n'en avait indiqué que quarante-huit.

Mais, depuis lors, cette île a éprouvé un désastre qui n'a été que trop commun depuis quelques années dans ces malheureuses régions. Les Indiens Séminoles l'attaquèrent en 1839 durant la nuit, et presque tous les habitants tombèrent sous le sanglant tomahac; quelques uns parvinrent à se réfugier sur les îles voisines, mais pendant trois jours les Sauvages continuèrent à les chercher, et bien peu échappèrent à une mort d'autant plus affreuse que leurs barbares ennemis firent tout ce qui était en leur pouvoir pour prolonger leurs tortures.

PLANCHE XII.

CHUTES DE LA CHATTAHOOCHIE.

Ces chutes sont situées au-dessus de *Columbus;* la rivière, qui est fort large et peu profonde en cet endroit, se précipite avec furie au milieu d'une immense quantité de roches en partie submergées; elle forme la limite entre les États de la Géorgie et d'Alabama.

La scène est fort belle, et le lieu était, il y a peu d'années, le séjour favori de nombreuses familles indiennes.

Les bateaux à vapeur remontent d'Appalachicola jusqu'à ce point, et sans ces chutes la navigation pourrait être continuée à cinquante lieues plus loin.

PLANCHE XIII.

Fig. 1. Dépôt du Chemin de fer de Tallahassée.

Ce chemin de fer, dont nous avons déjà parlé (pl. II), conduit à Saint-Marck sur le golfe du Mexique, et sert principalement au transport du coton que l'on apporte de l'intérieur.

Fig. 2 Pont de Columbus.

Situé sur la rivière de Chattahoutchie, juste au-dessous des chutes dont nous venons de parler (pl. XII), ce pont est assez beau ; il est couvert et entièrement construit en bois. Sur la rive opposée est le village de Girard, situé sur une côte très-élevée. Nous avons déjà dit que cette rivière formait la séparation entre l'Alabama et la Géorgie ; lorsque j'y fus en 1838, la crise financière était dans toute sa force, et d'un côté du pont le papier-monnaie du premier de ces États perdait 10 pour 100, et de l'autre, celui de la Géorgie éprouvait une semblable baisse de 6 pour 100.

Fig. 3. Pont à Augusta.

Ce magnifique pont est sur la rivière de Savannah. Il est droit, a seize arches, et sépare les États de la Caroline du Sud et de la Géorgie. A l'une de ses extrémités est le village de Hambourg, et à l'autre la ville d'Augusta, qui a environ huit mille habitants ; elle renferme beaucoup de jolies maisons ; ses rues sont droites et très-larges, avec des arbres de chaque côté. Sous le rapport des affaires, c'est une place fort importante, mais son climat est peu salubre. La rivière est très-large ; son nom indien est Isundiga. Elle est remplie d'alligators.

Fig. 4. Maison de ville à Milledgville.

Cette ville est située dans la Géorgie ; sa population est d'environ quinze cents ames ; la maison de ville (state-house) ici représentée, est un assez beau bâtiment imitant le style gothique : les maisons sont généralement jolies.

Le sol est formé d'argile rouge ; le pays aux environs est très-rocailleux, et l'on voit d'énormes rochers au milieu même de la ville ; celle-ci est à un mille de l'Oconée, qui est un des bras de la rivière d'Alatamaha ; le climat est réputé malsain, et, lors de mon passage en 1838, le typhus y faisait d'assez grands ravages.

PLANCHES XIV ET XV.

INDIENS SAGANAUX.

Ces Indiens, de la fraction des Chippeways, que les Canadiens nomment Saganaux (Sauteurs), furent dessinés sur la côte du Michigan, vers la pointe nord-est de cet État. Ce sont les êtres les plus misérables que j'aie vus de ma vie; leur nudité, simplement recouverte des lambeaux d'une couverture, les laissait entièrement exposés à l'un des climats les plus rudes du globe et dans une région basse et constamment inondée. Ce ne fut que l'appât d'un verre d'eau-de-vie qui put engager à poser quelques minutes, et, pendant tout ce temps, le tremblement de leur corps dénotait leur anxiété; ils étaient persuadés que je jetais sur eux un maléfice.

Ils vivent de chasse, au milieu des lacs et des étangs qui couvrent cette affreuse région.

PLANCHE XVI.

FORT HOWARD A LA BAIE-VERTE.

Le nom de Baie-Verte vient probablement de l'immense quantité de joncs et d'herbes qui couvrent une grande partie de cette nappe d'eau.

La ville est située sur la belle rivière des Renards (Fox river); les maisons sont toutes en bois, et disposées sur deux longues rues parallèles à la rivière; le nombre des habitants est d'environ huit cents, la plupart d'origine française; sur la rive opposée est situé le fort Howard, qui est, dit-on, l'ancien fort Vaudreuil des Français.

Lorsque j'y arrivai, en août 1838, les quais étaient couverts d'Indiens Ménoménies ou Folle-Avoines, attirés par le spectacle peu ordinaire de l'arrivée d'un bateau à vapeur. A deux milles au nord-ouest est Shanty-Town, vieux village français où je vis une école de missionnaires dans la-

quelle se trouvaient seize jeunes filles indiennes; l'on me dit que leur aptitude à l'étude était en tout égale à celle des blancs, mais que généralement, lorsqu'elles atteignaient l'âge de quatorze à quinze ans, elles s'enfuyaient dans les bois, épousaient des guerriers sauvages et affectaient un entier oubli de leur éducation première.

Je fis une excursion fort intéressante dans les environs, à Duck-Creek (rivière des Canards), de l'autre côté de la rivière, et à huit milles dans les bois, au village agricole des *Senécas*. Cette tribu habitait autrefois l'État de New-York et faisait partie de la fameuse confédération des Iroquois, dont le nom seul était un objet de terreur pour toutes les autres nations indiennes (1).

Aujourd'hui, huit cents d'entre eux ont consenti à émigrer dans ces solitudes, et, grâce aux soins de quelques missionnaires établis parmi eux, ils sont parvenus à un degré assez avancé de civilisation. Ils habitent des maisons aussi commodes que celles des blancs, dont, pour la plupart, ils portent le costume; cependant celui des femmes se ressent encore de l'originalité de leurs goûts; elles portent généralement un chapeau d'homme couvert de plaques d'argent, et en mettent d'autres à leur cou qui valent quelquefois jusqu'à 1,500 francs. Il y avait chez le missionnaire une école où se trouvaient vingt-cinq élèves : on leur apprend l'anglais et à lire en leur propre langue, celle des Mohauks. Une vieille Indienne me fit voir du maïs provenant de l'État de New-York, qu'elle gardait comme une relique précieuse.

Ce village est bien situé, au milieu d'une forêt de chênes, dont le sol est bon et suffisamment arrosé; les fermes sont en assez bon état, bien que les Indiens les abandonnent généralement pendant un ou deux jours chaque semaine, pour se livrer à leur passion pour la chasse.

La température de la Baie-Verte est des plus variables; très-froide en hiver (37° Farenh.), le thermomètre monte chaque été à plus de 100 degrés (Far.), et souvent à 106. Cependant, les variations dans un même pays me parurent moins sensibles que dans les villes de l'Atlantique.

Dans plusieurs parties du Ouisconsin, l'on trouve des tumuli fort remarquables, ayant la forme de quadrupèdes, d'hommes et d'oiseaux; ils sont de très-grandes dimensions, recouverts d'arbres et généralement dirigés vers le nord-ouest.

La rivière des Renards charrie beaucoup d'îles flottantes; l'on en peut voir une dans la planche.

(1) Rien ne prouve mieux la terreur qu'inspirait cette puissante nation aux autres Indiens, que la coutume suivante qui s'est même présentée de nos jours parmi beaucoup d'entre eux; lorsqu'un enfant pleure ou refuse d'obéir, ses parents le menacent de l'arrivée des Mohauks (Iroquois).

PLANCHE XVII.

DANCE DE GUERRE DES FOLLE-AVOINES DE LA BAIE-VERTE.

Voir le chapitre sur les mœurs des Folle-Avoines ou Ménoménies.

PLANCHE XVIII.

Fig. 1. Entrée de la rivière de Chicago.

Cette ville, la plus considérable de l'État des Illinois, est située au fond du lac Michigan : elle est séparée en deux par la rivière du même nom, et la partie la plus étendue est sur la rive orientale ; cependant les navires sont sur l'autre quai. Il y a un théâtre et une auberge de colossale grandeur ; celle-ci est construite en briques et connue sous le nom de *Maison du lac*. La plupart des constructions sont en charpente ; il y a deux jetées en bois et sur la rivière un pont à bascule. Les habitants sont aujourd'hui au nombre de dix à douze mille, tandis qu'en 1824 il n'y avait que onze maisons et soixante habitants. On voit les restes du fort Dearborn, aujourd'hui abandonné, mais célèbre dans l'histoire des guerres indiennes. Nous citerons entre autres le trait suivant, qui nous a été raconté par un témoin oculaire, et qui eut lieu durant la guerre de 1812 entre les États-Unis et l'Angleterre. Il venait d'être décidé que la garnison américaine, qui occupait le fort Dearborn, évacuerait la place ; en conséquence, dans la matinée du 15 août, les troupes, au nombre d'environ soixante-dix hommes, accompagnées de femmes et d'enfants, sortirent en ligne du fort avec les chevaux de charge au centre et le capitaine Wells avec un corps d'Indiens à l'arrière-garde. Ils avaient fait environ un mille, lorsqu'ils furent attaqués en front par des Sauvages embusqués derrière un mont sur le bord du lac Michigan, et au même instant ils virent une bande nombreuse d'autres Sauvages s'élancer pour leur couper toute retraite vers le fort. Le feu devint alors général, et les troupes voyant qu'elles étaient destinées à mourir en soldats ou à subir d'affreuses tortures, firent bonne

contenance, se formèrent en bataille et attendirent tranquillement l'ennemi. Les Sauvages firent plusieurs attaques espérant en venir au tomahac et au couteau; mais le feu des soldats les repoussa constamment. Le capitaine Wells ayant été tué, ses Indiens joignirent l'ennemi. La mort décimait les femmes et les enfants, et déjà le nombre des soldats en état de combattre n'était plus que d'une vingtaine, mais ils étaient résolus à vendre leur vie aussi cher à l'ennemi que possible, et ils continuaient à se battre avec toute l'énergie du désespoir. En ce moment les Indiens se retirèrent à quelque distance, et envoyèrent un jeune garçon canadien qui était parmi eux pour leur proposer de se rendre; ce jeune homme avait appartenu à un des officiers, mais s'était, dès le commencement de l'affaire, enfui du côté des Indiens; il s'avança avec crainte, lorsqu'un soldat vint au-devant de lui, bien résolu de le tuer pour le punir de sa perfidie; mais l'enfant ayant témoigné du repentir de sa lâcheté et fait connaître les propositions qu'il était chargé d'apporter, on l'épargna. Les conditions étaient la promesse de la vie à tous les survivants, s'ils se rendaient immédiatement; les soldats consultés furent unanimement d'avis de ne pas accepter ces propositions, s'étant convaincus qu'elles cachaient une trahison. Le jeune Canadien porta donc cette réponse aux Sauvages, mais il revint bientôt conjurer les soldats d'accepter ses offres, en leur disant combien les Indiens étaient en grand nombre. Le capitaine Heald, qui commandait le détachement, était blessé ainsi que sa femme, et sur les instantes prières de cette dernière, l'on consentit à se soumettre. Les soldats jetèrent alors leurs fusils à terre et attendirent avec désespoir l'arrivée des Indiens, qui, aussitôt qu'ils se furent approchés, tuèrent quatre hommes à coups de hache. Un Sauvage s'avança avec des yeux hagards vers madame Heald: il avait déjà son tomahac levé sur sa tête, lorsque celle-ci, qui depuis longtemps était habituée à des scènes d'horreur et de carnage, lui dit avec fermeté: « Sûrement un aussi grand guerrier ne tuerait pas une femme. » Le bras du Sauvage s'abaissa aussitôt, et une révolution complète s'opérant dans ses sentiments, il la prit sous sa protection, et pour la sauver de la furie de ses compagnons, il la fit entrer dans le lac en lui recommandant de se cacher autant que possible sous l'eau. La nuit étant arrivée, il vint la rechercher lorsque les Indiens furent fatigués de carnage. Quand on divisa les prisonniers, il la fit réunir à son mari, et avec un jeune officier ils devinrent le partage des Ottowas du Michigan, qui ne leur cachèrent pas qu'ils seraient sacrifiés en arrivant à leur village. Cependant, laissés libres sur les bords du lac, ils aperçurent un canot d'écorce que l'on avait oublié, parvinrent à s'y glisser tous les trois, et restèrent dans cette frêle embarcation durant quatre jours sans nourriture aucune, obligés de ramer jour et nuit. Ils parvinrent ainsi à faire près de soixante-dix lieues, et arrivèrent à l'île de Michilimakinac, qui était au pouvoir des Anglais; ils y furent reçus avec la plus grande humanité, et le gouverneur les renvoya sans rançon aux Américains. Quant aux malheureux laissés sur la plage, la plupart furent massacrés, et les cœurs des officiers furent dévorés par les Sauvages.

Plusieurs machines sont constamment employées au curage de la rivière. Cette ville est située dans une position basse et humide; son climat, malsain, engendre les fièvres bilieuses et intermittentes, ainsi que la maladie de lait (milk fever), qui provient, à ce qu'il paraît, d'herbes vénéneuses que les bestiaux trouvent dans les prairies, et qui rend dangereux leur lait et leur chair.

Derrière la ville l'on voit de grandes prairies qui s'étendent jusqu'au Mississipi et de là vers les montagnes Rocheuses: il est fort difficile d'en donner une juste idée; ce sont d'immenses étendues couvertes de hautes herbes qui, lorsqu'elles sont agitées par le vent, donnent entièrement au paysage l'aspect de l'Océan.

La ville de Chicago semble, malgré son climat, appelée à devenir très-considérable; c'est déjà le grand marché de l'Ouest et le point par lequel passent presque tous les émigrants qui se

rendent vers cette région ; sa véritable prospérité a été retardée par les folles spéculations dont elle a été le théâtre en 1835 et 1836, années pendant lesquelles l'agiotage avait fait monter le sol à un tel prix, que les lots de terre s'y vendaient plus cher que dans les quartiers les plus populeux de Londres et de Paris.

Fig. 2. Sheboigan, petit village situé dans le Ouisconsin, sur la côte occidentale du lac Michigan.

Fig. 3. Baie de presqu'île située sur la côte nord-est du Michigan, dans une région très-sauvage et couverte de forêts de pins. Quelques hommes entreprenants sont venus établir une pêcherie dans cette contrée désolée ; ils vivent dans une misérable cabane formée de troncs d'arbres, et se nourrissent du produit de la chasse et de la pêche. Parmi eux était une femme qui, cinq semaines avant mon passage, avait mis au monde un enfant qu'elle n'avait porté que six mois ; lorsque je le vis, il ne pesait que deux livres, et on le gardait dans du coton.

A une lieue dans l'intérieur sont trois lacs dont le plus grand a près de deux lieues de long sur une de large. Ils sont couverts de cygnes et d'outardes. J'y fis une excursion, accompagné de quelques Indiens. Le sol est couvert de longues mousses que l'on nomme dans le pays *nourriture des élans*.

Fig. 4. Fort Gratiot situé sur la côte orientale du Michigan, entre le Détroit et la baie de Saganau. Le sol des environs est très-pauvre, et la végétation généralement composée de pins. Il y a toujours une compagnie en garnison dans le fort, autour duquel l'on voit beaucoup d'Indiens.

PLANCHE XIX.

GUERRIER FOLLE-AVOINE.

Ducharme est un des plus braves guerriers de la nation des Ménoménies ; son grand-père était Canadien, et il parle bien français.

PLANCHE XX.

INDIEN DELAWARE OU MONSÈS.

Cette nation qui, sous le nom de Leni-Lenappés, semble avoir joué, à une époque très-reculée, un grand rôle sur le continent de l'Amérique Septentrionale, était, lors de l'arrivée des Européens, réduite à un état extrême d'humiliation; vaincus par les Iroquois, leurs anciens alliés, ceux-ci les avaient déclarés *femmes* et indignes de porter les armes.

Le missionnaire Heckwilder nous a fait connaître les anciennes annales de ce peuple, et Cooper nous l'a peint sous les couleurs les plus attrayantes.

Une portion assez considérable de cette tribu habite aujourd'hui le Canada, et une autre est établie près du lac Winnebagoe dans le Ouisconsin. Ces derniers se donnent le nom de *Monsès*; ils sont excellents chasseurs.

PLANCHE XXI.

ROCHE APPELÉE FOLIE DE ROBINSON DANS L'ILE DE MICHILIMAKIMAC.

Voyez le chapitre sur cette île.

PLANCHE XXII.

VILLAGE FOLLE-AVOINE.

Voyez le chapitre sur les Indiens de la Baie-Verte.

PLANCHE XXIII.

ROCHE DITE LE PAIN DE SUCRE DANS L'ILE DE MICHILIMAKINAC.

Voyez le chapitre sur cette île.

PLANCHE XXIV.

ROCHE ARQUÉE DANS L'ILE DE MICHILIMAKINAC.

Voir le chapitre sur cette île.

PLANCHE XXV.

VILLAGE OTTOWA DANS L'ILE DE MICHILIMAKIMAC.

Voir le chapitre sur cette île.

PLANCHE XXVI.

FORT DE MICHILIMAKIMAC.

Voir le chapitre sur cette île.

PLANCHE XXVII.

ILE DE MICHILIMAKIMAC.

Vue du lac Huron; en face est la petite île Ronde, à gauche celle de Bois-Blanc, et à droite celle de Michilimakimac, reconnaissable par le fort américain.

PLANCHE XXVIII.

FORT BRADY SUR LE LAC SUPÉRIEUR.

Voir le chapitre sur les chutes Sainte-Marie.

PLANCHE XXIX.

BANC DE SABLE DIT L'OURS ENDORMI, SUR LA CÔTE OCCIDENTALE DU MICHIGAN.

Voir le chapitre sur l'île de Michilimakinac. La scène représente une tempête sur le lac Michigan.

PLANCHE XXX.

INDIENS HURONS.

Cette nation, qui fut autrefois la plus puissante du Canada, est aujourd'hui réduite à un nombre peu considérable d'individus.

Ceux qui sont représentés ici ont été dessinés au village de Lorette sur la *Petite-Rivière*, près de

Québec. Ce village contient environ trois cent cinquante Indiens, presque tous métis. Les chefs, au nombre de quatre, allèrent, il y a quelques années, en Angleterre, pour porter au pied du trône des doléances et des réclamations; l'on me montra avec orgueil chez le principal d'entre eux, qui se nomme Catska, le portrait que lui donna le roi d'Angleterre, qu'il nomme son grand-père. Ils parlent tous français, et même, en causant entre eux, ne se servent pas d'une autre langue; ils sont fervents catholiques et attachés à leur missionnaire; leur goût pour la toilette est des plus prononcés. Le grand costume des femmes consiste en drap écarlate brodé de perles et de paillettes d'or.

Les Hurons ont aussi un village assez considérable sur la rive septentrionale de la rivière Sainte-Clair, près de Détroit; bien que soumis depuis longtemps à la domination anglaise, ils sont restés très-attachés aux Français.

Je dirai ici quelques mots de l'état présent des Indiens du Canada.

Haut Canada. Les Mississaguas en forment la principale tribu et habitent le long du lac Saint-Laurent et du lac Ontario. Une centaine se trouvent autour de Kingston et à Gassanogui : ce sont de malheureux ivrognes réduits à la misère la plus abjecte. Ceux de la baie de Quinte et du lac de Riz sont au nombre d'environ quatre cent cinquante, et suivent les formes du christianisme. Sur la baie sont aussi trois cent vingt Iroquois, dont quelques uns sont fermiers, et cent quatre-vingts autres sont établis sur la rivière de Crédit, qui se jette dans la partie occidentale du lac Ontario. Le chef Yellowhead (tête jaune) est établi au lac Simcoé, avec cinq cent cinquante Chippeways, la plupart convertis. Sur la grande rivière du lac Erié, sont plus de deux mille Iroquois, et plus à l'ouest, sur la Tamise, environ quatre cent quarante-cinq Monseys ou Delawares. Enfin, quelques centaines de Hurons catholiques sont en face du détroit.

Bas Canada. On trouve près des trois rivières les restes de l'ancienne et puissante tribu des Algonquins, réduite aujourd'hui à environ quatre-vingts individus, et sur la rive opposée, entre Saint-François et Becancourt, trois cent soixante Abenaquis, qui habitent des huttes recouvertes en écorces; plus bas, au saut Saint-Louis, à Saint-Régis et au lac des deux montagnes, sont trois établissements d'Iroquois, montant en tout à environ seize cents. A cette dernière localité l'on trouve aussi environ six cents Algonquins et Nipissings.

Enfin nous savons, d'après des rapports officiels soumis au parlement anglais, qu'en 1827 le nombre d'Indiens du Canada qui se présentèrent pour recevoir des annuités du Gouvernement britannique, se montait à seize mille trois cent quatorze, répartis de la manière suivante :

Québec, six cent cinquante-deux; Saint-Francis, cinq cent quarante-un; Caughnawaga, neuf cent soixante-sept; lac des Deux-Montagnes, huit cent quatre-vingt-sept; Saint-Régis, trois cent cinquante-huit; Kingston, huit cent cinquante-neuf; Torrento ou York, sept cent quatre-vingt-un; Niagara, mille huit cent cinquante-sept; Amherstburg, cinq mille neuf cent six; île Drummond, trois mille cinq cent seize. Ce dernier établissement a été, ainsi que nous l'avons déjà dit, porté à Péléquentachin, au fond du lac Huron.

—— ⁂ ——

PLANCHE XXXI.

CHUTES SAINTE-MARIE, AU LAC SUPÉRIEUR.

Mission catholique parmi les Chippeways.

PLANCHE XXXII.

ARMES ET USTENSILES.

Les armes employées par les Indiens de l'Amérique Septentrionale sont tantôt de leur propre fabrique, tels que le tamahac figuré n° 1, et les casse-tête n°s 2, 3, et tantôt leur sont vendues par les Européens, tels que leurs fusils et leurs couteaux à scalper. On leur vend aussi la petite hache ou tamahac figurée sous le n° 4, et qui sert en même temps de pipe, le manche étant creusé en tube dans son centre, ce qu'ils font eux-mêmes au moyen d'une tringle de fer rougie au feu. Les entailles que l'on voit à la poignée correspondent à l'âge du propriétaire.

La figure 5 représente les souliers de neige ou raquettes, qui sont décrits dans tous les ouvrages sur le Canada.

Fig. 6. Bracelets en verroteries.

Fig. 7. Peigne avec lequel les femmes Folle-Avoines tissent les tissus de laine.

Fig. 8. Ceinture de chef iroquois.

Fig. 9 et 10. Collier et idole en griffes de l'ours féroce.

Fig. 11 et 12. Flûtes.

Fig. 13. Natte de Folle-Avoines.

PLANCHE XXXIII.

ARMES ET USTENSILES.

Cette planche représente (figure 1re) un magnifique calumet ou pipe de paix des Sioux. Cette pipe est garnie en plumes de divers oiseaux et surmontée de touffes de crins de cheval teints de nuances très-variées ; le bout est sculpté dans une variété grise du *pipe-stone ;* il représente une tête remarquable par son caractère égyptien.

La figure 2 représente un autre calumet venant également des Sioux.

Les figures 3, 4, 5 et 6, sont des ornements de tête et des éventails faits en plumes d'aigles, de faucons et de dindons sauvages, ou en poils de caribou.

Dans la figure 7, on a représenté un panier fait en écorce de bouleau travaillée en épines du porc-épic américain, qu'ils savent teindre avec des couleurs très-vives. Il contient du sucre d'érable.

Figures 8 et 9, sont des poches à poudre des Hurons et des Iroquois du Canada, travaillées avec des perles.

Figure 10, raquette pour le jeu de paume, avec la balle en bois.

PLANCHE XXXIV.

MARCHES NATURELLES PRÈS DE QUÉBEC.

(CANADA.)

Ces marches sont composées de vastes roches stratifiées, taillées par la nature, mais souvent avec une grande régularité ; elles sont situées sur la rivière de Montmorency, qui est assez étroite, mais qui se précipite avec furie.

On arrive à cette singulière formation par une sorte de galerie ouverte ou couloir également creusé par la nature dans le roc, et dont les murs sont perpendiculaires et parfaitement réguliers; le fond est très-uni, offrant seulement deux ou trois sillons transversaux peu profonds.

Toutes ces roches sont d'un calcaire foncé, très-bitumineux, et appartiennent à l'époque silurienne.

PLANCHE XXXV.

CASCADE DE MONTMORENCY, PRÈS DE QUÉBEC.

(**CANADA.**)

Étant parti de Québec de grand matin dans une petite calèche canadienne, je traversai d'abord un beau pont en bois très-long et placé sur la *Petite-Rivière*, puis un pays bien cultivé, d'où l'on voit de tous côtés des montagnes assez élevées. Les maisons que nous rencontrions étaient couvertes en chaume ou avec des petites planchettes de cèdre, et avaient d'énormes toits; sur la route étaient aussi des croix nombreuses portant un grand nombre d'emblèmes, tels que des échelles, des fourches, des armes enlevées autrefois aux Sauvages; les bras de ces croix sont la plupart terminés par des fleurs-de-lis.

Il existe dans la nature peu de tableaux comparables à celui qu'offre la chute de la rivière de Montmorency : elle a cent quatre-vingt-dix pieds de haut, et l'eau a cent pieds de profondeur au pied de la cascade; la largeur est d'environ soixante-quinze pieds. En hiver, les vapeurs se congelant, forment à sa base un immense cône de glace.

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES.

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace a monseigneur le duc d'Orléans.
Préface.
I. Les États-Unis et leurs habitants 1
II. Le Canada 67
III. Les chutes du Niagara 74
IV. La mission 79
V. Promenade au Connecticut 86
VI. Les Indiens de la grande Baie-Verte 93
VII. L'île de Makinau 103
VIII. Le sault Sainte-Marie 113
IX. Quelques réflexions sur l'histoire ancienne de l'Amérique 119
X. Une tradition indienne du Haut-Mississipi 136
Explication des planches 141

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 1, ligne 12. Ancêtres présomptifs, *lisez :* Ancêtres présumés.
— 1, — 15. Après les mots : l'industrialisme serait le partage de la première, *lisez :* le *grotesque* caractériserait la seconde, et la *cruauté* serait, certes, le point le plus saillant que me présenterait la troisième.
— 2, — 33. Et ce préjugé lui-même, *lisez :* et ce préjugé même.
— 14, — 1. Presque aussi sévères que les leurs, *lisez :* presqu'aussi sévères.
— 21, — 10. Toutes les cultures du Sud, etc., *lisez :* toutes les cultures du Sud étant exclusivement confiées aux esclaves, c'est ici que nous devons parler d'eux, comme l'objet le plus indispensable pour ce genre de travaux.
— 30, — 6. Pour entrer en celui de société, *lisez :* pour entrer dans l'état de société.

Pl. 1

Lith. par Priet

Lith. rue Salle-au-Comte, 10

Tallahassée.

(Floride.)

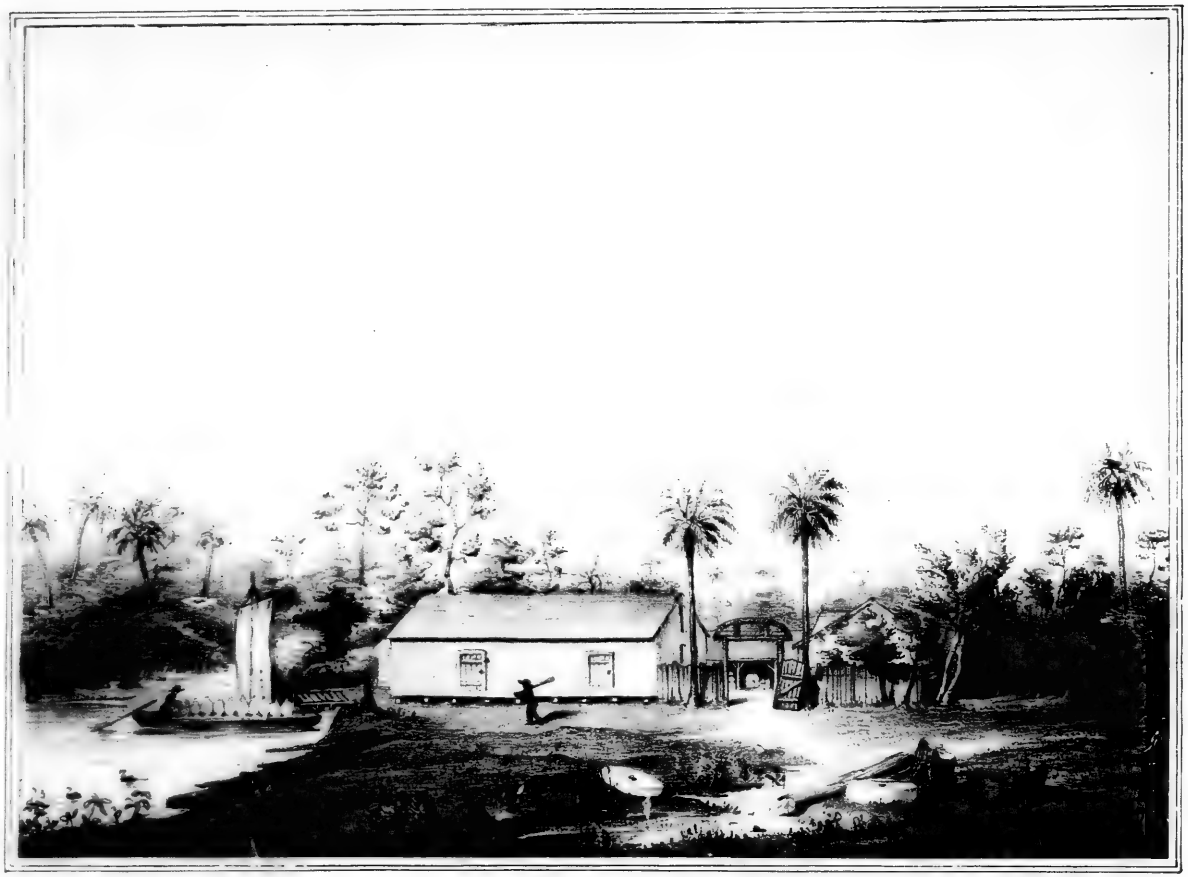
N 9

Lith. par Haumont

Lith. Ligny et Cie, r. Salle au Comte, 10

Capitole de Tallahassee

(Floride.)



Magnolia.

Lith. par Prat, rue du Temple, 4.

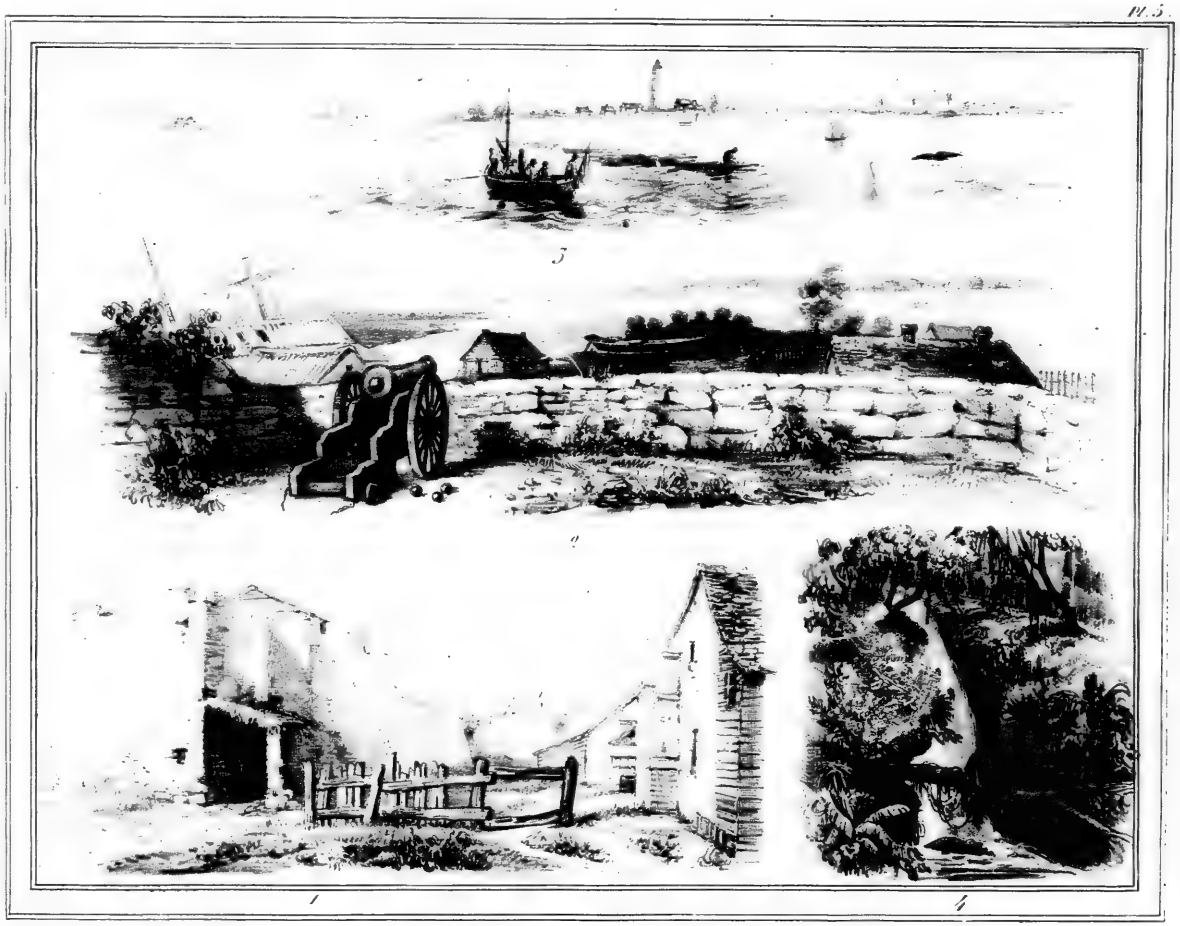
Pl. 4.

Lith par Prot

Lith Lugny et Cie rue Salle au Comte. 10

Plantation sur le lac Jackson

Floride.

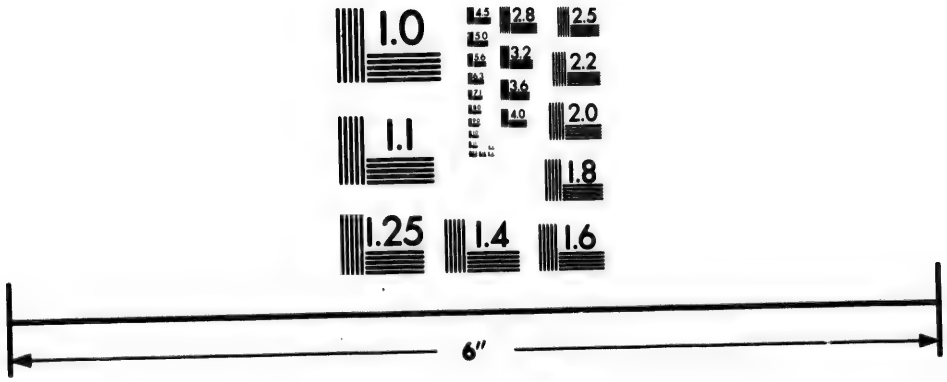


Lith. [illegible] Aimé et [illegible]

Lith. Lugny et Cie r. Salle au [illegible]

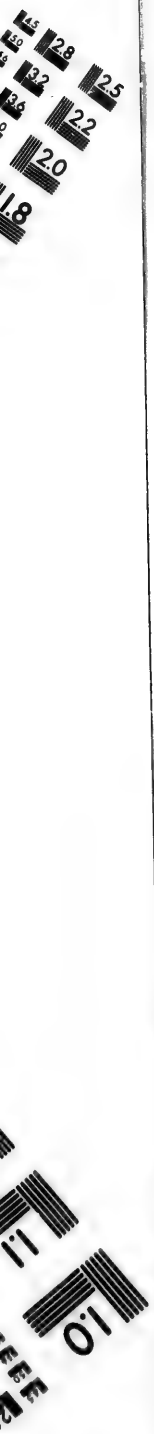
Vues de la Floride

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Plantation sur le lac Lafayette. (Floride.)

Lith. Ligny et Cie. rue Sulle-au-Comte, 10.

Pl. 7.

Pl. 7.

Lith par Prat

Lith Ligny et Cie, r. Salle au Comte, 10

Bois de la Floride.

Pl. 8.

Lith. par Prat.

Lith. Ligny, rue Salle-au-Comte, 10.

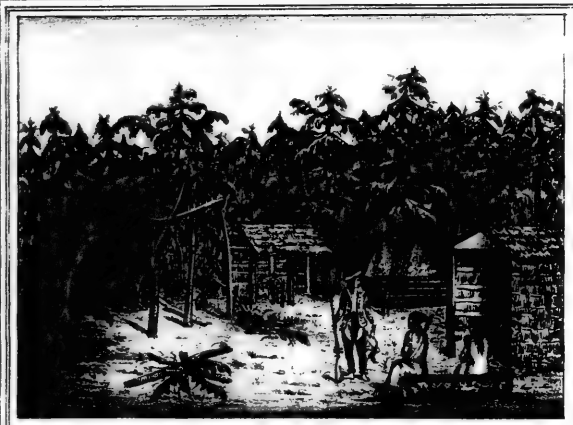
Chêne vert
Rivière d'Appalachicola

Pl. 9.

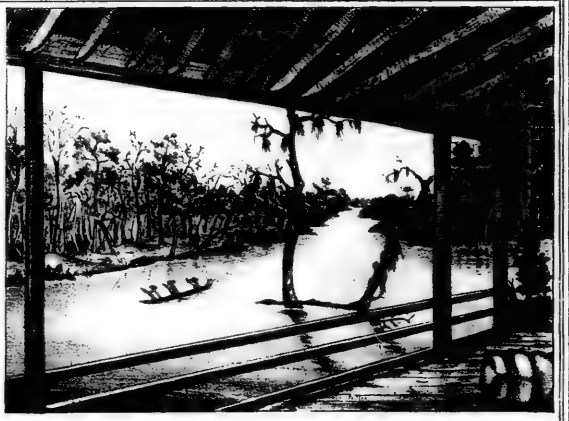
2

1

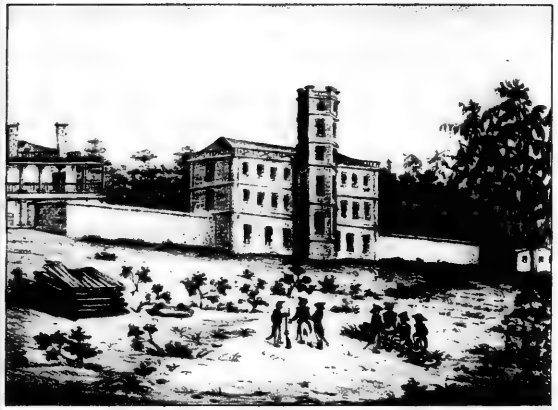
1



2



3



4

Lith Ligny et Cie, r Sutte au Comte. 10.

1. Village Indien sur l'Appalachicola.
2. Rivière d'Appalachicola.
3. Arsenal à Montvernon.
4. Chemin de fer de Tallahassée.

Lith. par Prat

Arsenal à Key West

Lith. Ligny et Cie, Salle au Comte. 10

Lith par Prat

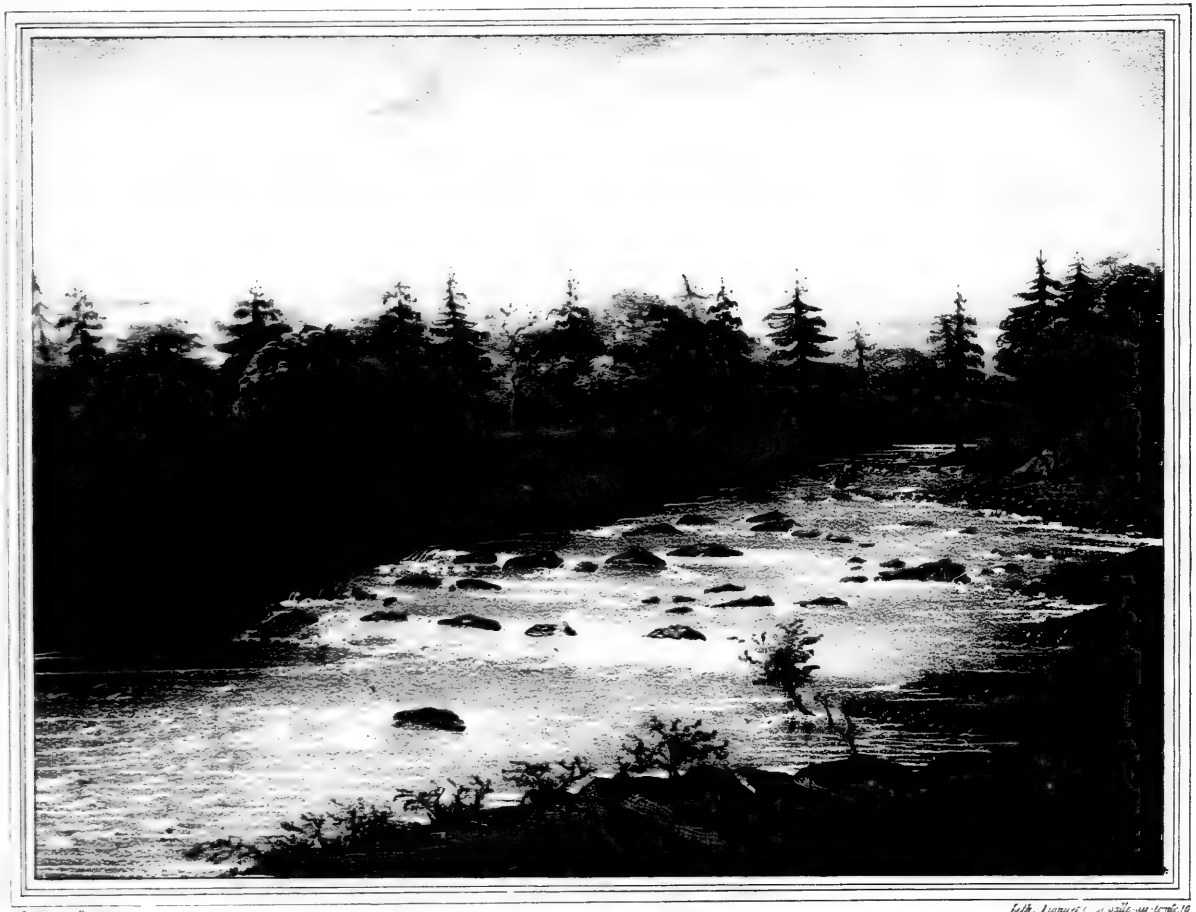
Lith. Lagny et Cie Salle au Comte, 10

Key-West.

Golfe du Mexique.

Pl. 12.

Pl. 12.



Lith. par Prat

Lith. Ligny et Cie salle-au-tomte, 10

Chûtes de la Chattahoutchie.

(Alabama)

PL 15

Aumont sc.

Lith. d'Artus rue de la Harpe 50

1. Hôtel de ville de Millegville (Georgie.) 2. Pont d'Augusta (Georgie.) 3. Pont de Colombus. (Georgie et Alabama.)

Wissegong
Indien Chippeway
(Michigan)

Lith. par Ludwig

Waniswaniket. (Poiseau dans le Nuage.)
Indienne Chippenay (Michigan)

Lith. Ligny et Cie r. Salle-au-Comte, 10

Fort Howard dans la grande Baie verte.

(Ouiscousin)

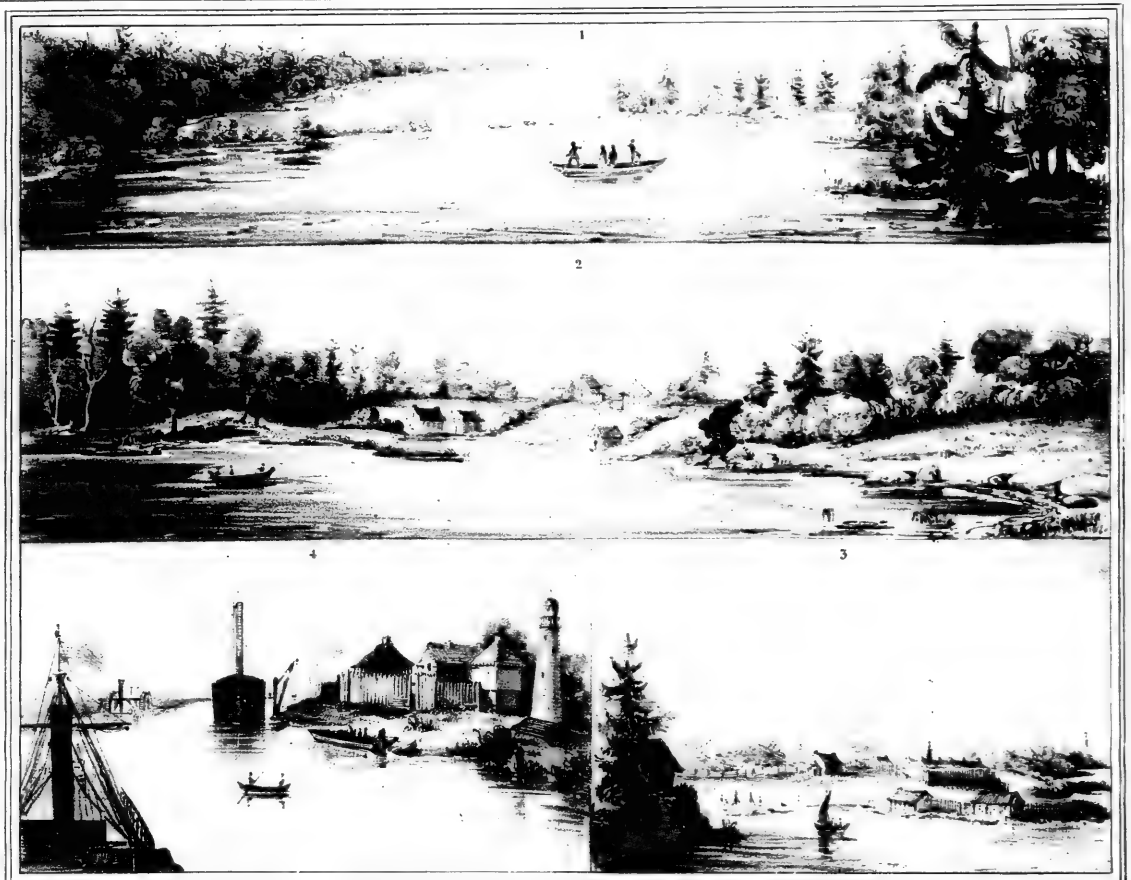
Pl. 17.

Lith.ᵉ par Frui.

Lith. Ligny et Cᵉ R. Salle au Comte, 10 Paris.

Danse de guerre
des Folle-avoines de la Baie verte.
(Ouisconsin.)

Pl 18



Aumont Lith

Lith d'Artus rue de la Harpe 50

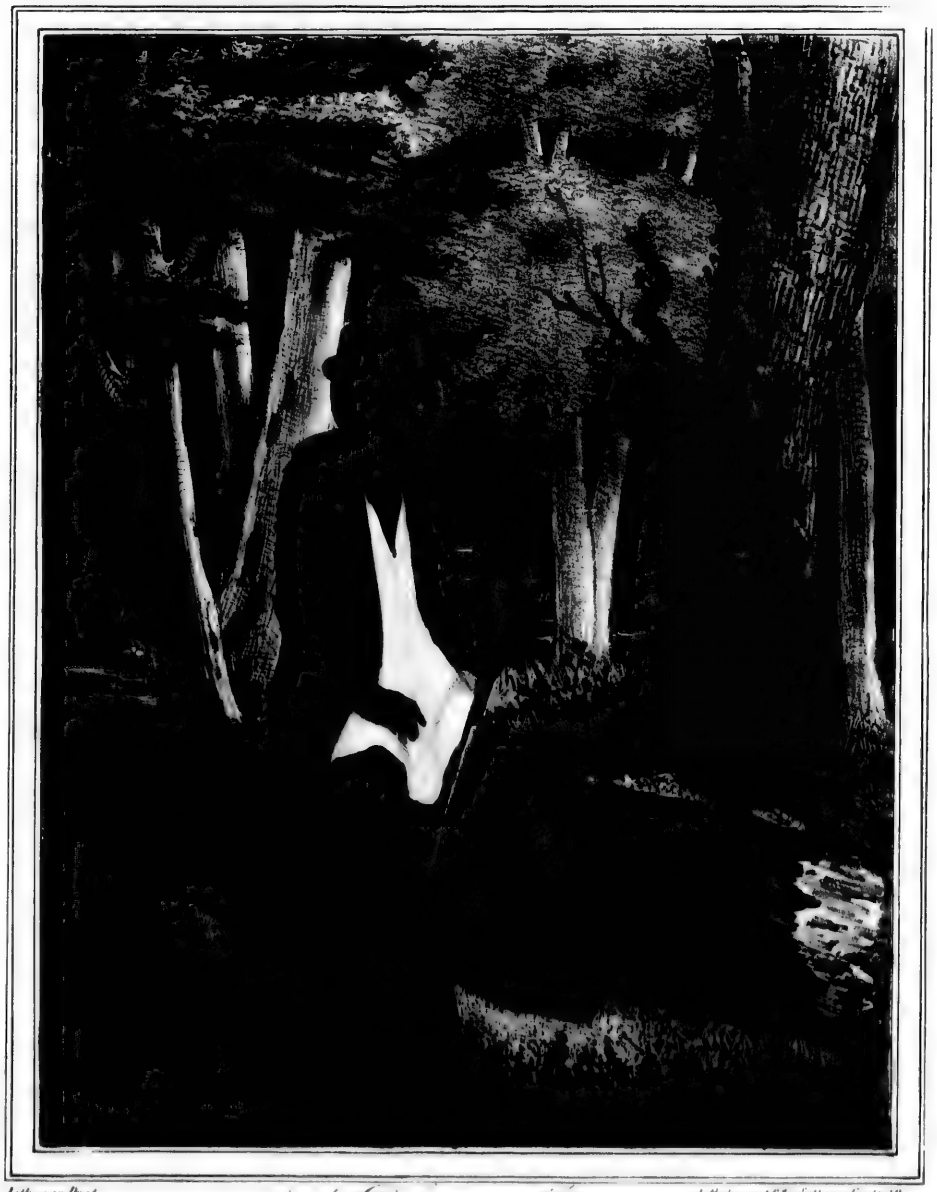
1. *Presqu'île.* Michigan 2. *Sheboigan.* Ouisconsin 3. *Fort Gratiot.* Michigan. 4. *Entrée de la rivière de Chicago.* Illinois.

Lith. par Prat

Lith. Ligny & Cie rue Salle-au-Comte 10

Guerrier Folle-Avoine

Grande baie verte



Lith. par Prat. Lith. Lagny et Cie, Sallé au Comte 10

Indien Delaware Monsis.

Lac Winnebagoe.

Lith par Prat.

Lith. Ligny et Cie r Salle-au-Comte, 10

Roche Folie de Robinson.

Ile de Michilimakinac.

Pl. 99.

Lith. par Prat.

Lith. Ligny et Cie. rue Selle au Comte, 10

Village des Folle-Avoines

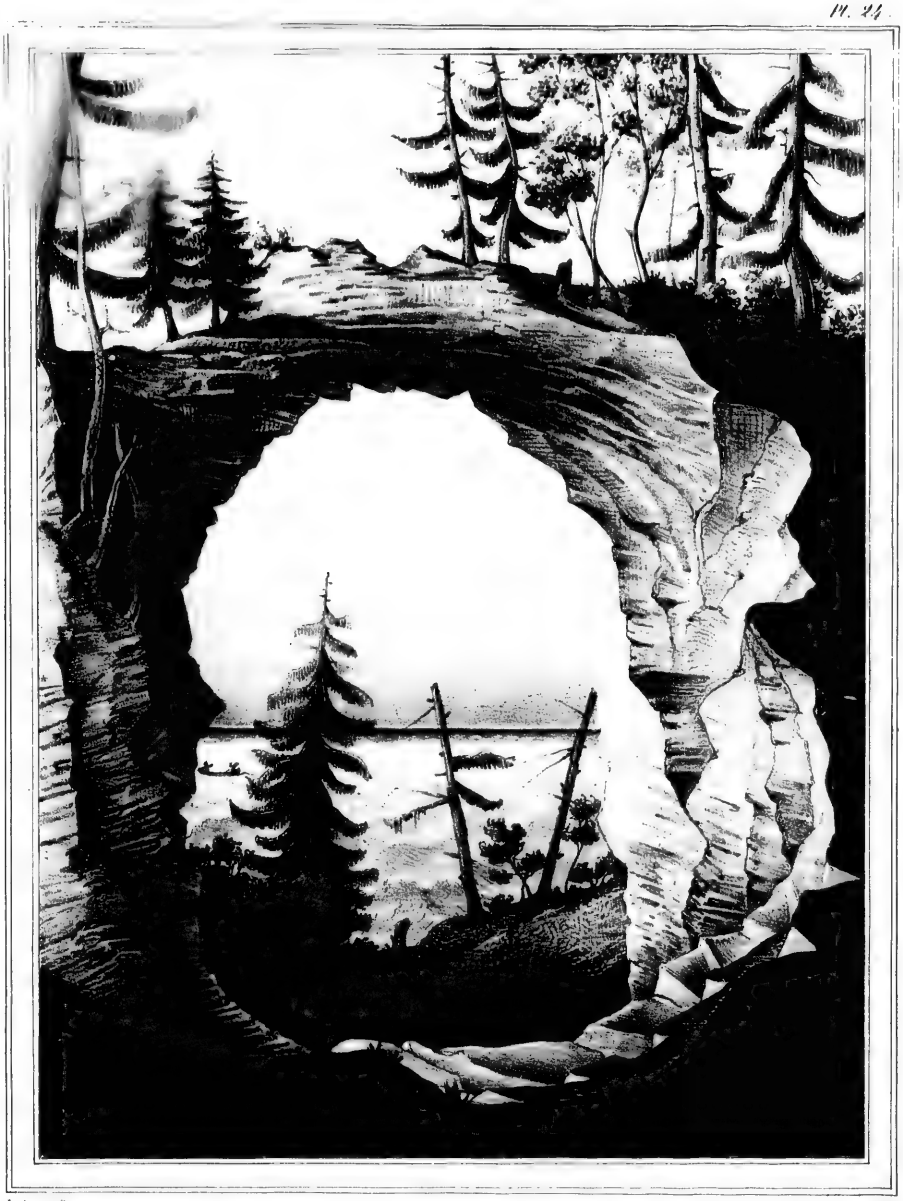
Ouisconsin.

Lith par Prat

Lith Lemy et Cie rue Salle-au-Comte, 10

Roche dite le Pain de Sucre

Ile de Michilimakinac.



Lith. par Prat

Lith. Ligny et Cie, rue Sulte-au-Comte, 10

La roche arquée.

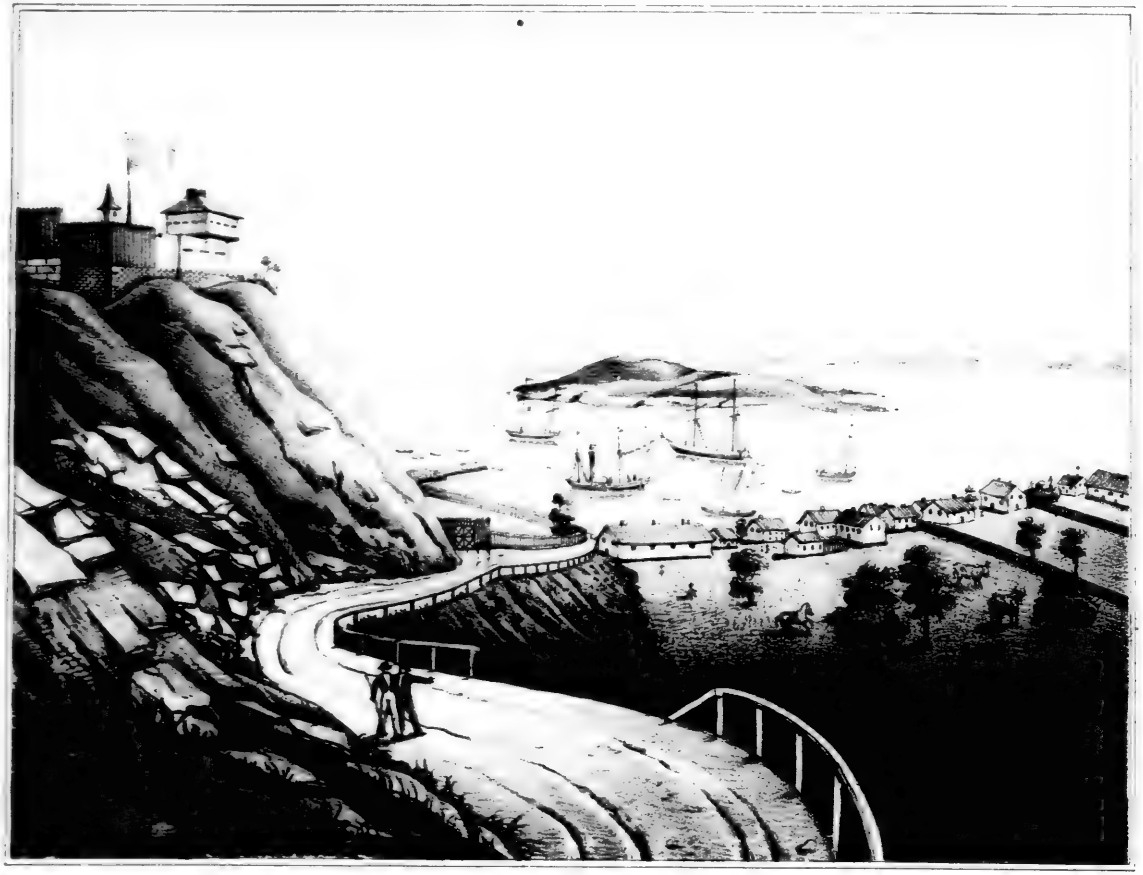
Ile de Michilimakinac

Lith. par Prat.

Lith. Lugny et Cie. r. Salle au Comte, 10.

Village Ottowa

Ile de Michilimakinac.



Lith. par Prat

Lith. Ligny et Cie, r. Sulte-au-Comte, n° 10

Fort Américain.

dans l'Ile de Michilimakinac

Pl. 21

Lith par Aumont

Lith. Ligny, r. Salle au Comte, 10.

Ile de Michilimakinac

(Lac Huron)

Lith par Ludwig

Lith Ligny et Cie r. Salle au Comte, 10

Fort Brady

(Lac supérieur)

Lith. par Prat

Lith. Lagny et Cie, 1 Salle au Comte, 10

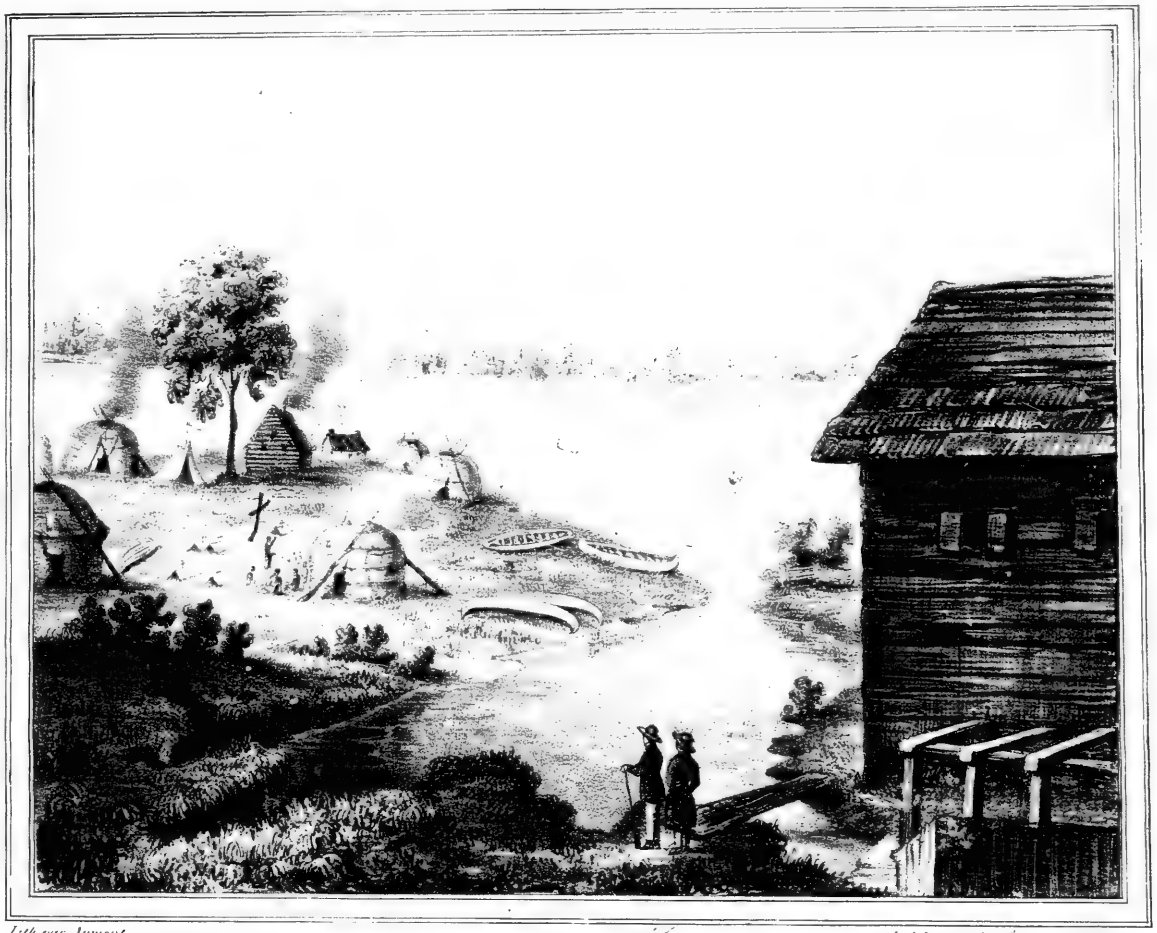
Banc de sable dit l'Ours endormi

Lac Michigan

Lith. d'Arthus rue de la Harpe 50

Indiens Hurons. (Canada)

Pl. 51

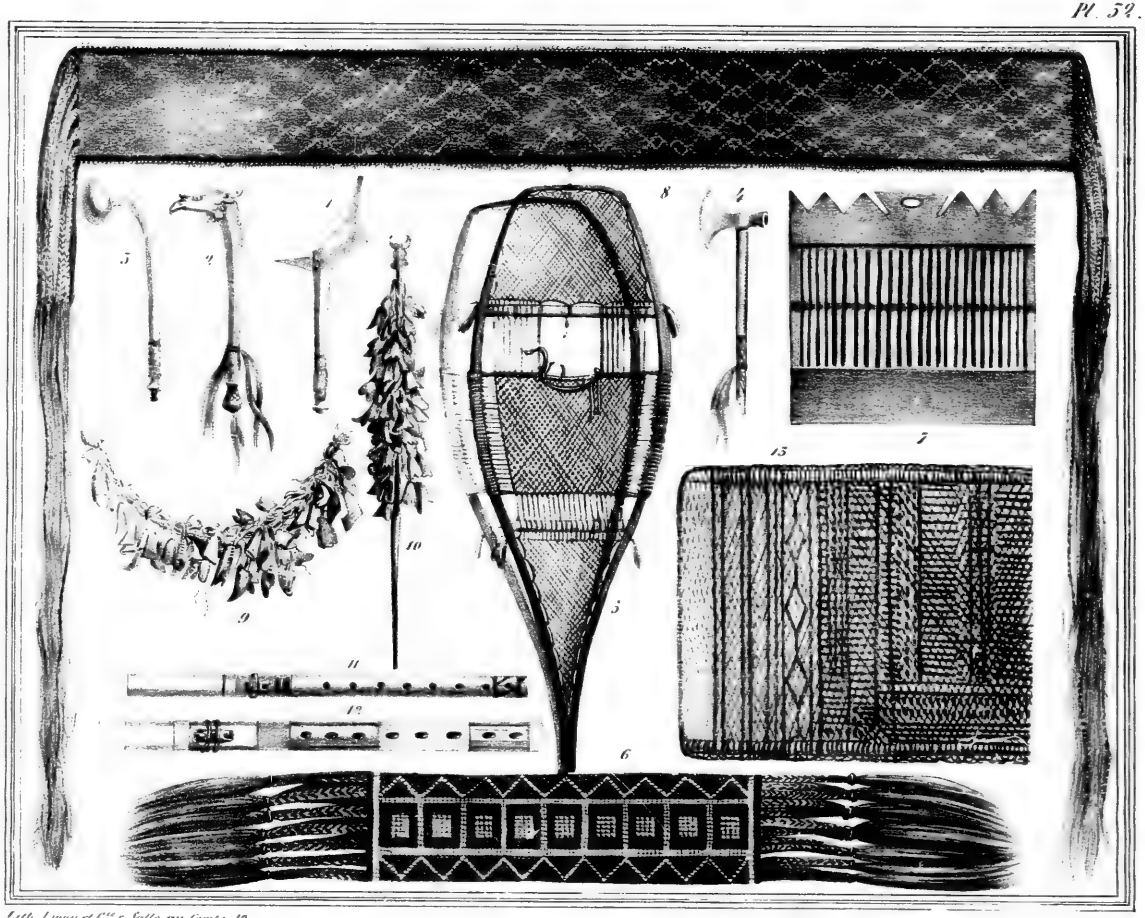


Lith par Aumont

Lith Lagny et Cie r. Salle au Comte N. 10

Chûtes Ste Marie.

Lac Supérieur.



Lith. Lugny et Cie r. Salle au Comte, 10

Lith. par Ludwig.

Bracelets, Huttes, Armes, Raquettes et Instrumens de musique.

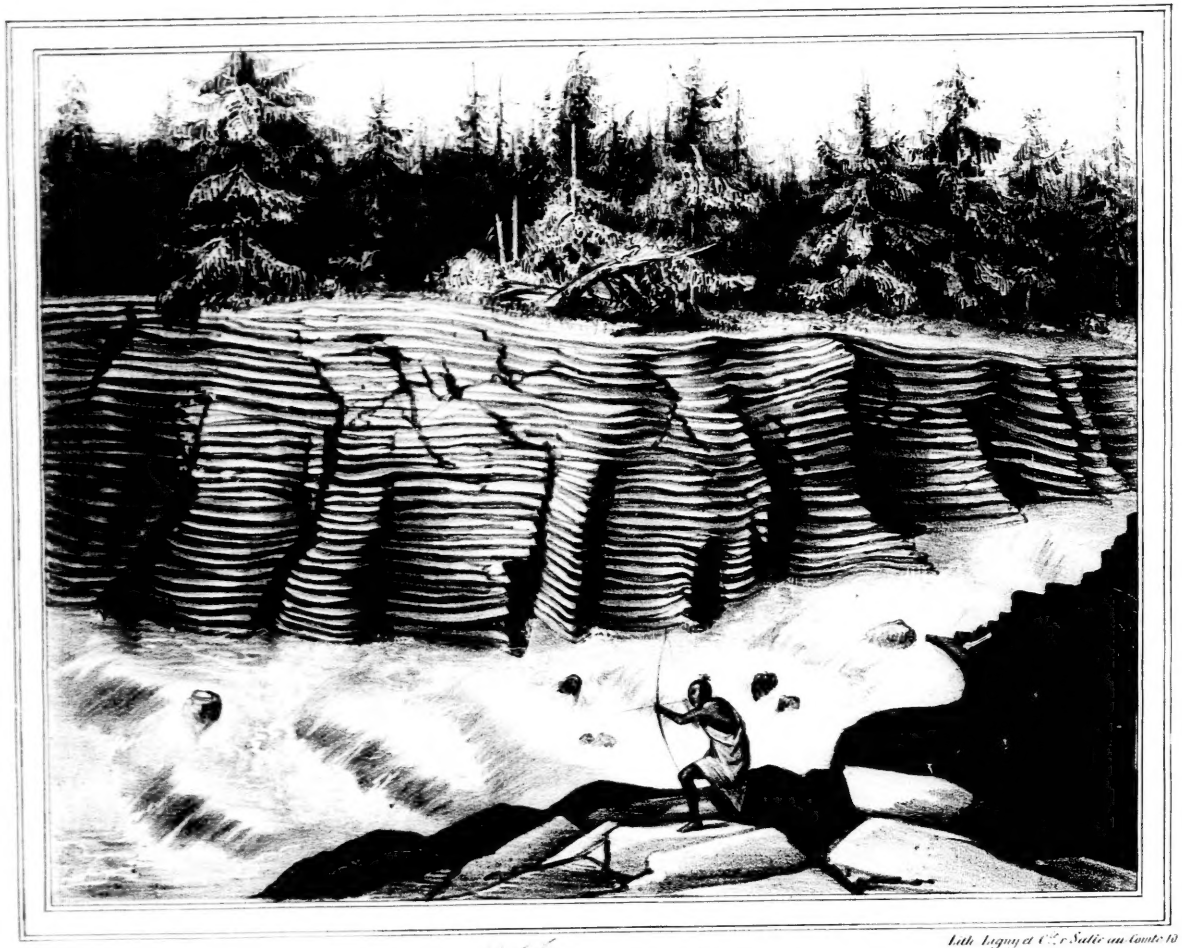
des Indiens de l'Amerique du Nord

Lith. par Ludwig

Lith. Ligny et Cie r. Salle au Comte 16

Ornemens, calumets, boites, etc. des Indiens de l'Amérique du Nord

Pl. 54



Lith. Ligny et Cie r. Salée au Comte 10

Marches naturelles
près de Québec